782 **Memoires** de MADEMOISELLE de MONTPENSIER, Fille de Gaston D'Orleans, Frae de Louis XIII, 8 vols, 12mo, calf, *a nice set of an* "Ouvrage tres-curieux" *as the title page says*, 1.25, 1776.

1428

REVD R. L. HOPPER, No STONE LIBRARY.

C. H. A.

TUFTS COLLEGE LIBRARY.

Gift of
Col. T. W. Higginson
Nov. 1896

33825

MÉMOIRES

DE

MADEMOISELLE

DE

MONTPENSIER.

TOME PREMIER.

MÉMOIRES

DE

MADEMOISELLE

DE

MONTPENSIER,

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,

FRERE DE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de MADEMOISELLE, très-curieux.

TOME PREMIER.

A MAESTRICHT,
Chez J. EDME DUFOUR & PHIL. ROUX,
Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.

33325.

130

PRÉFACE.

IL y a peu d'Ouvrages hiſtoriques qui ayent été auſſi favorablement reçus que les MEMOIRES DE MADEMOISELLE D'ORLÉANS, *Ducheſſe de* MONTPENSIER. Après la premiere Edition qui s'en fit en Hollande en 1728, ils furent preſqu'en même-temps réimprimés à Rouen, à Avignon, à Toulouſe; & ces diverſes Editions ont été rapidement enlevées.

Ce ſuccès n'a rien de ſurprenant, pour peu qu'on refléchiſſe ſur le mérite réel de ces Mémoires. Intrigues de Cour, événements politiques & militaires, anecdotes curieuſes, tour ingénieux donné aux choſes les plus communes, l'Art d'y intéreſſer les Lecteurs; voilà en peu de mots les beautés dominantes de cet Ouvrage.

Ce n'eſt ni par humeur, ni par

jalouſie que cette illuſtre Auteur diſtribue les louanges & le blâme ; tout y eſt dicté par une raiſon noble & élevée ; lorſqu'il lui arrive de chatouiller la malignité humaine, ce n'eſt jamais aux dépens de la vérité, & l'on ne ſent qu'une paſſion immodérée de ne rien déguiſer. A l'égard du ſtyle, on convient qu'il eſt pur & coulant, & l'on y remarque ſans peine ces tours libres & naturels que donne l'uſage du monde poli. D'ailleurs, on ſait que Mr. de Segrais a retouché le ſtyle ; un tel réviſeur n'a pu que prêter de nouvelles graces.

Ceux qui ont étudié le génie de notre Langue, ſavent que la plus grande difficulté eſt d'exprimer noblement les petites choſes. Il me ſemble qu'il n'y a guere d'Ouvrage où cet agrément ſoit plus ſenſible que dans ces Mémoires. Les petites bagatelles y ſont dites avec une élégante ſimplicité, ſans ces

périphrases languissantes, si ordinaires à certains Historiens assez décriés, sans qu'il soit nécessaire de les nommer. Le style historique demande principalement de la clarté & de la naïveté; mais il ne faut pas qu'il y entre rien de bas & de trivial.

Si le style de ces Mémoires mérite des éloges, il faut avouer en même-temps que l'enchaînement des faits & les transitions ne sont pas moins admirables; rien n'est plus agréablement conté, & par je ne sais quel charme secret, vous croyez être par-tout où l'Historien vous mene. Ce que je dis ici naît de l'impression qu'à faite sur moi la lecture de ces Mémoires.

La premiere Edition, quoique moins défectueuse que les suivantes, ne satisfit pas entiérement les Lecteurs intelligents & curieux. Ils trouverent la plupart des noms propres défigurés, des morceaux considérables supprimés, une infinité de

petites lacunes, des contre-ſens, des phraſes louches; tous ces défauts leur firent ſouhaiter une Edition plus ample & plus correcte. Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que le commencement de ces Mémoires ne ſe trouve pas dans les Editions précédentes. Il y a lieu d'eſpérer que le Public ſera content de celle-ci. Elle a été faite d'après un Manuſcrit donné par MADEMOISELLE à Mr. de Harlay, Premier Préſident du Parlement. On a eu ſoin de corriger toutes les fautes qu'on a remarquées dans les autres Editions, & il n'y a plus aucune lacune; en ſorte que ce ſont ici les Mémoires complets de cette illuſtre Princeſſe.

On y trouvera la relation entiere de ce fameux combat qui ſe donna en 1652 à la Porte de St. Antoine, & où Mademoiſelle fit tirer le canon de la Baſtille ſur les Troupes du Roi, & ouvrir les por-

tes à Mr. le Prince qui entra avec ſon armée dans Paris. Ce curieux morceau manque dans les autres Editions.

Puiſque mon ſujet m'a naturellement conduit aux Guerres civiles de Paris, je prendrai occaſion de parler d'un monument, qui fut conſacré à en conſerver le ſouvenir d'une maniere bien humiliante pour les Habitants de la Capitale du Royaume. En 1653, Mr. le Gouverneur, le Prévôt des Marchands, & les Echevins firent faire par des ordres ſupérieurs, une ſtatue de marbre de la grandeur de cinq pieds & demi, repréſentant Louis XIV, habillé à l'antique, avec un manteau à la Romaine ſemé de fleurs de lys, la tête couronnée de lauriers, tenant en ſa main un ſceptre avec lequel il montroit la rebellion qu'il avoit étouffée. On la voyoit ſous la figure d'un Soldat que le Monarque fouloit aux pieds.

Ce soldat étoit armé d'un corselet & d'un javelot, & sur son cimier l'on voyoit un chat qui tenoit dans ses griffes un jonc rompu. Il y avoit au-dessous de la statue, l'inscription suivante:

LUDOVICO XIV,
REGI CHRISTIANISSIMO,
PERDUELLIUM DEBEL-
LATORI,
URBIS PACATORI,
PRÆSENTIA, AUTORITATE,
CLEMENTIA,
EXEMPLO PATRIS, AVIQUE
REGUM
INVICTISSIMORUM
ÆTERNUM REVERENTIÆ
FIDEIQUE MONIMENTUM
DEVOVERUNT,
FRANCISCUS DE L'HOSPITAL
FRANCIÆ POLEMARCHUS,
URBIS MODERATOR:
ANTONIUS LE FEBURE
URBI PRÆPOSITUS,
MICHAEL GUILLOIS,
NICOLAUS PHILIPPES,
ANDREAS LE VIEUX,
PETRUS DENISSON

ÆDILES:
GERMANUS PIETRE
REGIS URBANUSQUE
PROCURATOR,
MARTINUS LE MAIRE
SCRIBA,
NICOLAUS BOUCOT
QUÆSTOR
ANNO MDCLIII.

Cette ſtatue fut placée à l'Hôtel-de-Ville en 1654, & elle y demeura juſqu'en 1687, auquel temps le Roi vint y dîner; & s'étant tourné en deſcendant du côté de la ſtatue, il dit : *Cela n'eſt plus de ſaiſon.* Dès la nuit on travailla à l'ôter, & elle fut portée dans une maiſon de campagne du Préſident de Fourci, alors Prévôt des Marchands. Deux ans après, on plaça à l'Hôtel-de-Ville, la ſtatue de Louis XIV qu'on y voit encore aujourd'hui.

On me pardonnera d'autant plus facilement cette digreſſion, qu'aucun Ecrivain, pas même l'Hiſtorien de la Ville de Paris, n'a parlé

d'un fait ſi remarquable. Je reviens maintenant à la nouvelle Edition de ces Mémoires.

I. Pour la rendre plus curieuſe, on y a joint quelques Lettres de Mademoiſelle & de Madame de Motteville. Elles ſont tirées d'un *Recueil de quelques Pieces nouvelles & galantes* imprimé à Cologne en 1654, chez le fameux *Pierre du Marteau.* Mademoiſelle parle de ces Lettres dans ces Mémoires. Le nom des deux Auteurs ſuffit pour en donner une idée avantageuſe. Si de leur temps on avoit imprimé certains Ouvrages myſtiques dont on a régalé le Public il y a quelques années, elles ſe ſeroient encore plus heureuſement égayées ſur ces pieux Romans, que ſur la myſticité de Sainte Thérèſe.

II. On a ajouté en ſecond lieu aux Mémoires une Hiſtoriette aſſez bien écrite, & qui a pour titre : *Les Amours de Mademoiſelle & de Mr.*

de Lauzun. Ce petit Ouvrage n'eſt pas commun. On ne ſera pas fâché de voir comment l'Auteur a habillé une intrigue contée hiſtoriquement dans les Mémoires.

III. Le Public ſera bien-aiſe de trouver à la ſuite de ces Mémoires, quelques petits Ouvrages que la Princeſſe a compoſés. Les deux Romans ſatyriques, intitulés: *La Deſcription de l'Iſle inviſible, Hiſtoire de la Reine de Paphlagonie*, ne manqueront pas de plaire aux Curieux, quoiqu'ils ayent déjà été imprimés dans la ſeconde partie du *Segraiſiana.* Voici ce que dit à ce ſujet Mr. Huet. (*) „ La Princeſſe ſe

(*) Delectabatur illa lectione hiſtoriarum, earumque imprimis fabellarum, quæ Romanenſes appellantur; dumque puellarum ſuarum manibus comeretur, vices apud ſe obire me volebat anagnoſtæ, multaque ſolebat rogitare variis de rebus, quas ipſa offerebat lectio. Unde perſpecta mihi eſt, & ſingularis ejus ſolertia, & non vulgaris nec puellaris eruditio; ac multo magis etiam ex lucubratis ab eâ duabus Romanen-

„ plaiſoit beaucoup à la lecture de „ l'Hiſtoire, & ſur-tout des Romans; & tandis qu'elle étoit à „ ſa toilette, elle ſe ſervoit de moi „ pour lecteur, & me faiſoit di-

ſibus fabellis, excogitatis oppidò acutè, & perquam argutè explicatis, omniſque leporis & elegantiæ plenis, quarum alteri titulum fecit, *Inviſibilis Inſulæ Deſcriptio*, quâ ſalſiſſimè ludificata eſt Equitem quemdam honorarium Parlamenti Dombenſis; alteri *Reginæ Paphlagonum Hiſtoria*, quæ perpetua eſt nobiliſſimæ cujuſdam Virginis, ſed illepidæ & invenuſtæ, arguta & occulta irriſio. Juſſerat eas typis exarari Virgo Regia, ſed pauculis inde expreſſis Exemplaribus; quæ omnia ſibi vindicaverat, ſedulò cavens ne emanarent in Vulgus. At unum tamen, pro ſuâ benignitate, donaverat mihi dono : cujus etiam ad oram propria perſonarum nomina juſſerat adſcribi, quæ diſſimulata exſtabant in contextu. Libellos itaque auro contra caros non habebam, cùm eorum ſibi ad paucos dies uſuram permitti poſtularunt primariæ duæ fœminæ, cognitæ mihi jamdiù familiariter, fideique in ſervandis promiſſis, uti quidem rebar, certæ & indubitatæ; te tamen ipſa, uti expertus ſum, fallaciſſimæ; meos enim à me abſtulerunt libellos, ſibique ſerviunt. HUETI *Commentarius de Rebus ad eum pertinentibus*. P. 192, 193.

„ verſes queſtions ſur ce que je li-
„ ſois. Je connus par-là la fineſſe
„ de ſon eſprit, & ſon érudition
„ peu commune, mais encore
„ mieux par deux Romans de ſa
„ façon, imaginés avec eſprit,
„ développés avec adreſſe, &
„ pleins de graces & de fineſſe.
„ Dans l'un, qui eſt intitulé : *La*
„ *Deſcription de l'Iſle inviſible*,
„ elle a finement raillé un certain
„ Chevalier d'Honneur du Parle-
„ ment de Dombes ; & l'autre qui
„ a pour titre, *l'Hiſtoire de la*
„ *Reine de Paphlagonie*, eſt une
„ raillerie adroite & cachée d'une
„ fille de condition, qui n'avoit
„ ni beauté ni agrément. La Prin-
„ ceſſe fit imprimer ces Romans ;
„ mais elle en tira un fort petit
„ nombre d'exemplaires qu'elle
„ s'étoit réſervés, prenant bien
„ garde qu'ils ne ſe répandiſſent
„ dans le Public : mais elle me fit
„ préſent d'un exemplaire, à la

„ marge duquel elle avoit fait met-
„ tre les noms des perſonnes qui
„ ne ſont point marqués dans l'im-
„ primé. Je n'aurois pas donné ces
„ deux Brochures pour tout l'or
„ du monde : mais les ayant prê-
„ tés pour peu de jours à deux
„ femmes du premier rang, avec
„ qui j'étois lié depuis long-temps,
„ que je croyois d'une fidélité in-
„ violable à tenir leur parole, mais
„ que l'expérience m'a appris être
„ de très-mauvaiſe foi, elles m'ont
„ enlevé ces deux Romans, & les
„ ont gardés.

Je ne ſais ſi l'on peut croire ce que diſent les Auteurs (*) du *Segraiſiana*, que Mr. de Segrais fit imprimer à Bordeaux l'Hiſtoire *de la Princeſſe de Paphlagonie*, qu'elle le fit à l'occaſion de la Princeſſe de Paphlagonie dont il eſt parlé dans le Cyrus de Mlle. de Scudery, &

(*) *Segraiſiana* ou *Mémoires anecd. de Mr. de Segrais*, Edit. d'Amſt. pag. 171.

que ſous des noms empruntés elle y a mêlé beaucoup de choſes ſatyriques contre les Dames de la Cour de ce temps-là.

IV. La réimpreſſion des Mémoires de Mademoiſelle de Montpenſier fit naître d'abord le deſſein d'y joindre les portraits qu'elle avoit pris ſoin de recueillir. J'avouerai ingénuement que je ne les connoiſſois que par ce que j'en avois lu dans le *Segraiſiana*. (*) Il y eſt dit que Mr. de Segrais, conjointement avec Monſieur ***, avoit fait imprimer un recueil de cent portraits, dont il y en avoit quarante de la compoſition de Mademoiſelle ; mais qu'on n'en avoit tiré que trente exemplaires, & qu'on avoit eu ſoin de rompre la planche ; en ſorte qu'il n'a pas été poſſible à l'Imprimeur d'en tirer un plus grand nombre. Je fis pendant l'année 1732, les recherches les plus vives pour découvrir ce Re-

(*) Page 171, édit. d'Amſt.

cueil, dont j'ignorois la forme & la date de l'impreſſion ; mais ma peine fut inutile. Quelques perſonnes que je conſultai là-deſſus m'aſſurerent que ces mêmes portraits avoient été inſérés dans un recueil imprimé ſous le titre de *Galerie des Peintures*, &c. 1659, en 2 vol. in-8°. chez Charles de Sercy, & réimprimé l'an 1663, en 2 vol. in-12. chez le même Libraire ; & qu'il ſeroit facile de découvrir les portraits qui avoient formé le recueil de Mademoiſelle, pour peu qu'on connût les perſonnes attachées à cette Princeſſe. J'examinai ces deux recueils ; mais mon embarras fût extrême. Il y a un plus grands nombre de portraits dans la ſeconde édition que dans la premiere. Mais auſſi il y en a quelques-uns dans celle-ci qui ne ſont pas dans l'autre. Long-temps après, c'eſt-à-dire en 1733, parut chez Jacques Guerin *le Catalogue des Livres du Cabinet de Mr.**, (Humbert de Cangey) &

je trouvai à la page 126 le titre de l'Ouvrage que je cherchois. *Divers Portraits faits par ordre de Mademoiselle par les soins de Mr. Huet, Évêque d'Avranches*, (*Caen*) 1659, *gr. pap.* Le Roi ayant acheté quarante mille francs ce cabinet curieux, pour avoir dans sa Bibliotheque un grand nombre de Livres rares, il me fut facile de consulter ce Recueil, qui est in-4°. de 342 pages, sans l'Epître dédicatoire & les Préfaces. Il y a à la tête une Renommée qui tient une trompette à chaque main. Au-dessous de l'une on lit : *Divers Portraits*, & au-dessous de l'autre sont les armes de Mademoiselle. A la page suivante, on trouve le titre du Recueil, *divers Portraits*, & après, les armes de Mademoiselle ; au-dessous on lit : *imprimés en l'année* M. DC. LIX; après quoi on trouve cette Note manuscrite, *à Caen par ordre & aux dépens de Mademoi-*

ſelle, ſous les yeux & par les ſoins de Mr. Daniel Huet, depuis Évêque d'Avranches. Il n'en a été tiré que 60 exemplaires. On ſait cette particularité de Mr. Huet lui-même, qui l'a dit en 1718 *à un de ſes amis.* Voilà déjà une erreur de calcul commiſe par les Auteurs du *Segraiſiana.* J'en découvris bientôt une autre en conſultant la Table du Recueil, où je ne trouvai que cinquante-neuf Portraits, dont ſeize ſeulement ont été compoſés par Mademoiſelle. Je conclus de-là que Mr. de Segrais, qu'on aſſure avoir eu (*) *un exemplaire de ces Portraits,* n'a point tenu le diſcours qu'on lui prête. Je comparai enſuite ce Recueil avec *la Galerie des Peintures*, & je vis que de ces cinquante-neuf Portraits, il y en avoit quinze dans la Galerie, parmi leſquels on n'en trouve que trois de la compoſition de Mademoiſelle, déſignée par ces

(*) Segraiſiana page 872.

trois lettres M. D. O. Vu la rareté de ce Recueil, je l'ai fait copier & imprimer à la ſuite des Mémoires de Mademoiſelle. Il ne ſera pas inutile de dire ici ce qui donna naiſſance à la mode de faire des Portraits.

(*) Ce fut Madame la Princeſſe de Tarente, & Mademoiſelle de la Trimouille, qui mirent les Portraits à la mode; dans une viſite qu'elles rendirent à Mademoiſelle, qui étoit alors à Champigny; elles lui parlerent de certains Portraits qu'elles avoient vus en Hollande, & ſur leſquels elles avoient fait le leur. Mademoiſelle eut la curioſité de les voir, & l'envie lui prit de faire le ſien, qui fut penſé & écrit en un quart-d'heure. Elle en compoſa enſuite pluſieurs autres. L'exemple de cette Princeſſe fut bientôt ſuivi, &

(*) Voyez la Préface qui eſt au commencement des *Portraits*.

l'on vit éclore une infinité de Portraits.

(*) Et comme jadis Bouts-rimés
Inonderent toute la France,
Et qu'ils ne furent ſupprimés
Que par notre propre inconſtance,
Aujourd'hui Portraits à foiſon
Se font voir ſur notre horiſon,
Et ſont les beaux objets de toute l'éloquence.
Il n'eſt point de petit garçon,
Qui n'en donne au Public quelqu'un de ſa façon:
Il n'eſt point de fille ou de femme,
Qui ne nous dépeigne ſon ame,
Et qui ne faſſe voir à nud.
Ce qu'elle a de plus inconnu.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que dans le temps qu'on introduiſit ces Portraits, où pour l'ordinaire regne un air de flatterie, Boileau commença à compoſer ſes Satyres. La mode des Portraits diſparut de la Cour inſenſiblement; mais elle ſe conſerva dans l'Académie Françoiſe, où *ceux qui la compoſent n'ont d'autre fonction que de jaſer ſans ceſſe*, dit le Préſident de

(*) Voyez Tom. VIII, XXXVIII. Portrait de M. L. D. C.

Monteſquieu (*): *L'éloge va ſe placer de lui-même dans leur babil éternel ; & ſitôt qu'ils ſont initiés dans ſes myſteres, la fureur du panégyrique vient les ſaiſir, & ne les quitte plus.* En effet, l'Académie eſt aujourd'hui bornée à un commerce de fades louanges ; le récipiendaire dit en ſtyle précieux que ſon prédéceſſeur étoit un grand homme, un Académicien en convient dans la réponſe qu'il lui fait dans le même ſtyle, & ajoute que lui récipiendaire eſt encore un plus grand homme. Voilà en quoi conſiſtent les nobles occupations de l'Académie Françoiſe. Les Brevets de la Calotte auroient été un exellent antidote contre ce mauvais goût, ſi les Auteurs, contents de ſaiſir le ridicule qu'il eſt permis d'attaquer dans la Comédie, n'avoient pas eu l'inſolence de lancer des traits indécents & dange-

(*) Lettres Perſannes, Tome I, page 311, édit. d'Amſt. de 1730.

reux contre ce qu'il y a de perſonnes les plus reſpectables.

Mais revenons aux Portraits. (*) Mademoiſelle joignit quarante-trois Portraits aux ſeize qu'elle avoit compoſés, & en fit un Recueil pour être mis dans les armoires de ſa belle maiſon de Saint-Fargeau, qui appartient aujourd'hui à Mr. le Pelletier des Forts, autrefois Contrôleur-Général des Finances. Quoique dans l'Epître dédicatoire, différente de celle qu'on voit à la tête de *la Galerie des Peintures*, on y diſe que c'eſt à l'inſu de cette Princeſſe qu'on a imprimé ce Recueil, il eſt certain qu'elle ordonna à Mr. Huet de le faire imprimer. On eut recours à cette feinte pour dépayſer les perſonnes qui pouvoient être bleſſées de quelques traits ſatyriques. Voici ce que Mr. Huet nous dit à ce ſujet dans ſes mémoires (†). *Et in aulâ*,

(*) Voyez la Préface des Portraits.

(†) Comment. de rebus ad eum pertinentib. pag. 193 & 194.

& in urbe invaluit paucis poſt annis ille mos, ut elegantioris ingenii viri ac fœminæ, & oris ſui formam, & corporis habitum, & mores ac ſtudia deſcriberent, & velut in tabellâ depingerent; propterea que hujuſmodi deſcriptiones vulgò imagines dicerentur. In iis plurimùm ſe exercuit nobiliſſima Virgo; cùmque multas & deſcripſiſſet ipſa, & deſcriptas ab aliis ſelegiſſet, operam dare me voluit, ut eæ typis clàm mandarentur.

Après avoir parlé des ouvrages de Mademoiſelle, il ne me reſte plus qu'à dire quelque choſe de ſa perſonne.

ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLANS, connue ſous le nom de *Mademoiſelle*, & enſuite ſous celui de *Mademoiſelle d'Orléans, Ducheſſe de Montpenſier*, étoit fille de Gaſton de France, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII, & de Marie de Bourbon, Ducheſſe de Montpenſier. Elle naquit au Louvre à Paris le 29

Mai 1627, & sa mere mourut cinq jours après.

Il paroit par ses Mémoires, qu'elle avoit l'esprit fier, beaucoup de courage & de grandeur d'ame. Sa hardiesse parut dans le fameux combat donné à la Porte de St. Antoine, & dans la maniere adroite avec laquelle elle entra dans Orléans.

C'est dans ses Mémoires même qu'on connoîtra encore mieux le génie de cette Princesse. Elle s'y peint avec les couleurs les plus naturelles.

Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, elle a encore composé des *réflexions morales & chrétiennes sur le premier livre de l'Imitation de J. C.* Paris 1694, in-12. Dans l'avertissement de ces réflexions, il est dit que l'Auteur avoit déja donné au public un petit ouvrage *sur les huit Béatitudes*, qui avoit été bien reçu. Mr. de Vertron lui attribue ces deux ou-

vrages dans ſa *nouvelle Pandore*. Mr. Huet dit que l'heureux naturel de cette Princeſſe brille dans ſes ouvrages ſérieux & enjoués. Il loue ſa modeſtie, & ſon érudition qui étoit au-deſſus de ſon ſexe. Dans ſon palais, on faiſoit accueil au mérite, & tout ce qu'il y avoit de beaux-eſprits y trouvoient leur place comme chez Mécenas.

Cette Princeſſe mourut le 5 d'Avril 1693, ſur la fin de ſa ſoixante-ſixieme année, d'une pierre dans l'urétere. Son teſtament eſt rapporté dans le Mercure galant du mois d'Avril de la même année, & on y fait un long récit de ſes Obſeques. L'Abbé Anſelme fit ſon oraiſon funebre.

PIECES

Ajoutées à cette Edition.

TOME I.

PRÉFACE ſur cette Edition.

TOME VII.

LETTRES de Mademoiſelle & de Madame de Motteville.

LES AMOURS de Mademoiſelle & de Mr. de Lauzun.

TOME VIII.

RELATION de l'Iſle inviſible.

HISTOIRE de la Princeſſe de Paphlagonie, avec la Clef telle qu'on la trouve dans les *Mémoires Anecdotes de Mr. de Segrais.*

LIX Portraits imprimés en 1659 par ordre de Mademoiſelle.

TABLE des matieres contenues dans tout l'Ouvrage.

MÉMOIRES

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER.

J'Ai autrefois eu grand peine à concevoir de quoi l'esprit d'une personne accoutumée à la cour, & née pour être avec le rang que ma naissance m'y donne, se pouvoit entretenir, lorsquelle se trouve réduite à demeurer à la campagne ; car il m'avoit toujours semblé que rien ne pouvoit divertir dans un éloignement forcé, & que d'être hors de la Cour, c'étoit aux Grands être en pleine solitude, malgré le nombre de leurs domestiques, & la compagnie de ceux qui les visitent. Cependant depuis que je suis retirée chez

moi, j'éprouve avec douceur que le souvenir de tout ce qui s'est passé dans la vie, occupe assez agréablement pour ne pas compter le temps de la retraite pour un des moins agréables que l'on passe. Outre que c'est un état très-propre à se le représenter dans son ordre, l'on y trouve le loisir nécessaire pour le mettre par écrit; de sorte que la facilité que je sens à me ressouvenir de tout ce que j'ai vu, & même de ce qui m'est arrivé, me fait prendre aujourd'hui, à la priere de quelques personnes que j'aime, une peine à laquelle je n'aurois jamais cru pouvoir me résoudre. Je rapporterai donc ici tout ce que j'ai pu remarquer depuis mon enfance jusqu'à cette heure, sans y observer pourtant d'autre ordre que celui des temps le plus exactement qu'il me sera possible. J'espere de l'heureuse mémoire que Dieu m'a donnée, qu'il ne m'échappera guere de choses de celles que j'ai sues; & ma curiosité naturelle m'en a fait découvrir d'assez particulieres pour me pouvoir promettre que la lecture n'en sera pas ennuyeuse.

Le commencement du malheur de ma Maison arriva peu après ma naissance, puisqu'elle fut suivie de la mort de ma mere; ce qui a bien diminué de la bonne fortune que le rang que je tiens me devoit

faire attendre. Les grands bien que ma mere à laissés à sa mort, & dont je suis seule héritiere, pouvoient bien, dans l'opinion de la plupart du monde, me consoler de l'avoir perdue. Pour moi, qui conçois aujourd'hui de quel avantage m'auroient été ses soins dans mon éducation, & son crédit joint à sa tendresse dans mon établissement, je ne saurois assez regretter sa perte.

Bientôt après qu'elle fut morte, on fit ma maison, on me donna un équipage bien plus grand que n'en avoit jamais eu aucune Fille de France, même pas une de mes tantes, les Reines d'Espagne & d'Angleterre, & la Duchesse de Savoye, avant que d'être mariées. La Reine ma grand-mere me donna pour Gouvernante Me. la Marquise de St. Georges, de qui le mari étoit de la Maison de Clermont-d'Amboise : elle étoit fille de Me. la Marquise de Montglas, qui avoit été Gouvernante du feu Roi, de Monsieur, de feu mon oncle le Duc d'Orléans, & de toutes mes tantes ; & c'étoit une personne de beaucoup de vertu, d'esprit & de mérite, qui connoissoit parfaitement bien la Cour. Elle avoit depuis été Dame d'Honneur de la Reine d'Angleterre & de la Duchesse de Savoye, & s'en étoit

fait aimer si chérement, que sa seule considération fit presque tout le déplaisir qu'elles eurent lorsque les affaires de ce pays-là les obligerent d'en chasser les François qu'elles y avoient menés. Ma mere accoucha au Louvre; je fus logée aux Tuileries qui y tiennent par la grande galerie, qui étoit le passage ordinaire par où on me portoit chez leurs Majestés, & par où elles se donnoient aussi la peine assez souvent de me venir voir.

La Reine ma grand'mere m'aimoit extrêmement, & témoignoit, à ce que j'ai oui dire, beaucoup plus de tendresse pour moi qu'elle n'avoit jamais fait pour ses propres enfants; & comme Monsieur en avoit toujours été le plus chéri, cette considération jointe à l'estime & à l'affection qu'elle avoit eue pour ma mere, fait qu'on ne doit pas s'étonner de l'amitié qu'elle avoit pour moi. Néanmoins j'ai malheureusement été privée d'en recevoir les effets, par la disgrace qui la fit sortir de France; parce que j'étois encore si jeune alors, que je ne me souviens pas seulement de l'avoir vue. Ce fut une perte qui ne me fut pas moins importante que celle que je fis à ma naissance, puisque je devois, selon toutes les apparen-

ces, rencontrer en cette grande Reine ce que j'avois perdu par la mort de ma mere. C'est n'est pas que Me. de St. Georges, ma Gouvernante, ne possédât, pour se bien acquiter de cette charge, toutes les qualités qu'on sauroit souhaiter. Quoique la capacité, la bonne conduite & la naissance se trouvent souvent dans les personnes qu'on met à cette place, celles de ma condition craignent si rarement celles qui sont au-dessous d'elles, quelque jeunes qu'elles soient, qu'il est comme nécessaire qu'une autorité supérieure seconde les soins de ceux qui les gouvernent. Ce qui me fait oser dire, que s'il paroît en moi quelques bonnes qualités, elles y sont naturelles, & que l'on n'en doit rien attribuer à l'éducation quoique très-bonne; car je n'ai jamais eu l'appréhension du moindre châtiment. Ajoutez à cela qu'il est très-ordinaire de voir les enfants que l'on respecte, & à qui l'on ne parle que de leur grande naissance & de leurs grands biens, prendre les sentiments d'une mauvaise gloire. J'avois si souvent à mes oreilles des gens qui ne me parloient que de l'un & de l'autre, que je n'eus pas de peine à me le persuader, & je demeurai dans un esprit de vanité fort incommode, jusqu'à

ce que la raiſon m'eût fait connoître qu'il eſt de la grandeur d'une Princeſſe bien née, de ne pas s'arrêter à celle dont l'on m'avoit ſi ſouvent & ſi long-temps flattée. La naïveté avec laquelle je veux parler de tout ce que je vais raconter, me fait remarquer ici un trait de mon enfance. Quand l'on me parloit de Mᵉ. de Guiſe ma grand'mere, je diſois : *Elle eſt ma grande maman de loin, elle n'eſt pas Reine.*

La diſgrace de la Reine ma grand-mere fit naitre beaucoup de diviſions à la Cour. Monſieur fut un des mécontents; il ſe brouilla avec le Roi, & ſortit de France peu après elle. Son éloignement me toucha bien plus que celui de la Reine, & j'eus en cette occaſion-là une conduite qui ne répondoit point à mon âge ; je ne voulois me divertir à quoi que ce fût, & l'on ne pouvoit même me faire aller aux aſſemblées du Louvre : ma triſteſſe augmentoit quand je ſavois que Monſieur étoit à l'armée, par la crainte que me donnoit le péril que couroit ſa perſonne. L'état où Monſieur étoit à la Cour, n'empêchoit pas que l'on n'eût tous les ſoins poſſibles de moi ; le Roi & la Reine me traitoient avec des bontés non-pareilles, & me donnoient toutes ſortes de té-

moignages d'amitié. Quand ils venoient à Paris, ils commandoient qu'on me menât ſouvent les voir, & jamais cela n'arrivoit que je ne parlaſſe au Roi de Monſieur. Son abſence obligea d'établir des Commiſſaires pour l'adminiſtration de mon bien; l'on choiſit les Srs. Savier & Dirval, Conſeillers d'Etat, & un Conſeiller au Parlement, nommé Graſteau, tous gens de mérite & de probité, qui eurent grand ſoin que rien ne me manquât de ce que je pouvois deſirer; & leur conduite fut ſi belle dans leur commiſſion, qu'ils donnerent à Monſieur, à ſon retour de Flandres, une ſomme conſidérable qu'ils avoient ménagée.

Il ſe paſſa beaucoup de choſes pendant ce temps-là; je n'étois qu'un enfant pour lors, je n'avois part à rien, & ne pouvois rien remarquer. Tout ce dont je me ſouviens, c'eſt d'avoir vu la cérémonie des Chevaliers de l'Ordre qui furent faits à Fontainebleau, dans laquelle auſſi on dégrada de l'Ordre Mr. le Duc d'Elbœuf, & le Marquis de la Vieuville. Je vis ôter & rompre les tableaux de leurs armes qui étoient au rang des autres; j'en demandai la raiſon, l'on me dit que l'on leur faiſoit cette injure, parce qu'ils avoient ſuivi Monſieur. Je

me mis auſſi-tôt à pleurer, & je me ſentis ſi touchée de ce traitement, que je voulus me retirer, & je dis que je ne pouvois voir cette action avec bienſéance. Mon dépit ne me faiſoit pourtant pas haïr la Cour; j'étois ravie lorſqu'elle étoit à Fontainebleau, & que LL. MM. m'envoyoient quérir. Quand cela m'arrivoit, j'y étois trois ou quatre ſemaines dans la joie de mon cœur, par les divertiſſements continuels que j'y trouvois à mon goût. Il eſt vrai que le Roi adouciſſoit bien par la tendreſſe qu'il me témoignoit, le déplaiſir que me donnoit l'averſion qu'il avoit pour Monſieur: les ſentiments de la Reine ne s'accordoient point aux ſiens; je penſe que les amitiés qu'elle me faiſoit, n'étoient que des effets de celle qu'elle avoit pour Monſieur. Si les hiſtoires de ce temps-là en font mention, celles d'aujourd'hui pourront bien dire le contraire. J'étois tellement accoutumée à leurs careſſes, que j'appellois le Roi mon petit Papa, & la Reine ma petite Maman; je croyois qu'elle l'étoit, parce que je n'avois jamais vu ma mere. Lorſque j'étois à Paris, tout ce qu'il y avoit de Filles de qualité venoient me faire jouer, & les plus aſſidues auprès de moi étoient Meſd. de

Longueville, d'Epernon, de Briſſac, les Filles de Me. de Grammont, Mlles. de Lannoi, du Lude, Séguier, fille du Chancelier, de Rancé, de la Ville-aux-Clercs, Jarnac, & beaucoup d'autres, & celles-là étoient mes particulieres amies.

Je n'étois pas tellement occupée de mon jeu, que lorſque l'on parloit de l'accommodement de Monſieur, je ne fuſſe bien attentive. Le Cardinal de Richelieu, qui étoit le Premier Miniſtre & le maître des affaires, le vouloit être abſolument de celle-là, & c'étoit avec des propoſitions ſi honteuſes pour Monſieur, que je ne les pouvois ſeulement entendre ſans être au déſeſpoir. Il faiſoit dire que pour faire la paix de Monſieur avec le Roi, il falloit rompre ſon mariage avec la Princeſſe Marguerite de Lorraine, & lui faire épouſer Mademoiſelle de Comballet, niece du Cardinal, qui eſt aujourd'hui Me. d'Aiguillon. Je ne pouvois pas m'empêcher de pleurer dès qu'on m'en parloit; & dans ma colere, je chantois pour me venger, toutes les chanſons que je ſavois contre le Cardinal & ſa niece. Cela redoubloit même l'amitié que j'avois pour la Princeſſe Marguerite, & m'en faiſoit parler inceſſamment. Monſieur ne laiſſa pas de s'accommoder, & de revenir en

France ſans cette ridicule condition. Je ne dirai rien de la maniere dont cela ſe fit, pour n'en avoir eu aucune connoiſſance.

Auſſi-tôt que je ſus le retour de Monſieur en France, j'allai juſqu'à Limours à ſa rencontre. Je n'avois que quatre ou cinq ans lorſqu'il s'en alla; il voulut éprouver ſi après une ſi longue abſence, je le reconnoitrois; & pour n'avoir rien qui le diſtinguât de ceux de ſa Cour, il ſe fit ôter ſon Cordon-Bleu, & puis on me dit : *Voyez qui de tous ceux-là eſt Monſieur.* En quoi la force de la nature m'inſtruiſit ſi bien, que, ſans héſiter un moment, j'allai lui ſauter au col, dont il parut touché d'une merveilleuſe joie. Pendant que je fus auprès de lui, il mit tout ſon plaiſir à tout ce qui m'en donnoit; & ſur ce qu'il apprit que j'en prendrois beaucoup à danſer un ballet, il voulut que j'en danſaſſe un à cauſe que je n'avois pu être de celui que le Roi & la Reine avoient fait dans ce temps-là, parce que j'étois trop petite; ſi bien que pour ce ballet, que l'on pouvoit appeller une danſe de pygmées, l'on compoſa une bande de petites filles, Princeſſes & autres de qualité, & de tous les Seigneurs qui étoient de la même taille que nous. La

magnifique parure & l'ajuſtement de chacun des Danſeurs & des Danſeuſes fit trouver le ballet fort agréable, où il n'y avoit d'ailleurs rien de trop recherché pour les pas & pour les entrées. Il y en avoit une entr'autres où on apportoit dans des cages des oiſeaux que l'on laiſſoit voler dans la ſalle ; (digne machine d'un tel ballet.) Il arriva qu'un de ces oiſeanx s'embarraſſa dans un des godrons de la fraiſe de Mademoiſelle de Brezé, niece du Cardinal de Richelieu, & qui étoit de notre troupe. Elle ſe mit à crier & pleurer avec tant de véhémence, qu'elle fit redoubler le rire que cet accident imprévu avoit cauſé à toute l'aſſemblée. Jugez par-là de l'âge des Dames de ce ballet : celui du Roi ne donna pas tant de divertiſſement.

Le Cardinal de Richelieu, pour témoigner une entiere réconciliation avec Monſieur, avoit fait épouſer Mademoiſelle de Pontchâteau ſa niece, à préſent Me. la Comteſſe d'Harcourt, à Mr. de Puilaurent, favori de Monſieur, & que l'on avoit fait Duc en cette conſidération. Mrr. de Puilaurent ne fut de ce ballet que pour couvrir l'intention que le Cardinal avoit de le faire arrêter ; ce qui s'exécuta peu après ſon mariage. Il le fit prendre au Louvre pendant une répétition du

ballet. Il fut conduit au Bois de Vincennes, où il mourut prisonnier assez subitement. L'on a voulu imputer, & avec assez d'apparence, sa mort à la vengeance & à la mauvaise foi de Mr. le Cardinal de Richelieu. Cette nouvelle me donna tous les déplaisirs dont j'étois capable, & l'événement a depuis vérifié que j'avois assez de raison. C'est le seul favori de Monsieur qui m'ait jamais donné sujet de lui vouloir du bien : il me venoit voir souvent ; & quoiqu'il gagnât mon amitié plutôt par ses confitures que par ses soins & ses complaisances, il avoit néanmoins autant de considération pour moi, que si j'eusse été en âge de le pouvoir remarquer. Je laisse à des gens mieux instruits & plus éclairés que moi dans les affaires, à parler de ce qui se passa à la Cour, & de ce que Monsieur fit ensuite de la prison de Puilaurent. Tout ce que je puis dire, est qu'il ne faisoit point de voyage à Paris qu'il ne me vint voir souvent ; il se divertissoit à me faire chanter les chansons du temps, & m'entretenoit sans témoigner aucun ennui de tout ce que l'on peut dire à une petite fille.

Si je n'eusse point eu l'esprit d'un enfant, je n'aurois point vu alors les soins assidus de Mr. le Comte de Soissons pour

moi ſans y faire réfléxion. Il étoit en ce temps-là parfaitement bien avec Monſieur, & lui rendoit de grands devoirs, dont je n'ai ſu le but que long-temps après qu'ils furent ceſſés, & peu avant ſa mort. Son deſſein étoit de m'épouſer. Monſieur lui avoit promis d'y conſentir quand il étoit à Sedan, & cette intention lui faiſoit obſerver tout ce qui pouvoit ſervir à ſe conſerver dans ma mémoire. Il avoit chargé un Gentilhomme, nommé Campion, qu'il faiſoit demeurer à Paris, de venir ſouvent s'enquérir de mes nouvelles, & me faire compliment de ſa part; pour mieux réuſſir dans ſes commiſſions, il m'apportoit quelquefois de la nompareille & des dragées de Sedan que ſon maître m'envoyoit.

Monſieur, qui demeura à Blois depuis que Mr. le Comte ſe fut retiré à Sedan, me commanda de l'y aller trouver. Avant que de partir, j'en envoyai demander la permiſſion au Roi qui étoit à Chantilly; il y conſentit, & dit ſeulement à celui que je lui avois dépêché, qu'il deſiroit que j'allaſſe prendre congé de lui; à quoi je n'aurois pas eu garde de manquer, quand je n'aurois pas reçu ſes ordres. J'avois toujours eu grand ſoin de répondre par mes reſpects aux témoignages de bienveillance

que j'ai reçus de Sa Majesté. La résolution prise pour partir, Me. de Saint-Georges, qui connoissoit la joie que j'avois de me promener, me fit faire un assez grand tour pour aller à Chantilly. J'avois été priée par Me. l'Abbesse de St. Pierre de Rheims, fille de Me. de Guise, qui étoit Religieuse à Jouarre avec sa tante, d'assister à sa profession qui se rencontroit dans ce temps-là; de sorte que je pris ce chemin pour aller trouver le Roi. Le premier gîte que je fis hors de Paris fut à une maison qui appartenoit à mon Trésorier, qui étoit alors un nommé Marchand, homme de bonne compagnie, qui dansa un ballet le même soir que j'arrivai. De-là j'allai à Montglas, où je trouvai une réjouissance qui ne valoit pas moins qu'un ballet pour une Demoiselle de dix ans; c'étoit la noce d'un jardinier de la maison, qui sembla s'être justement rencontrée pour mon divertissement. Me. de Saint-Georges qui m'avoit menée-là exprès, parce que ce lieu lui appartenoit, m'y fit demeurer trois jours, durant lesquels elle eut tout le soin imaginable de me faire réjouir. Ensuite j'allai à Jouarre, où je fis le même séjour, à cause de la cérémonie de la profession de Madame l'Abbesse de Rheims. Il y avoit dans ce

Couvent-là trois filles de Me. de Chevreuse à-peu-près de mon âge, avec qui je me divertissois : il n'y eut rien sur quoi j'aye pu faire quelque remarque. De Jouarre pour aller à Chantilly, je fus coucher à Villemareuil, qui appartenoit à un Surintendant des Finances de Monsieur, qui m'y reçut fort bien, & m'y fit faire bonne chere. Pendant le séjour que j'y fis, j'allai à la Messe à St. Fiacre, qui est une grande dévotion en ce pays-là ; & Me. de Saint-Georges qui avoit beaucoup de piété, prenoit grand soin de me la faire goûter ; chose assez mal-aisée à faire à dix ans.

Arrivée à Chantilly, je mis toute la Cour en belle humeur. Le Roi étoit alors en grand chagrin des soupçons qu'on lui avoit donnés de la Reine, & il n'y avoit pas long-temps que l'on avoit découvert cette cassette, qui donna sujet à ce qui se passa au Val-de-Grace, dont on n'a que trop oui parler. Je trouvai la Reine au lit malade ; l'on pouvoit l'être à moins, de l'affront qu'elle avoit reçu. Le Chancelier l'étoit venu interroger le jour d'auparavant ; elle étoit encore dans les premiers sentimenrs de sa douleur, que la présence de Me. de Saint-Georges eut le pouvoir d'adoucir. C'étoit elle qui entretenoit le commerce qu'elle avoit avec Monsieur :

elle fut bien-aiſe de voir une perſonne de confiance à qui elle pût ouvrir ſon cœur ; & pour ne faire ſoupçonner aucune choſe, elles m'appelloient en tiers, dans la croyance que perſonne ne ſe pouvoit défier qu'en la préſence d'un enfant, elles vouluſſent haſarder de parler d'affaires ſi importantes. La néceſſité les obligeoit de ſe fier à moi ; & ſi j'avois eu autant d'application à ce qu'elles diſoient que j'ai eu de douleur de n'en avoir pas eu, je pourrois ici rapporter des choſes particulieres que, ſans doute, perſonne ne ſait. Outre cela elles ne laiſſoient pas de m'engager par tout ce qui leur étoit poſſible, à taire leurs entretiens. Une de leurs adreſſes étoit de me faire ſans ceſſe l'éloge du ſecret, & je me mis dans l'eſprit que le véritable & le plus ſûr moyen de le garder étoit d'oublier ce que j'avois oui dire ; à quoi je parvins ſi bien, qu'il ne m'en eſt jamais ſouvenu. La Reine vouloit que je séjournaſſe long-temps à Chantilly ; Me de St. Georges lui repréſenta que cela n'étoit pas à propos ; que ſi le Roi s'aviſoit de la ſoupçonner, elle ne pourroit plus lui rendre les ſervices accoutumés ; ſi bien que je ne fus pas long-temps avec leurs Majeſtés. J'en fus toujours parfaitement bien traitée ; & avant que d'en partir, je ſup-

pliai la Reine de me donner une de ses filles, nommée St. Louis, parente de Me. de St. Georges, & qui étoit souvent avec moi. Elle me l'accorda, & je l'emmenai à Paris, où je demeurai fort peu. Je partis pour Blois, où j'emmenai avec Mademoiselle de St. Louis, Mademoiselle de Beaumont, qui étoit des amies particulieres de Me. de Saint Georges, qui l'avoit connue en Angleterre lorsqu'elle étoit fille de la Reine ma tante.

Au sortir de Paris, j'allai coucher à Soissi, près Corbeil, belle maison appartenante au Président de Bailleul; le lendemain à Fontainebleau, puis à Pluviers, premiere Ville de l'appanage de Monsieur, où je trouvai des Officiers de sa Maison; parce que la mienne, quoiqu'assez grande, n'étoit pas encore en état de marcher par le bon ménage de ses gens qui jouissoient de mon bien. J'y fus en récompense parfaitement bien reçue & traitée, & les mêmes Officiers continuerent à me servir pendant tout le voyage. Je ne vis de maisons agréables sur mon chemin, que Chenailles, qui apartenoit au Trésorier de France qui portoit ce nom, & deux maisons appellées la Ferté St. Aubin, & la Ferté-aux-Oignons. La premiere est à Mr. de Senneterre, & l'autre au Comte

de St. Aignan. Monsieur vint au-devant de moi jusqu'à Chambort, qui est à trois lieues de Blois. C'est un château qui lui appartient, bâti par François I, d'une maniere extraordinaire, au milieu d'un parc de huit ou neuf lieues de tour, sans autre cour qu'un espace qui regne autour d'une partie du logis qui fait une figure ronde. Une des plus curieuses & des plus remarquables choses de la maison, est le degré, fait d'une maniere qu'une personne peut monter, & une aûtre descendre sans qu'elles se rencontrent, bien qu'elles se voyent; à quoi Monsieur prit plaisir de se jouer d'abord avec moi. Il étoit au haut de l'escalier lorsque j'arrivai; il descendit quand je montai, & rioit bien fort de me voir courir dans la pensée que j'avois de l'attrapper. J'étois bien-aise du plaisir qu'il prenoit, & je le fus encore davantage quand je l'eus joint. Nous montâmes aussi-tôt après en carrosse ensemble, & nous allâmes à Blois, où les Corps de Ville me vinrent saluer, & me faire compliment, comme tous ceux des autres Villes de mon passage, ainsi que c'est l'ordre. Monsieur se donnoit lui-même la peine de penser à mon divertissement, & venoit incessamment dans ma chambre, quoique je fusse dans un corps

de logis féparé du fien par la cour, & qu'il y eût un efcalier à monter. Je répondois à fon intention, je m'occupois à tout ce qui pouvoit me réjouir, qui étoit le plus ordinairement à jouer au volant ou à quelqu'autre jeu d'action, comme la chofe du monde que j'aime le mieux. Monfieur avoit cette complaifance d'en vouloir être, & de jouer avec moi des difcrétions que je gagnois le plus fouvent, dont j'étois payée en montres & en toutes fortes de bijoux qui fe trouvoient dans la Ville.

Durant le féjour que je fis auprès de Monfieur, Mr. de Vendôme, & Meffieurs fes Enfants y vinrent fouvent, & toutes les perfonnes de qualité du pays. Mlle. de Vendôme m'y vint voir une fois fans fa mere, ce qui étoit affez extraordinaire, & quoiqu'elle l'eût donnée à fon pere pour l'amener. Entre toutes ces vifites j'en avois de fréquentes de Me. la Comteffe de Béthune, que j'allai voir à Selles, qui eft une très-belle & très-agréable maifon fituée fur la riviére du Cher; les appartementsy font beaux, commodes & bien meublés. Elle & fon mari m'y reçurent parfaitement bien, & même le bon-homme feu Mr. de Béthune fit tout ce qu'il put pour me témoigner fa

joie. La présence de cet illustre personnage donnoit encore à la maison un ornement particulier ; son mérite & la réputation qu'il avoit acquise dans les emplois importants qu'il avoit eus, & principalement en deux Ambassades où il avoit été à Rome, le rendoient vénérable à tout le monde : il l'étoit encore bien davantage par l'estime que le Roi mon grand-pere en avoit faite, en le donnant pour Gouverneur à feu Mr. le Duc d'Orléans mon oncle. L'habileté & les héroïques vertus qui ont acquis au Roi Henri IV le surnom de Grand, & qui le rendent inimitable à ceux qui le suivront, font que son seul choix étoit capable de faire juger avantageusement d'un homme. Le Comte de Béthune d'aujourd'hui n'est pas moins digne successeur des vertus, de la fidélité & de l'affection de son pere pour la Maison Royale, qu'il l'est de son nom. Le bonhomme, qui conservoit encore dans son cœur l'ancienne passion qu'il avoit eue pour le service du Roi son maître, témoigna sentir une consolation non-pareille d'en voir renouveller la mémoire par la présence de sa petite-fille, & me fit bien connoître par les sentiments que je lui vis, ceux qu'il avoit eus pour lui.

Je fus deux jours à Selles, d'où j'emportai force curiosités qu'il avoit eues à Rome, dont il me fit présent, & puis je m'en retournai à Blois, que Monsieur quitta pour aller à Tours, où l'inclination qu'il avoit pour Louison Roger le menoit. Il me commanda de l'aller trouver deux jours après. Je n'y pus aller qu'après huit, à cause d'un peu de fievre qui me survint. Ce retardement m'empêcha d'y voir Me. de Chevreuse, qui en partit dans ce temps-là pour s'en aller en Espagne.

Je me rendis à Tours aussi-tôt que ma santé me le permit. Je me mis sur la riviere dans une petite galere qui étoit à Monsieur, qui l'avoit fait faire pour se promener sur la Loire, & à laquelle rien ne manquoit de tout ce qui compose celles qui sont à la mer. Je me fis arrêter à trois lieues de la ville, & achevai le reste du chemin en carrosse. Je trouvai Monsieur dans une maison auprès de la ville, appellée la Bourdaisiere, qui étoit préparée pour moi; toutes les Dames s'y étoient rendues, & Monsieur se donna la peine de me les présenter lui-même, sur-tout Louison qui étoit brune, bien faite, de moyenne taille, fort agréable de visage, & de beaucoup d'esprit pour

une fille de cette qualité, qui n'avoit pas été à la Cour. Monsieur ne s'épargna point sur ses louanges, & me prépara à la bien traiter, & m'avertit qu'elle viendroit souvent me faire jouer, & qu'elle étoit d'âge à cela; elle avoit environ seize ans. Me. de Saint-Georges, qui étoit informée de la passion de Monsieur, lui demanda si cette fille étoit sage; parce qu'autrement, quoiqu'elle eût l'honneur de ses bonnes graces, elle seroit bien-aise qu'elle ne vînt point chez moi. Monsieur lui en donna toute l'assurance, & lui dit qu'il ne le voudroit pas lui-même sans cette condition-là. J'avois dès ce temps-là tant d'horreur pour le vice, que je dis à Me. de Saint-Georges: *Maman*, je l'appellois ainsi, *si Loüison n'est pas sage, quoique mon Papa l'aime, je ne la veux point voir; ou s'il veut que je la voye, je ne lui ferai pas bon accueil.* Elle me répondit qu'elle l'étoit tout-à-fait, dont je fus très-aise; elle me plaisoit fort: c'étoit une personne d'aussi agréable humeur qu'elle étoit aimable; ainsi je la vis souvent. Mad. la Marquise de Fourilles, qui étoit à Tours pendant le séjour que j'y fis, me vit aussi fort souvent. C'étoit une très-honnête femme, en la compagnie de qui je me plaisois infi-

niment. Quoique je duſſe trouver plus de ſatisfaction avec des enfants de mon âge, quand je rencontrois des perſonnes raiſonnables qui étoient à mon gré, je quittois mes jeux & mes amuſements pour les aller entretenir. Enfin là & à Blois, je paſſai parfaitement bien mon temps. C'étoit en Automne; j'y avois le plaiſir de la promenade, Monſieur y fit venir des Comédiens, & nous avions la Comédie preſque tous les jours.

Monſieur eut affaire à Paris. Pendant ſon abſence j'allai me promener à Richelieu. Le jour que je partis, j'allai dîner chez Me. de Fourilles à Fourchaut, maiſon fort agréable, où elle me donna un grand repas. Je paſſai enſuite dans un Bourg appellé Champigny, qui m'avoit appartenu, & qui venoit de Mrs. de Montpenſier; c'étoit de leur vivant leur demeure de plaiſir: & ce qui me fit perdre cette Terre, fut qu'elle étoit jointe à une autre dont Richelieu relevoit en partie. Le Cardinal voulut l'avoir, Monſieur n'oſa le refuſer; de ſorte que, comme mon tuteur, il en fit un échange avec Bois-le-Vicomte, & conſentit même à la démolition de ma maiſon, que le Cardinal voulut être faite avant que d'exécuter l'échange. Monſieur donna les mains à

tout par deux raiſons. La premiere, parce que le Cardinal étoit alors tout-puiſſant, & qu'il ne lui pouvoit réſiſter; & la ſeconde, parce que j'étois mineure, & que je me releverois quand je ſerois en âge, de ce qu'il auroit fait; qu'ainſi la deſtruction de ma maiſon ne me pouvoit pas être plus dommageable que l'échange, puiſque lorſque je me ſerois rétablie, j'obtiendrois ſans doute le dédommagement de cette ruine. Pour preuve de l'abus que le Cardinal fit en cela de ſon autorité, c'eſt que les ordres auſſi-bien que le contrat que Monſieur ſigna pour cet échange, furent ſignés à Blois peu de jours après la mort de Puilaurent. L'on peut juger, après la violence exercée en la perſonne de ſon favori, avec quelle liberté le maître pouvoit agir; & quand je n'aurois pas été mineure, cette ſeule circonſtance en bonne juſtice pouvoit rendre nuls tous les actes faits dans un temps où la tyrannie régnoit ſi hautement, même ſur les Perſonnes Royales. Arrivée à Champigny, j'allai d'abord à la Sainte Chapelle, comme dans un lieu où la mémoire de mes prédéceſſeurs qui l'avoient bâtie & fondée, ſembloit m'obliger à ce devoir, afin d'y prier Dieu pour le repos de leurs ames. Le Cardinal de Richelieu avoit encore

encore voulu faire abattre cette Chapelle ; & pour en avoir permiſſion du Pape, il expoſa qu'elle étoit ruinée, & qu'on n'y pouvoit dire la Meſſe. Urbain VIII, qui régnoit alors, & à qui la requête s'adreſſoit, ſe ſouvint que pendant qu'il étoit Nonce en France, il y avoit célébré la Meſſe, & qu'elle étoit fondée par des perſonnes trop illuſtres, qui avoient laiſſé des héritiers qui l'étoient trop auſſi, pour n'avoir pas eu le ſoin de conſerver un édifice qui ſert de monument à des Princes dont la mémoire leur devoit être trop chere pour l'avoir ainſi négligée. Urbain rejetta la requête du Cardinal, dont il fut fort fâché : je crois que ma piété en ce lieu-là ne plut pas à Me. d'Aiguillon, qui étoit venue juſques-là pour me recevoir. Ce qui lui fit plus de peine, fut que les Habitants encore mal conſolés d'avoir changé de maitre, ſentirent renaître à ma vue la tendreſſe que la mémoire des bienfaits & des bontés de Me. de Montpenſier avoient imprimée dans leurs cœurs, & témoignerent par leurs larmes & par toutes les démonſtrations poſſibles d'affection, la douleur de leur perte.

J'arrivai ce ſoir-là à Richelieu. Il y avoit à toutes les fenêtres de la Ville &

du château des lanternes de papier de toutes couleurs, dont toutes les lumieres faisoient le plus agréable effet du monde: je passai dans une fort belle rue, dont toutes les maisons sont des mieux bâties, & pareilles les unes aux autres, & faites depuis peu: ce qui ne doit pas étonner. M^rs. de Richelieu, quoique Gentilshommes de bon lieu, n'avoient jamais fait bâtir de Ville; ils s'étoient contentés de leur Village & d'une médiocre maison. C'est aujourd'hui le plus beau & le plus magnifique château que l'on puisse voir: la Cour est d'une extraordinaire grandeur, où l'on voit en face un grand corps de logis, au milieu duquel est un dôme; aux deux bouts, deux pavillons, d'où sortent deux autres corps de logis qui regnent le long de la cour à droite & à gauche, & qui aboutissent à deux autres pavillons qui ont communication l'un à l'autre par le moyen d'une terrasse qui est sur la porte par où l'on entre: le tout de la plus superbe maniere qu'on puisse s'imaginer; & ce qui donne une très-grande beauté à la cour de cette maison, ce sont des figures de bronze, & toutes sortes de pieces de représentations les plus curieuses & les plus enrichies de l'Europe, qui sont autour dans des niches faites

exprès dans les murailles. Tout ce que l'on peut donner d'ornement à une maison, se voit à Richelieu : ce qui ne sera pas difficile à croire, si on se représente que c'est l'ouvrage du plus ambitieux & du plus glorieux homme du monde, d'ailleurs Premier Ministre d'Etat, qui a longtemps possédé une autorité absolue dans les affaires. Il y a au haut du degré un balcon qui donne sur la cour, où sont deux esclaves en figures de bronze, pris à Ecouan, qui étoient à Mr. de Montmorenci, que l'on tient les deux plus rares pieces de cette nature qu'on ait vues de notre siecle. L'escalier est encore fort beau ; pour le reste, c'est une chose inconcevable que les appartements répondent si mal pour leur grandeur à la beauté du dehors. J'appris que cela venoit de ce que le Cardinal avoit voulu que l'on conservât la chambre où il étoit né. Pour ajuster la maison d'un Gentilhomme au grand dessein d'un Favori le plus puissant qui eût jamais été en France, vous trouverez que l'Architecte devoit être empêché ; aussi n'a-t-il su faire autrement que de très-petits logements, auxquels en récompense, soit pour la dorure, soit pour la peinture, il ne manque rien pour l'embellissement du dedans. Le Cardinal y a

fait travailler les plus célébres Peintres qui fussent alors à Rome & dans toute l'Italie. Les meubles y sont beaux & riches au-delà de tout ce que l'on peut dire. Rien n'est égal à l'immense profusion de toutes les belles choses qui sont dans cette maison. Parmi tout ce que l'invention moderne employe pour l'embellir, l'on voit sur la cheminée d'une salle les armes du Cardinal de Richelieu telles qu'elles y ont été mises du vivant de son pere, & que le Cardinal a voulu qu'on y laissât, à cause qu'il y a un Collier du St. Esprit; afin de prouver à ceux qui sont accoutumés à médire de la naissance des favoris, qu'il étoit né Gentilhomme de bonne maison. En cet article, il n'a imposé à personne. J'ai oui dire à de vieux domestiques de mon grand-pere, qu'il faisoit cas de Mr. de Richelieu comme d'un homme de qualité : & pour lors les Princes du Sang ne vivoient pas si familiérement qu'ils font aujourd'hui; c'est pourquoi l'on pouvoit juger de la qualité des gens par le traitement qu'ils en recevoient.

Revenons à mon sujet. Me. d'Aiguillon me reçut & me traita fort bien : Me. du Vigean & Mademoiselle Rambouillet lui aiderent à faire l'honneur du logis. Mr. du Vigean, que j'avois trouvé à Blois, où,

comme Penſionnaire de Monſieur, il étoit venu faire ſa cour, m'avoit accompagnée pour la venir faire auſſi à Richelieu. Cela ne réuſſit pas; je fus toute étonnée de voir ſa femme embarraſſée de ſa préſence, & que cela troubla la joie de ma viſite. Me. d'Aiguillon me demanda pourquoi je l'avois amené; je lui répondis qu'il ne m'avoit pas demandé permiſſion de venir, qu'il avoit accompagné Goulas Secretaire des Commandements de Monſieur, qui m'avoit ſuivie dans ſon carroſſe avec un Gentilhomme de S. A. R. nommé Chabot, qui eſt à préſent Mr. de Rohan, & qui étoit alors ſi mal dans ſes affaires, qu'il étoit bienheureux d'avoir ſon ordinaire à la table de Goulas. Toutes les façons qui furent faites ſur le ſujet de Mr. du Vigean, nous réjouirent fort quand nous fûmes ſeules, Beaumont, St. Louis & moi, & même Me. de St. Georges que ſon âge n'empêchoit pas d'être de très-belle humeur. Après avoir paſſé deux jours à Richelieu, dont les promenoirs ne ſont pas ſi beaux que les bâtiments, parce que la nature a refuſé à ce lieu autant de grace que l'art lui en a donné, nous partîmes pour Fontevrault, où Me. d'Aiguillon voulut me ſuivre; au moins en fit-elle le ſemblant ſelon ce que nous

jugeâmes depuis. Nous paſſâmes à Chavigny ; on nous y donna la collation, nous étions à table, elle changea de couleur ; Mᵉ. du Vigean lui tâta le poux, & lui dit ces mots : Ma chere, vous vous trouvez mal, vous avez la fiévre, & elles s'entretinrent une demi-heure de diſcours patelins qui nous donnerent autant de ſujet de rire par les chemins juſques à Fontevrault, qu'avoit fait les jours précédents la venue de Mʳ. du Vigean. Il fut aiſé de reconnoître que ce mal ſuppoſé n'étoit que pour avoir un prétexte de s'en retourner ; je la preſſai fort de le faire, & elle prit congé de moi à Chavigny. Si elle ſe trouva heureuſe d'être débarraſſée de nous, je me trouvai bien ſoulagée de l'être de ſa compagnie & de celle de Mᵉ. du Vigean ; j'étois ennuyée au dernier point de toutes leurs façons de faire. L'embarras de Mᵉ. d'Aiguillon venoit principalement de ce qu'elle étoit la niece du Favori, & de tous ſes parents la plus conſidérée auprès de lui : elle s'étoit tellement accoutumée aux reſpects de tout le monde, qu'elle avoit peine de ſe voir avec une perſonne à qui elle en devoit, & ſouffroit en ſon ame de n'oſer donner la loi où j'étois.

Toute cette comédie nous fit gagner gayement Fontevrault, où je fus accablée

de careſſes de l'Abeſſe qui étoit fille naturelle du feu Roi mon grand-pere, & de feue Mᵉ. la Maréchale de l'Hôpital, qui étoit lors Mᵉ. des Eſſarts. La raiſon de la parenté fit croire à toutes les Religieuſes qu'elles étoient obligées de me témoigner plus de ſoins, & de s'empreſſer plus auprès de moi qu'auprès d'une autre de ma qualité; elles croyoient même me faire grand honneur de m'appeller la niece de Madame, (c'eſt ainſi qu'elles appellent l'Abbeſſe) & cependant j'étois fatiguée de toutes leurs amitiés, & j'en aurois été malade, ſi la naïveté de la plupart de ces bonnes Filles ne m'eût ſouvent bien divertie. Il fallut premiérement aſſiſter au *Te Deum*, & eſſuyer diverſes cérémonies qui durerent bien long-temps, pendant lesquelles je n'eus d'autre occupation que de ſouhaiter de rencontrer une folle dont j'avois oui parler; de quoi j'eus bientôt ſatisfaction par une aſſez plaiſante aventure. J'étois arrivée tard, de ſorte que les cérémonies furent ſi longues, que le temps étoit devenu obſcur. Quand j'entrai dans l'Egliſe, Beaumont & St. Louis, au-lieu de me ſuivre, allerent ſe promener dans les cours de la maiſon, où elles entendirent des cris horribles. Beaumont eut peur & voulut s'enfuir;

St. Louis la rassura, & lui dit qu'il falloit voir ce que c'étoit. Elles s'avancerent vers le lieu où elles avoient entendu ce bruit; elles trouverent une folle enfermée dans un cachot, où il y avoit une fenêtre d'où l'on ne lui pouvoit voir que la tête. Cette pauvre créature étoit toute nue; & après qu'elles eurent eu quelque temps le plaisir de son extravagance, pour me divertir, elles vinrent m'avertir; je laissai l'entretien de Me. l'Abbesse, je pris ma course vers ce cachot, & n'en sortis que pour souper. Je fis méchante chere; & crainte de souffrir le même traitement le lendemain, je priai ma tante de permettre que mes Officiers m'apprêtassent à manger au-dehors. Elle les envoya chercher pour s'en servir; de sorte que ce jour-là & les autres qui suivirent, on dîna mieux. Me. de Fontevrault me régala ce jour-là d'une seconde folle. Comme il n'y en avoit plus pour un autre jour, l'ennui me prit; je m'en allai, malgré les instances de ma tante: tous les hommes qui étoient à ma suite entrerent dans l'Abbaye durant les deux jours que j'y fus, à cause du privilege qu'ont toutes les Princesses du Sang de faire entrer qui bon leur semble dans les Abbayes de fondation Royale. Celle-là est d'une dignité bien extraordinaire,

L'Abbesse est Chef-d'Ordre, avec pareil pouvoir & jurisdiction sur les Couvents d'hommes de l'Ordre de Fontevrault que sur ceux des filles, & ne reconnoît aucune Puissance Ecclésiastique que le Pape. La grandeur de la maison répond bien à une si célebre Abbaye. Ce sont trois Couvents dans une même clôture, qui ont chacun une Eglise où on officie séparément, comme si c'étoit trois maisons séparées & éloignées les unes des autres. Il y a bien des villes en France où l'enceinte n'est pas si grande que l'enclos de cette Abbaye, où il ne paroît pas tant de bâtiments qu'il y en a; aussi remarque-t-on qu'elle a presque toujours été possédée par des Princesses, la plupart du Sang, ou Bâtardes de la Maison Royale.

J'allai de Fontevrault à Saumur entendre la Messe à Notre-Dame des Ardilieres, lieu fort renommé par la quantité de miracles qui s'y sont faits, & qui s'y font encore souvent. Je dînai là; & après je continuai mon chemin jusqu'à Bourgueil, Abbaye qui appartenoit alors à Mr. l'Archevêque de Rheims, de la Maison de Valencei. Le logement y est assez beau; ce qu'il y a de plus agréable, est que c'est le lieu du monde dans la plus belle situation qui se puisse rencontrer. Il me

plut tant, que j'y demeurai cinq à six jours, durant lesquels Mr. de Vendôme & Mrs. ses Enfants me vinrent visiter: ils y amenerent bien des chiens courants pour me donner le plaisir de la chasse, & l'on ne pouvoit pas mieux réussir dans leur dessein. Après avoir vu passer plusieurs fois le cerf dans les forêts de Bourgueil, je le vis encore long-temps se défendre des chiens dans un étang, & se sauver. Cela fit perdre l'espérance de le revoir; on crut la chasse bien loin; je m'en revins à Bourgueil, où je n'eus pas plutôt monté l'escalier, que le cerf & les chiens entrerent dans la cour, où la chasse finit à mes yeux, & où j'eus même fort commodément le plaisir de voir la curée qui se fit sur le champ.

Je retournai ensuite à Tours, dans le temps que je crus que Monsieur y devoit revenir: je ne l'y trouvai pas; & après l'avoir attendu deux jours entiers, j'appris qu'il viendroit droit à Blois, & je m'y en allai. Je passai par Chenonceaux, ancienne maison de la plus extraordinaire figure que l'on puisse voir. C'est une grande & grosse masse de bâtiment sur le bord de la riviere du Cher, auquel tient un grand corps de logis de deux étages bâtis sur un pont de pierre qui

traverſe la riviere. Tout ce corps de logis ne compoſe que deux galeries, qui ſont par ce moyen dans un aſpect fort agréable. Il ne manque à cette maiſon qu'un Maître, qui voulût y faire la dépenſe de la peinture & de la dorure que mériteroient ces deux pieces: les appartements de la maiſon, quoique d'un antique deſſein, ſont néanmoins aſſez beaux. Pour les jardinages, il n'y manque que ce que l'on n'y veut pas faire; les eaux, les bois, & toute la diſpoſition naturelle qu'on peut ſouhaiter, s'y trouvent le plus heureuſement qu'il eſt poſſible. Ce lieu appartient à Mr. de Vendôme, & lui eſt venu de la Maiſon de Lorraine par la Reine Louiſe, ſœur de Mr. de Mercœur, qui, depuis la mort d'Henri III, y avoit toujours fait ſa demeure; l'on y voit encore ſa chambre & ſon cabinet, qu'elle avoit fait peindre de noir ſemé de larmes, d'os de morts & de tombeaux, avec quantité de deviſes lugubres. L'ameublement eſt de même; il n'y a pour tout ornement dans cet appartement, qu'un portrait en petit d'Henri III ſur la cheminée du cabinet.

De-là je fus à Blois, où, lorſque Monſieur fut de retour de Paris, nous eûmes les Comédiens & les autres divertiſſe-

ments que nous avions eus à Tours. Nous y passâmes la Toussaints; & après, Monsieur alla célébrer la St. Hubert à Amboise, où il me mena. Je logeai hors de la ville dans une maison appellée le Clos, qui appartenoit à un Monsieur d'Amboise, qui a été Maréchal de Camp & Gouverneur de Trin pour le Roi. Les Dames de Tours vinrent voir cette fête; la chasse ne fut pas si divertissante que celle de Bourgueil. Quand la fête fut passée, Monsieur alla coucher à Chenonceaux, où je le suivis; & où Mr. de Beaufort nous donna un souper de huit services de douze bassins chacun, & si bien servis, que quand c'auroit été à Paris, l'on n'auroit pu rien faire de mieux ni de plus magnifique. Le lendemain nous retournâmes à Blois, où je ne fis pas grand séjour à cause de la saison qui commençoit à se sentir de l'hyver; & quand je pris congé de son Altesse Royale, ce ne fut pas sans verser beaucoup de larmes, & sans recevoir beaucoup de déplaisir, que Monsieur ressentit aussi de son côté.

J'ai oublié de remarquer que, pendant que j'étois à Tours, une de mes Femmes de chambre eut la petite-vérole; ce qui m'obligea d'aller loger à l'Archevêché, où étoit Monsieur, que par

ce moyen je voyois plus ſouvent que lorſque j'étois à la Bourdaiſiere, quoiqu'il ſe donnât la peine d'y venir tous les jours. La commodité d'être dans une même maiſon donnoit plus d'occaſion de ſe voir, & principalement les ſoirs, bien que je fuſſe retirée dès ſept heures, ainſi qu'il arrive à tous les enfants de dix ans. Monſieur ne revenoit jamais de ſes viſites qu'il ne paſſât à ma chambre; il me faiſoit éveiller, & ſe doutoit bien que j'aurois plus de plaiſir à le voir qu'à dormir; & après avoir appellé M^e^. de Saint-Georges, Beaumont & Saint-Louis, il nous entretenoit de toutes ſes aventures paſſées, & cela fort agréablement, comme l'homme du monde qui a le plus de grace & de facilité naturelle à bien parler. Je le mettois le plus ſouvent qu'il m'étoit poſſible ſur le chapitre de ma belle-mere, pour qui je me ſentois beaucoup d'amitié; même nous nous écrivions, & je puis dire avec vérité, qu'après avoir parlé d'elle en pluſieurs occaſions à S. A. R., perſonne ne la ſervit auprès de lui plus utilement que moi. Nous lui fîmes conter un jour comme il en étoit devenu amoureux, & Puilaurent de M^e^. Phaſlbourg. Beaumont, qui parle franchement & avec libreté, lui dit:

Avouez que ce fut l'amour de votre favori qui vous maria, & non pas le vôtre. Il n'y répondit rien, ſinon, qu'il m'a dit depuis pluſieurs fois que depuis la mort de ma mere il n'avoit jamais goûté aucune des propoſitions de mariage qu'on lui avoit faites, que celle de Mᵉ. la Princeſſe Marguerite de Lorraine. Il ſe trouva enſuite en Lorraine : la beauté de cette Princeſſe, qui n'avoit alors que 14 ans, fit tant d'effet ſur ſon inclination, qu'il réſolut de l'épouſer, & d'en parler à Mʳ. de Vaudemont ſon pere, qui y conſentit auſſi-tôt, & l'avertit ſeulement qu'il falloit cacher ce deſſein à Mʳ. le Duc de Lorraine ſon frere, parce qu'il n'y conſentiroit pas : de ſorte que, ſans éventer l'affaire, d'acord avec la Princeſſe Marguerite, il alla l'épouſer dans un Couvent de Religieux de l'Ordre de Saint Benoît, que Mᵉ. de Remiremont, ſœur de Mʳ. de Vaudemont, avoit fait bâtir à Nanci. Cela fut exécuté à ſept heures du ſoir; il n'y avoit avec eux d'eux que Mʳ. de Vaudemont, Mᵉ. de Remiremont, de Moret, frere naturel de S. A. R., Puilaurent, la Gouvernante de la Princeſſe Marguerite, qui s'appelloit, ſi je ne me trompe, Mᵉ. de la Neuvillette, & le pere Bénédic-

tin qui les maria. Mr. de Lorraine ne le fut pas plutôt, qu'il en fut au déſeſpoir ; ce qui eſt aſſez digne d'étonnement, vu la qualité du parti. J'ai ſu depuis par lui-même, que ce qui l'y avoit rendu contraire, étoit qu'il étoit alors amoureux de la Reine, & en grande intelligence avec elle; il lui avoit promis d'empêcher ce mariage, comme contraire au deſſein qu'elle avoit d'épouſer Monſieur. Elle fondoit cette penſée ſur ce qu'elle n'avoit pas d'enfants ; & voyant la ſanté du Roi preſque toujours altérée, elle croyoit être bientôt en état de ſe remarier, & que l'amitié qui étoit entre elle & Monſieur lui devoit faire eſpérer qu'il l'épouſeroit. Toutefois j'ai oui dire à S. A. R. que quand ſon frere ſeroit mort lors de ſon veuvage, il ne l'auroit pas épouſée, ſi cela ne fût arrivé durant un certain temps, qui fut environ l'eſpace de deux ou trois mois au plus qu'il avoit été amoureux d'elle.

Je reviens à mon voyage, dont je me ſuis écartée, pour dire ce qui aura ſûrement moins ennuyé que le récit des gîtes du grand chemin d'Orléans à Paris. Je ne parlerai pas de ce que je fis à la Mothe en Sologne, qui appartient à Mr. l'Archevêque de Bourges, de la Maiſon de Van-

tadour, qui en étoit pour lors Abbé. Il m'avoit priée d'aller en sa maison de la Mothe, & me prépara tellement à y être bien traitée, qu'il me dit que je n'aurois pas besoin d'y faire aller mes Officiers. Sur sa parole, j'envoyai droit à Orléans ceux que Monsieur m'avoit fait donner. J'ai déja dit que je n'en ai pas eu d'autres dans tout le voyage, que les Gardes & un Exempt, qui ne m'avoient point quittée non plus que le reste. Ce logement ne devoit pas moins surprendre que la mauvaise chere : ce prétendu château, dont les fossés n'étoient presque que tracés, ne consistoit qu'en un petit pavillon, où il n'y avoit qu'une salle & une chambre à côté, où toute ma compagnie & mes femmes coucherent. Je crois que nous étions plus de vingt qui passâmes la nuit dans ces deux lieux-là, & qu'il n'y en avoit guere moins dans une chambre où l'on avoit mis mes gens. Après avoir remercié M^{r}. l'Abbé de la charité qu'il avoit eue pour les Officiers & les Gardes de S. A. R., de leur avoit fait épargner ce gîte, je lui demandai où étoient ces apparrements dont il m'avoit parlé. Il envoya sans me répondre chercher un plan qui étoit peint sur une toile, où il fit voir une fort belle ré-

préſentation de maiſon ; & cependant je n'y trouvai pas tant de commodités en peinture, que j'avois reçu d'incommodités en effet. Elles furent accompagnées d'un ſi mauvais ſouper, que nous ne fûmes guere plus raſſaſiés que s'il nous l'eût auſſi donné en peinture. Si ce régal ne chargea pas l'eſtomac, il épanouit bien la rate, & la franchiſe de M^r. l'Abbé valoit mieux que tout le reſte.

Je ſuivis de-là le grand chemin juſques à Paris, où je me repoſai peu de jours. Je ne manquai pas d'aller incontinent après à Saint Germain ſaluer Leurs Majeſtés, qui me firent de grandes careſſes, & qui reçurent avec joie chacun une montre de Blois que je leur préſentai. Celle du Roi étoit très-petite, émaillée de bleu : celle de la Reine étoit auſſi émaillée, & c'étoit des figures ſelon l'uſage de ce temps.

Je paſſai l'hyver à Paris de la même ſorte que j'avois fait les autres. J'allois aux aſſemblées que M^e. la Comteſſe de Soiſſons faiſoit faire à l'Hôtel de Briſſac deux fois la ſemaine : leurs divertiſſements ordinaires étoient les Comédies ; j'aimois fort à danſer, l'on y danſa ſouvent pour l'amour de moi ; & celle qui y prenoit le plus de part, étoit Mademoiſelle de Longueville. Nous avions elle & moi l'habi-

tude de nous moquer de tout le monde, quoiqu'il eût été fort aisé de nous le rendre; nous étions habillées aussi ridiculement qu'on le pouvoit être, & il n'y a grimace au monde que nous ne fissions, encore que sa Gouvernante & la mienne nous en fissent toutes les réprimandes imaginables. Le seul moyen de nous en empêcher fut de nous défendre de nous voir: il étoit notoire que cette privation nous seroit rude, à cause de la grande amitié que nous avions l'une pour l'autre. Me. la Princesse & Me. de Longueville, pourlors Mlle. de Bourbon, qui étoient à Paris, ne venoient point à nos bals, dont j'avois une extrême joie, parce que j'avois en ce temps-là la derniere aversion pour l'une & pour l'autre.

Vers la fin de l'hyver, la Reine devint grosse; elle desira que j'allasse demeurer à Saint-Germain. Durant sa grossesse, dont l'on fit beaucoup de mystere, le Cardinal de Richelieu qui n'aimoit point Monsieur, n'étoit pas bien-aise que personne qui lui appartînt fût auprès de Leurs Majestés; & quoiqu'il m'eût tenue sur les Fonts de Baptême avec la Reine, quoi qu'il me dit, toutes les fois qu'il me voyoit, que cette alliance spirituelle l'obligeoit à prendre soin de moi, & qu'il me marie-

roit, discours qu'il me tenoit ainsi qu'aux enfants à qui on redit incessamment la même chose; quoi qu'il témoignât avoir beaucoup d'amitié pour moi, l'on eut néanmoins bien de la peine à lever tous les scrupules que sa méfiance lui faisoit avoir. Quand il eût consenti à mon voyage, j'allai à Saint-Germain avec une joie infinie: j'étois si innocente, que j'en avois de voir la Reine dans cet état, & que je ne faisois pas la moinde réflexion sur le préjudice que cela faisoit à Monsieur, qui avoit une amitié si cordiale pour elle & pour le Roi, qu'il ne laissa pas d'en être aise, & de le témoigner. L'assiduité que j'avois auprès de la Reine, m'en faisoit recevoir beaucoup de marques de bonté, & elle me disoit toujours: *Vous serez ma Belle-fille*; mais je n'écoutois de tout ce que l'on me disoit, que ce qui étoit à la portée de mon âge.

La Cour étoit fort agréable alors: les amours du Roi pour Me. d'Hautefort, qu'il tâchoit de divertir tous les jours, y contribuoient beaucoup. La chasse étoit un des plus grands plaisirs du Roi: nous y allions souvent avec lui; Me. de Beaufort, Chemeraut, & St. Louis, Filles de la Reine; d'Escars, sœur de Me. d'Hautefort, & Beaumont, venoient avec moi.

Nous étions toutes vêtues de couleur, ſur de belles haquenées richement caparaçonnées ; & pour ſe garantir du ſoleil, chacune avoit un chapeau garni de quantité de plumes. L'on diſpoſoit toujours la chaſſe du côté de quelques belles maiſons, où l'on trouvoit de grandes collations ; & au retour, le Roi ſe mettoit dans mon carroſſe entre Me. d'Hautefort & moi. Quand il étoit de belle humeur, il nous entretenoit fort agréablement de toutes choſes. Il ſouffroit dans ce temps-là qu'on lui parlât avec aſſez de liberté du Cardinal de Richelieu ; & une marque que cela ne lui déplaiſoit pas, c'eſt qu'il en parloit lui-même ainſi. Sitôt que l'on étoit revenu, on alloit chez la Reine : je prenois plaiſir à la ſervir à ſon ſouper, & ſes filles portoient les plats. L'on avoit réglément trois fois la ſemaine le divertiſſement de la Muſique, que celle de la Chambre du Roi venoit donner, & la plupart des airs qu'on y chantoit étoient de ſa compoſition ; il en faiſoit même les paroles, & le ſujet n'étoit jamais que Me. d'Hautefort. Le Roi étoit quelquefois dans une ſi galante humeur, qu'aux collations qu'il nous donnoit à la campagne, il ne ſe mettoit point à table, & nous ſervoit preſque toutes, quoique ſa civilité

n'eût qu'un ſeul objet. Il mangeoit après nous, & ſembloit n'affecter pas plus de complaiſance pour Me. d'Hautefort que pour les autres, tant il avoit peur que quelqu'un ne s'apperçût de ſa galanterie. S'il arrivoit quelque brouillerie entre eux, tous les divertiſſements étoient ſurſis; & ſi le Roi venoit dans ce temps-là chez la Reine, il ne parloit à perſonne, & perſonne auſſi n'oſoit lui parler : il s'aſſeyoit dans un coin, où le plus ſouvent il bâilloit & s'endormoit. C'étoit une mélancolie qui refroidiſſoit tout le monde; & pendant ce chagrin, il paſſoit la plus grande partie du jour à écrire ce qu'il avoit dit à Me. d'Hautefort, & ce qu'elle lui avoit répondu; choſe ſi véritable, qu'après ſa mort l'on a trouvé dans ſa caſſette de grands procès-verbaux de tous les démêlés qu'il avoit eus avec ſes Maîtreſſes, à la louange deſquelles l'on peut dire auſſibien qu'à la ſienne, qu'il n'en a jamais aimé que de très-vertueuſes.

Sur la fin de la groſſeſſe de la Reine, Me. la Princeſſe & Me. de Vendôme vinrent à Saint-Germain, & y amenerent Meſdemoiſelles leurs filles. Ce me fut une compagnie nouvelle; elles venoient ſe promener avec moi, & le Roi s'en trouva fort embarraſſé : il perdoit contenance

quand il voyoit quelqu'un à qui il n'étoit pas accoutumé, comme un ſimple Gentilhomme qui ſeroit venu de la campagne à la Cour. C'eſt une aſſez mauvaiſe qualité pour un grand Roi, & particuliérement en France, où il ſe doit ſouvent faire voir à ſes ſujets, dont l'affection ſe concilie plutôt par le bon accueil & la familiarité, que par l'auſtere gravité dont ceux de la Maiſon d'Autriche ne ſortent jamais. Monſieur vint auſſi à la Cour, & peu après, la Reine accoucha d'un fils. La naiſſance de Monſeigneur le Dauphin me donna une occupation nouvelle : je l'allois voir tous les jours, & je l'appellois mon petit mari; le Roi s'en divertiſſoit, & trouvoit bon tout ce que je faiſois. Le Cardinal de Richelieu, qui ne vouloit pas que je m'y accoutumaſſe, ni qu'on s'accoutumât à moi, me fit ordonner de retourner à Paris. La Reine & Me. d'Hautefort firent tout leur poſſible pour me faire demeurer; ils ne purent l'obtenir, dont j'eus beaucoup de regret. Ce ne fut que pleurs & que cris quand je quittai le Roi & la Reine. Leurs Majeſtés me témoignerent beaucoup de ſentiments d'amitié, & ſur-tout la Reine, qui me fit connoître une tendreſſe particuliere en cette occaſion. Après ce déplai-

ſir, il m'en fallut eſſuyer encore un autre. L'on me fit paſſer par Ruel, pour voir le Cardinal qui y faiſoit ſa demeure ordinaire quand le Roi étoit à Saint-Germain. Il avoit tellement ſur le cœur que j'euſſe appellé le Dauphin mon petit mari, qu'il m'en fit une grande réprimande : il diſoit que j'étois trop grande pour uſer de ces termes ; qu'il y avoit de la meſſéance à moi à parler de la ſorte. Il me dit ſi ſérieuſement tout ce que l'on auroit pu dire à une perſonne raiſonnable, que ſans lui rien répondre, je me mis à pleurer. Pour m'appaiſer, il me donna la collation ; je ne laiſſai pas de m'en retourner fort en colere de tout ce qu'il m'avoit dit. Quand je fus à Paris, je n'allois plus à la Cour qu'une fois en deux mois ; & lorſque cela m'arrivoit, je dînois avec la Reine, & m'en revenois à Paris pour coucher. Me. d'Hautefort y venoit quelquefois m'y rendre viſite, parce qu'elle étoit tout-à-fait de mes amies, & qu'elle ſavoit bien qu'elle ne faiſoit rien en cela qui pût déplaire au Roi ni à la Reine. Le Cardinal, qui la voyoit abſolument attachée à ſa Maîtreſſe, ne l'aimoit pas, & ſouffroit avec peine l'amitié que le Roi avoit pour elle ; la Reine n'en avoit aucune jalouſie, & n'en avoit eue de qui que

ce ſoit. Elle avoit aſſez de mépris pour les bonnes graces du Roi, parce que c'étoit l'homme du monde le plus ſujet à des boutades, ſi peu dignes d'une perſonne de ſon âge qu'elle ne pouvoit s'empêcher de s'en moquer ; & d'ailleurs Me. d'Hautefort lui rendoit des ſervives qui auroient pu l'obliger de fermer les yeux. Au reſte, elle étoit bien avec Monſieur & Mr. le Comte de Soiſſons, & ſervoit beaucoup par ce moyen à entretenir la bon intelligence qui étoit entre la Reine & Monſieur. Lorſque la Reine ſut le diſcours que le Cardinal m'avoit tenu, elle témoigna en être fâchée, & me dit avec bonté : *Il eſt vrai que mon fils eſt trop petit, tu épouſeras mon frere.* Elle vouloit parler du Cardinal Infant, qui étoit en Flandres pour lors Capitaine-Général du pays, & qui y commandoit les Armées du Roi d'Eſpagne ; & moi qui ne me ſouciois pas de me marier, j'écoutois moins tous ces projets que je ne ſongeois à danſer & aux divertiſſements de cet hyver.

Je fus encore aux Aſſemblées & aux Comédies que Me. la Comteſſe de Soiſſons faiſoit donner : ce n'étoit plus à l'hôtel de Briſſac, c'étoit à l'hôtel de Crequi. Me. la Princeſſe à ſon imitation en faiſoit à l'hôtel de Ventadour. Il y avoit dans

dans Paris des brigues perpétuelles pour ces deux assemblées, à qui s'attireroit plus de gens, c'est-à-dire, plus d'hommes: quant aux femmes, le nombre en étoit toujours réglé. Nous n'avions point de plus grand divertissement que lorsqu'il venoit quelqu'un de ceux de l'hôtel de Ventadour, comme Mrs. de Beaufort, Coligny, St. Maigrin, que je nomme comme les tenants de l'assemblée, & les plus galants, qui donnoient les comédies & les violons. Quand ils venoient à l'hôtel de Crequy, nous nous donnions le mot l'une à l'autre pour ne les point faire danser. Si quelqu'une par hasard ou par intelligence secrete les prenoit, c'étoit une grande douleur à toute notre cabale, & nous ne cessions, Mademoiselle de Longueville & moi, d'en gronder. En effet, si nous embarrassions parmi nous ceux de l'hôtel de Ventadour, nous étions aussi fort embarrassées avec eux. Pour moi, qui étois quelquefois priée par Me. la Princesse d'aller à ses bals, je n'y allois point avec plaisir; quand j'étois là, je ne savois que leur dire, & aussi ne me parloit-on guere; je ne voyois de toutes parts que chuchotteries perpétuelles entre-eux, & l'on m'y traitoit tellement de petite-fille, qu'encore que je le fusse en effet, je ne

revenois néanmoins de-là qu'avec un dépit mortel dans le cœur. Ce fut la grande cause qui fit naître l'aversion qu'on a vue depuis entre Mr. le Prince & moi, & que j'ai eue pour toute sa maison. S'il y avoit quelques grandes assemblées, où toutes nos deux bandes fussent mêlées, c'étoient des intrigues inconcevables pour s'empêcher de danser les unes les autres : c'étoient-là nos affaires d'état & nos occupations. Dieu merci, le temps a dissipé nos haines, & le fondement qu'elles avoient ne méritoit pas qu'elles durassent si longtemps qu'elles ont fait.

Pendant que nous ne nous appliquions qu'à passer notre temps, il se faisoit à la Cour des brigues plus considérables que celles qui nous partageoient dans nos bals. Mr. le Cardinal de Richelieu mit Mr. de Cinq-Mars auprès du Roi, qui en fit son favori, en la place de Mr. de St. Simon, premier Ecuyer, que l'on reléguа en son Gouvernement de Blaye. Le Sr. de Cinq-Mars ne fut pas plutôt établi, que le Cardinal en fit son confident, & s'en servit pour chasser de la Cour Mesd. d'Hautefort & Chemeraut, dont j'eus un grand déplaisir, qui augmenta encore parce que je n'osois les aller voir. Le détail de cette disgrace a été su de tant de mon-

de, que je n'en veux rien dire. Ce n'étoit pas-là tout l'intérêt que je prenois aux affaires de la Cour, je prenois grande part à celles de Mr. le Comte de Soiſſons, qui y empiroient tous les jours. Le Roi alla en Champagne pour lui faire la guerre; & durant ce voyage, Me. de Montbazon qui aimoit fort le Comte, & qui en étoit fort aimée, me venoit voir réguliérement tous les jours, me parloit de lui avec beaucoup d'affection, me diſoit qu'elle auroit une extrême joie quand je l'aurois épouſé, qu'on ne s'ennuyeroit point alors à l'hôtel de Soiſſons, qu'on ne penſeroit qu'à m'y donner le bal & la Comédie, qu'on iroit aux promenades, qu'il auroit du reſpect pour moi & des tendreſſes non-pareilles. Elle ménageoit tout ce qui pouvoit rendre heureuſe cette condition, & tout ce qui, ſelon mon âge, pouvoit m'y faire incliner: je l'écoutois avec plaiſir, & je n'avois point d'averſion pour la perſonne de Mr. le Comte. Cependant je n'avois, ſans ſavoir pourquoi, nulle inclination à me marier. La malheureuſe deſtinée qu'il eut en ſes deſſeins, fait bien voir que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre; je ne laiſſai pas de bien pleurer ſa mort; & quand j'allai voir Me. ſa mere à Bagno-

let, Mr. & Mademoiselle de Longueville, & toute la maison, ne firent que témoigner leur douleur par leurs cris continuels. La colere du Roi étoit si grande contre lui, qu'il ne voulut pas que l'on fît honneur à sa mémoire, & défendit que l'on en portât le deuil à la Cour. Hors la disproportion de mon âge avec le sien, mon mariage avec lui étoit très-faisable; c'étoit un fort honnête homme, doué de grandes qualités, & qui, pour être cadet de sa maison, n'avoit pas laissé d'être accordé avec la Reine d'Angleterre. L'on ne peut disconvenir que ce n'ait été une grande perte pour l'Etat, que celle d'un Prince du Sang aussi accompli que l'étoit celui-là. Peu de temps avant la bataille de Sedan, où il fut tué, il avoit envoyé Mr. le Comte de Fiesque à Monsieur, pour le faire souvenir de la promesse qu'il lui avoit faite à mon égard, & que la chose étoit en état de se pouvoir terminer: il le supplioit très-humblement de trouver bon qu'il m'enlevât, comme le seul moyen par lequel ce mariage pouvoit s'exécuter. Monsieur ne voulut point consentir à cet expédient; de sorte que la réponse que porta Mr. le Comte de Fiesque, toucha sensiblement Mr. le Comte. Je remarquerai ici ce qui arriva à Me. la Comtesse,

le jour de la mort de Mr. ſon fils, dans ſa maiſon de Bagnolet. Elle paſſoit d'une chambre à une autre; il tomba du lambris deux palmes à ſes pieds qui lui donnerent de la ſurpriſe; elle ne fit pas réflexion que cela pût être de mauvaiſe augure, & dit ſeulement qu'on les rattachât au lieu d'où elles étoient parties. L'on a depuis voulu que la chûte de ces deux palmes fût un préſage de la funeſte nouvelle qui lui fut annoncée, & du peu de temps dont Mr. ſon fils jouiroit de la victoire qu'il avoit remportée. Elle ne devoit plus penſer après cela qu'à celle qu'elle devoit remporter ſur elle-même, & pleurer dans une retraite la perte de ſa maiſon dans celle de ce Prince. Si ſa douleur fut grande, elle fut bien ſecrete; peu de temps après, elle parut toute conſolée, & vécut dans le monde de la même maniere qu'elle avoit fait auparavant.

La nouvelle de cette mort qui fut précédée à la Cour de celle de la perte de la bataille, y fut portée avec grande diligence, & le Sr. des Noyers, ſecretaire d'Etat, qui la reçut le premier à deux heures après minuit, alla éveiller le Cardinal de Richelieu pour la lui dire. Elle fut ſi ſalutaire pour le relever de l'abattement où il étoit de la défaite des troupes

du Roi, qu'il en parut tout remis; il prenoit autant d'intérêt à cette perte que lui en pouvoit donner le plaisir d'être délivré d'un ennemi de cette qualité. Pour achever de dissiper son parti, le Roi qui étoit à Peronne, partit le jour même de l'arrivée du courier que le Maréchal de Châtillon avoit dépêché, & vint à grandes journées droit à Mezieres. Le lendemain qu'il y fut arrivé, il alla disposer lui-même les quartiers de son armée pour le siege de Donchery, petite place près de Sédan, qui ne tint que cinq jours. Après qu'elle fut prise, Mr. de Bouillon fit son accommodement, qui fut par où finit la campagne de cette année-là : ensuite de quoi la Cour revint à St. Germain.

Comme je ne m'entretiens ici de ce qui est arrivé de mon temps de ma connoissance, qu'à mesure que quelque chose de particulier m'en fait souvenir, j'ai laissé échapper la naissance de Mr. le Duc d'Anjou; j'oubliois d'en parler, parce que je n'ai pas d'autres mémoires qui me puissent rappeller ce temps-là que la chose même. Il naquit au mois de Septembre 1640. J'étois alors à Bois-le-Vicomte, où j'avois été dès le mois de Juin, & j'appris cette naissance par le bruit des canons de Paris, avant que personne ne

me le fût venu dire. Je n'allai pas pour cela plutôt à Paris, que pour y passer l'hyver, durant lequel il n'y eut rien de remarquable que le mariage de Mr. le Duc d'Enguien avec Mademoiselle de Brezé, niece du Cardinal de Richelieu. Ce Ministre ne devoit & ne pouvoit apparemment espérer cet honneur que par de grandes soumissions & de fortes instances auprès de Mr. le Prince; tout au contraire celui-ci demanda au Cardinal comme à genoux Mademoiselle de Brezé, & fit pour l'avoir ce qu'il auroit fait s'il avoit eu intention d'avoir pour son fils la Reine de tout le monde. Et pour témoigner même à ce Ministre qu'il n'y avoit point d'attachement qui dépendît de lui, par lequel il ne voulût s'unir à tous ses intérêts, il le pria de marier en même-temps Mademoiselle de Bourbon à Mr. le Marquis de Brezé. Mr. le Cardinal répondit qu'il vouloit bien donner des Demoiselles à des Princes, & non pas des Gentilshommes à des Princesses: il ne lui fit donc la grace que de lui accorder Mademoiselle de Brezé pour Mr. le Duc d'Enguien. Ils furent fiancés dans la chambre du Roi, comme c'est la coutume pour les Princes du Sang, & ce jour-là le Prince donna un fort beau bal-

let dans le Palais-Cardinal, où le Roi, la Reine & toute la Cour étoient. Il y eut un bal ensuite, où Mademoiselle de Brezé, qui étoit fort petite, tomba comme elle dansoit une couronne, à cause que, pour rehausser sa taille, on lui avoit donné des souliers si hauts, qu'elle ne pouvoit marcher. Il n'y eut point de considération qui empêchât de rire toute la compagnie, sans excepter Mr. le Duc d'Enguien, qui ne consentoit à cette affaire qu'à regret, & que par la crainte qu'il avoit de déplaire à Mr. son pere. Il l'avoit toujours tenu à Dijon, sans lui rien donner, & sans lui permettre aucune liberté : ce jeune Prince s'ennuyoit de ne se pas faire connoitre, & il a bien paru depuis qu'il avoit dès ce temps-là des qualités pour le pouvoir faire avantageusement. Peu après son mariage, il tomba si griévement malade, que l'on crut qu'il en mourroit, & tout le monde l'attribua au chagrin que lui avoit donné cette affaire, qui lui en pouvoit donner beaucoup de sujet, sans s'arrêter à d'autres considérations qu'à celles qui venoient de la personne de sa femme. Car, outre que du côté de la beauté & des qualités de l'esprit, elle n'avoit rien qui la mît au-dessus du commun, d'ailleurs elle étoit

encore si enfant, que plus de deux ans après être mariée, elle jouoit avec des poupées ; aussi étoit-elle assez méprisée & maltraitée de toute la famille de Mr. son mari ; de quoi elle s'apperçut, & s'assujettit à me voir, & n'avoir de joie & de plaisir que chez moi. Je vous avoue qu'elle me faisoit pitié, & que cette seule considération me faisoit accommoder de ses visites : quant à moi, je n'en recevois aucun divertissement. L'année d'après son mariage, elle fut envoyée au couvent des Carmélites de St. Denis, pour lui faire apprendre à lire & écrire durant l'absence de Mr. son mari, qui avoit suivi le Roi au voyage qu'il fit en Roussillon. L'on jugea que cette jeune femme se formeroit mieux dans un couvent qu'ailleurs, parce que l'on m'en avoit vu revenir après une fort longue maladie plus sage que je n'avois été ; joint à cela que le Cardinal avoit connu celle qui en étoit supérieure, lorsqu'elle avoit été fille d'honneur de la Reine ma grand'mere, pour une personne de beaucoup de mérite & d'esprit.

Le Roi partit de Paris pour le voyage de Roussillon au mois de Février de l'année 1642. Il laissa la Reine & ses deux enfants à Saint Germain-en-Laye, après

avoir donné tous les ordres, & pris toutes les précautions possibles pour leur sûreté. Ces deux Princes étoient sous la charge de Me. de Lansac en qualité de leur gouvernante, & pour leur garde ils n'eurent qu'une compagnie du régiment des gardes Françoises, dont le bon-homme Montigni étoit Capitaine, & le plus ancien de tout le régiment. Ces deux personnes-là eurent chacun un ordre particulier; celui qu'eut Me. de Lansac, étoit qu'en cas que Monsieur, qui demeuroit à Paris le premier après le Roi, vînt voir la Reine, de dire aux Officiers de la compagnie de demeurer auprès de Monsieur le Dauphin, & de ne pas laisser entrer Monsieur, s'il y venoit accompagné de plus de trois personnes. Quant à Montigni, le Roi lui donna une moitié d'écu d'or, dont il garda l'autre, avec commandement exprès de ne point abandonner la personne des deux Princes qu'il gardoit; & s'il arrivoit qu'il reçût ordre de les transférer, ou de les mettre entre les mains de quelqu'autre, il lui défendit d'y obéir, quand même il le verroit écrit de la propre main de Sa Majesté, si ce n'étoit que celui qui le lui rendroit lui présentât en même-temps l'autre moitié de l'écu d'or qu'il retenoit. Il ne fut rien ten-

té, Dieu merci, qui eût pu faire croire qu'aucun mouvement ait dû donner lieu aux soupçons qu'on avoit eut sur ce sujet. Cela fait, le Roi partit. La Reine, sur ce qu'il avoit ordonné à M^e^. de Lansac à l'égard de Monsieur; elle le manda à M^e^. de St. Georges, qui le fit savoir à S. A. R., qui profita de cet avis, & n'alla à Saint-Germain qu'avec le nombre de gens qu'il falloit pour y être reçu; à quoi il n'avoit garde de manquer, pour ne pas perdre l'occasion de voir la Reine, avec qui il avoit pour lors beaucoup d'affaires, dont l'issue a été si funeste, qu'on peut bien les appeller malheureuses. Pendant l'absence du Roi, l'on menaça plusieurs fois la Reine de lui ôter ses enfants, & de les envoyer au bois de Vincennes. En effet, ce fut dans ce dessein que le Roi lui manda souvent durant son voyage d'aller à Fontainebleau, ce qu'elle ne voulut jamais faire.

M^r^. le Prince fut laissé avec pouvoir de commander dans Paris, tant que le Roi seroit éloigné. Le soin des affaires publiques ne l'empêcha pas d'en faire une domestique; il maria Mademoiselle de Bourbon à M^r^. de Longueville, qui fut pour elle une cruelle destinée. Il étoit vieux, elle étoit fort jeune & belle com-

me un Ange. Cette fâcheuse disproportion n'empêcha pas qu'elle ne s'accommodât à ce parti de très-bonne grace ; ce que je remarquai fort bien à ses fiançailles, où je fus priée. Il y eut le lendemain une grande assemblée à l'hôtel de Longueville. Celle qui se fit pour les noces de Mr. le Duc d'Enguien son frere, qui est à présent Mr. le Prince, ne fut pas tout-à-fait si célebre ; il n'y eut que des parents de la femme : le Cardinal de Richelieu ne crut pas nécessaire à l'honneur de sa famille, d'y voir ceux de la Maison Royale. Deux jours après ce mariage, Mademoiselle de Brienne épousa le Marquis de Gamache : ce qui fit encore une assemblée & un bal, quoique ce ne fût pas la saison : elle n'étoit aussi guere propre au divertissement, parce que la Cour fut en deuil un peu après à cause de la mort de la Reine ma grand'mere.

A cette nouvelle succéda celle du procès, & de l'exécution de Mr. de Cinq-Mars, Grand Ecuyer de France, & de Monsieur de Thou, dont j'eus beaucoup de regret, & par la considération de leurs personnes, & parce que Monsieur étoit malheureusement mêlé dans l'affaire qui les fit périr, jusques-là même que l'on

a cru que la ſeule dépoſition qu'il fit à Mr. le Chancelier fut ce qui les chargea le plus, & ce qui fut cauſe de leur mort. Ce ſouvenir me renouvelle trop de douleur pour que j'en puiſſe dire davantage.

Le deuil de la Reine ma grand'mere m'obligeoit à me renfermer dans une chambre noire : j'obſerverai cette retraite dans toute la régularité poſſible ; je n'eus pas de peine à me priver de recevoir des viſites. Il m'arriva tout ce qu'éprouvent tous les malheureux, perſonne ne me vint chercher : je puis dire à ma louange que j'ai plus montré de ſenſibilité pour cette diſgrace de Monſieur, que mon âge ne devoit m'en faire avoir. Ce fut dans ce temps que je connus de Fouquerolles, que j'ai tant fait parler dans la vie que j'ai écrite, & qui inſtruira aſſez de ce que j'en pourrois dire ſans que j'en mette rien ici.

Lorſque Mr. de Boüillon fit ſon accommodement après la mort de Mr. le Comte de Soiſſons, il ſe remit bien à la Cour ; & comme l'année ſuivante on s'apperçut qu'il étoit de la cabale de Mr. de Cinq-Mars, l'on voulut faire croire que ſa réconciliation n'avoit été que pour mieux tromper le Cardinal, qui lui

fit donner le commandement de l'armée du Roi en Italie. Cet emploi n'empêcha pas que, dès que l'on eut découvert qu'il étoit de l'intrigue de Mr. de Cinq-Mars, l'on ne le fît arrêter. L'exécution de l'ordre qui en fut donné, fut remise au Sieur de Cominges, Gouverneur de Cazal, & aux Sieurs du Plessis-Praslin & de Castelnau, Maréchaux de Camp dans l'armée que Mr. de Bouillon commandoit. Il fut pris dans Cazal, & delà mené prisonnier au château de Pierre Encise à Lyon, & fut très-heureux de racheter sa vie par la cession de sa place & de sa Souveraineté de Sedan. Incontinent après sa détention, on envoya Mr. de Longueville en Italie commander en sa place, lequel à son retour ne trouva pas Mad. sa femme dans la même beauté qu'il l'avoit laissée, parce qu'elle étoit fort marquée de la petite-vérole qu'elle avoit eu peu de temps après le départ de Mr. son mari.

Cette année-là fut remarquable par plusieurs accidents. Le Cardinal ne jouit pas long-temps de la défaite de Mr. de Cinq-Mars ; il revint fort malade du voyage de Roussillon, & même il avoit été pendant quelques jours en danger de sa vie durant le séjour que la Cour fit

à Narbonne. L'état où il étoit dès-lors ne sembloit pas lui permettre de pouvoir s'appliquer à ruiner une forte cabale, & moins encore à poursuivre une vengeance jusqu'où il fit aller la sienne. Son mal empiroit tous les jours, & il ne put suivre le Roi dans le retour du voyage. Sa Majesté l'attendit à Fontainebleau, où il se rendit quelques jours après. Le sacrifice qu'on venoit de lui faire de la tête de M^rs^. de Cinq-Mars & de Thou, ne parut pas lui suffire : pour le satisfaire, il voulut que tous ceux qui avoient été des amis de ces malheureux, & qui lui faisoient ombrage, se sentissent des effets de sa colere, & il vouloit relever son crédit avec plus d'éclat, parce qu'il savoit qu'il avoit été cru diminué. Il n'en put venir à bout à Fontainebleau; & sans se rendre, quoiqu'il fût réduit à l'extrêmité par la violence de son mal, il fit aller la Cour à Paris, où il se fit transporter; & là, quoiqu'il ne vît le Roi que dans les visites que Sa Majesté lui faisoit l'honneur de lui rendre, il sut si bien se prévaloir des tendresses feintes ou véritables qu'il en recevoit, que peu de jours avant sa mort, il fit chasser de la Cour Troisville, Capitaine des Mousquetaires de la Garde, Tilladet, Capitaine au Régiment des Gardes; la Salle,

& quelques autres; quoique le Roi eût une peine incroyable à s'y résoudre, & principalement à l'égard de Troisville: L'on croit même que la difficulté que le Cardinal y reconnut, le saisit tellement par l'idée qu'il avoit de la diminution de sa faveur, que la crainte & le dépit avancerent sa mort de quelques jours. Il finit les siens après cette derniere victoire le 4 de Décembre 1642, & il est mort en possession d'une si grande autorité, & d'une si belle réputation, que ses conseils on été suivis après son trépas, & que ses propres ennemis ont respecté sa mémoire. Le Roi vint à Paris ce jour-là, il ne le vit qu'un moment devant qu'il rendît l'esprit; & lorsqu'il sortit du Palais-Cardinal, il voulut que les portes en demeurassent saisies par ses Gardes. L'avis qu'on en donna au Cardinal avant qu'il mourût, le mortifia sensiblement; ce lui eût été un bien plus rude déplaisir, s'il eût prévu l'indifférence avec laquelle son maître apprit la nouvelle de sa mort. Aussi-tôt que je le fus, j'allai tronver le Roi pour le supplier d'avoir quelque bonté pour Monsieur. Je croyois prendre une occasion très-favorable pour le toucher: il me refusa, & alla le lendemain au Parlement faire enregistrer contre lui

la Déclaration dont on ſait aſſez le ſujet, ſans que je l'explique ici. Je voulus m'aller jetter à ſes pieds, lorſqu'il entreroit au Parlement, pour le ſupplier de n'en pas venir à cette extrêmité : il en fut averti, & me l'envoya défendre ; rien ne put le détourner de cet injurieux deſſein. Après avoir donné quelques ordres particuliers, il alla à Saint-Germain, & remit le maniement des affaires au Cardinal Mazarin, par l'avis du Cardinal de Richelieu, & eut pour conſeil avec lui Mrs. de Chavigny & des Noyers. Ce dernier ne garda pas long-temps ſa place ; les deux autres qui avoient toujours eu une extrême jalouſie de ſa faveur, pendant la vie du Cardinal de Richelieu, ſe trouverent dans une parfaite intelligence, & conſpirerent ſa perte. Des Noyers, pour une légére mortification que ces Mrs. lui ſuſciterent adroitement, demanda ſon congé, & le Roi le lui accorda. Le Cardinal Mazarin fit donner ſa Charge au Sr. le Tellier, qui étoit Intendant de la Juſtice dans l'armée de Piémont, où on l'envoya chercher exprès pour être Secretaire d'Etat.

Le deſir extrême que j'avois de revoir Monſieur à la Cour, m'en fit naître l'eſpérance quand le Cardinal de Riche-

lieu mourut; parce qu'il étoit à Blois où il avoit toujours demeuré depuis qu'il étoit revenu de Savoye par l'accommodement bizarre que l'Abbé de la Riviere fit de sa part. Je n'étois pas la seule à qui cette mort donna de la joie, puisqu'outre un nombre infini de particuliers, l'on peut juger que la Reine & Monsieur en dûrent sentir beaucoup d'avoir perdu leur plus grand ennemi. Toutefois ils ne jouirent pas sitôt de la bonne fortune que cette perte sembloit leur promettre. Toutes les mesures du Cardinal subsisterent, & l'on ne devoit pas s'en étonner, puisqu'il avoit eu le crédit de faire agréer au Roi celui qu'il avoit voulu substituer à sa place. Je pense qu'il n'y a jamais eu que lui au monde qui ait disposé, comme par testament, du bien qui dépendoit de la pure grace du Roi. Cela se peut dire, puisqu'outre la substitution du Cardinal Mazarin, il a laissé à la plupart de ses héritiers & de ses amis des Charges & des Gouvernements.

Il étoit arrivé l'année d'auparavant, & assez mal-à-propos pour ces nouveaux Ministres, un changement fort considérable en France, causé par la mort du Cardinal Infant. Il mourut d'une fievre

tiere, qui ne l'avoit pas empêché d'être toute la campagne à l'armée, & de reprendre Aire deux mois ou environ après que le Maréchal de la Meilleraie l'eût pris. Sa maladie ne paroiſſoit pas par-là fort dangereuſe : néanmoins quand il fut retourné à Bruxelles, il y mourut en fort peu de jours; ce qui a fait accuſer les Eſpagnols de l'avoir empoiſonné, dans la crainte qu'ils eurent qu'il ne ſe rendît maître de la Flandre par une alliance avec la France. Tel étoit véritablement ſon deſſein. La Reine m'a dit qu'elle avoit trouvé dans la caſſette du Roi après ſa mort, des Mémoires où elle avoit vu que mon mariage étoit réſolu avec ce Prince. Elle ne me dit que cela; c'étoit aſſez pour juger que ſi les Eſpagnols en avoient eu la moindre lumiere, ils s'en feroient défaits de quelque maniere que ce pût être. Quand cette perte arriva, le Roi dit fort rudement à la Reine, *votre frere eſt mort.* Cette nouvelle ſi ſéchement annoncée lui fut un ſurcroît de douleur, dans un accident auſſi ſenſible que lui étoit la mort d'un frere qu'elle aimoit chérement & avec juſtice, puiſqu'elle en étoit aimée de même: d'ailleurs, c'étoit un Prince de mérite, fort bien fait de taille, quoique petit,

autant beau de visage que l'on le peut être, & parfaitement honnête-homme. En mon particulier, lorsque je fis réflexion sur mes intérêts, j'en fus très-fâchée; parce que c'étoit l'établissement du monde le plus agréable pour moi, à cause de la beauté du pays, de sa proximité à celui-ci, & par la maniere d'y vivre qui n'est point éloignée de celle de France. Pour les qualités de la personne, quoique je l'estimasse beaucoup, c'étoit à quoi je pensois le moins. Si ces desseins-là eussent réussi, les Ministres qui succéderent au Cardinal de Richelieu, eussent trouvé moins de besogne. Monsieur crut avoir meilleur marché d'eux que du défunt; il envoya l'Abbé de la Riviere à la Cour pour traiter son accommodement, & il le traita à la vérité d'aussi bonne foi qu'il avoit fait l'autre. Dès ce voyage-là, il commença d'agir avec moi de la belle maniere qu'il a continué depuis: il me fit une piece auprès du Roi sur un sujet dont il ne me souvient pas. L'accommodement de Monsieur se fit, & il revint à Paris, & vint descendre chez moi. Je commençai mon discours par me plaindre de l'Abbé de la Riviere, qui commençoit d'être en faveur auprès de lui; il ne reçut pas mes plaintes ainsi

que je me l'étois promis; ce qui ne refroidit point la joie que j'eus de le voir. Il ſoupa chez moi où étoient les 24 violons : il y fut auſſi gai que ſi MM. de Cinq-Mars & de Thou ne fuſſent pas demeurés par les chemins. J'avoue que je ne le pus voir ſans penſer à eux, & que dans ma joie je ſentis que la ſienne me donnoit du chagrin. Le lendemain il alla à St. Germain, où il fut fort bien reçu du Roi. Pour la Reine, on n'en peut pas douter, puiſque la derniere affaire qui avoit fait éloigner Monſieur, leur avoit été commune. Il ne fit pas grand ſéjour auprès de Leurs Majeſtés; il y alloit de fois à autres, & paſſa cet hyver-là à Paris. Il n'y eut jamais tant de bals que cette année-là. Le mariage de Mr. de Montglas avec Mademoiſelle de Chiverny en fit faire quantité ; je me trouvois à tous. J'étois d'autant plus aiſe de ce mariage, que cette jeune perſonne, qui étoit d'agréable compagnie, fut depuis toujours auprès de moi, parce qu'elle vint demeurer avec Me. de St. Georges ſa belle-mere. Je ne poſſédai pas long-temps cette bonne compagnie, à cauſe de la mort de Me. de St. Georges. Elle avoit été malade tout l'hyver; peu après le mariage de ſon fils, elle fut contrainte de garder le lit, & ſon mal augmenta le

13 de Février; elle eut le tranſport au cerveau qui lui fit perdre connoiſſance. J'appris le matin à mon réveil l'état où elle étoit; je me levai en grande diligence pour aller lui témoigner par quelques devoirs la reconnoiſſance que j'avois de ceux dont elle s'étoit ſi dignement occupée auprès de moi depuis que j'étois au monde. J'arrivai comme on employoit tous les remedes poſſibles pour la faire revenir : on y réuſſit après beaucoup de peine, & auſſi-tôt on lui apporta le Viatique & l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec tous les témoignages d'une ame véritablement Chrétienne. Elle répondoit à toutes les Prieres avec une dévotion admirable : ce qui n'étonnoit pas ceux qui ſavoient comme elle avoit pieuſement vécu. Cela fait, elle appella ſes enfants pour leur donner ſa bénédiction, & me demanda permiſſion de me la donner auſſi. Elle me dit que l'honneur qu'elle avoit d'être auprès de moi depuis ma naiſſance, faiſoit qu'elle oſoit prendre cette liberté. Je ſentois une tendreſſe pour elle qui répondoit à celle qui paroiſſoit dans tous les ſoins qu'elle avoit eus de mon éducation; je me mis à genoux auprès de ſon lit les yeux baignés de larmes; je reçus le triſte adieu qu'elle

me dit, je l'embraſſai. J'étois tellement touchée de ſa perte & d'une infinité de bonnes choſes qu'elle m'avoit dites, que je ne la voulois pas quitter qu'elle ne fût morte ; elle pria qu'on me fit retirer & ſes enfants auſſi ; elle s'attendriſſoit trop par nos larmes & nos cris, & témoignoit que je faiſois ſeule tout le ſujet des regrets qu'elle étoit capable d'avoir. Je m'en allai dans ma chambre, où je ne fus pas plûtôt entrée, qu'elle commença d'agoniſer, & mourut un quart-d'heure après.

Monſieur vint preſque dans ce temps-là, me trouva fort affligée, & me dit qu'il ne falloit pas que je demeuraſſe dans un logis où il y avoit un corps mort, & principalement celui d'une perſonne dont la perte m'étoit ſi ſenſible. Il me commanda d'aller coucher à l'Hôtel de Guiſe où il logeoit alors; il me laiſſa ſa chambre, & alla chez les Baigneurs. Quand je le revis, il me témoigna avoir beaucoup de déplaiſir de la mort de M^e^. de St. Georges, & de grands reſſentimens des ſervices qu'elle lui avoit rendus & à moi. Cela donna lieu de parler de remplir ſa place ; je lui témoignai deſirer d'avoir M^e^. de Vitri, ſœur de M^e^. de St. Georges : il ne fit point de réponſe, ce qui me fit juger qu'il penſoit à d'autres.

Auſſi-tôt que je fus à l'Hôtel de Guiſe, j'allai avec Mademoiſelle de St. Louis qui m'y avoit ſuivie, voir Madame la Comteſſe de Fieſque qui y logeoit; elle me témoigna prendre beaucoup de part à ma douleur : & en effet, outre ce qu'elle pouvoit ſentir en cela pour ma conſidération, j'avois ſujet de croire qu'elle étoit affligée de la mort d'une perſonne qui avoit été fort de ſes amies. Je m'en allai le lendemain au Couvent des Carmélites de St. Denis, pour attendre-là que Monſieur m'eût choiſi une Gouvernante. Je lui écrivis de-là, & à la Reine, ſi ma mémoire ne me trompe, pour les ſupplier de me donner M^e^. la Comteſſe de Fieſque ou M^e^. la Comteſſe de Tilliere ſa belle-ſœur, toutes deux perſonnes de qualité, de mérite & de vertu, & mes parentes. A dire le vrai, j'affectionnois beaucoup plus la derniere que la premiere; je m'attendois de l'avoir ſur la propoſition que je faiſois de l'alternative. Ce qui me le faiſoit encore eſpérer, étoit que la Comteſſe de Fieſque étoit malade depuis ſix mois, & preſque hors d'état de vaquer à une charge auſſi fatigante que celle-là. Cependant ce fut un remede merveilleux contre ſes maux : incontinent que Monſieur lui eût fait dire qu'il deſiroit la met-

tre

tre auprès de moi, les forces lui revinrent, & cette nouvelle lui redonna comme miraculeusement la santé. Monsieur envoya Goulas à St. Denis, où il y avoit déja huit jours que j'étois, me donner la nouvelle de ce choix, & me demander quand il me plairoit qu'elle me vînt trouver. Je répondis à Goulas qu'il eût à me l'amener le lendemain, & je le chargeai de faire là-dessus mes compliments à S. A. R. J'ai su depuis, que les raisons qui l'obligerent de préférer la Comtesse de Fiesque à la Comtesse de Tillere & à toute autre, étoit la qualité de veuve, plus convenable à cette fonction que celle d'une femme mariée. Elle avoit été Dame d'Atour de feue ma mere : il vouloit lui ôter la prétention qu'elle pouvoit avoir de l'être de Madame d'aujourd'hui; parce que, pendant qu'il l'avoit eue dans sa maison, elle s'étoit fort intriguée, & jusqu'au point, que, si ma mere ne fût pas morte, Monsieur l'auroit ôtée d'auprès d'elle, ce que je sais d'original. Desorte que S. A. R. qui vouloit éloigner telles gens de sa maison, dont il n'y en avoit déja que trop, en fit ma Gouvernante, & prévit bien que le peu d'inclination que j'avois pour elle ne me feroit rien prendre de son humeur. Lorsqu'elle

arriva à St. Denis, je la reçus fort bien, & je ne manquai pas de lui témoigner beaucoup de joie d'être entre ſes mains, que je l'avois ſouhaitée, & y avoit contribué. Elle me fit connoître qu'elle le ſavoit bien, & qu'elle ſe ſentoit m'être fort obligée. Ainſi les premiers jours ſe paſſerent bien doucement; elle y contribuoit fort auſſi par les agréments de ſon eſprit; elle me faiſoit mille contes de ſon temps, très-capables de divertir, qui me faiſoient prendre grand plaiſir à ſa converſation: & de fait, quoique vieille, elle eſt d'auſſi agréable entretien que perſonne du monde. Elle commença ſa fonction par un inventaire qu'elle fit faire de tous mes bijoux, pour m'empêcher d'en donner ſans ſa permiſſion, & principalement de pluſieurs qui étoient dans un cabinet à part, dont elle avoit peur que je ne fiſſe des préſents à Me. de Montglas. Elle prit enſuite la clef de mon écritoire qui y tenoit d'ordinaire; ce qui faiſoit qu'elle demeuroit toujours ouverte afin de la garder; parce qu'il n'étoit pas à propos, diſoit-elle, qu'elle fût en ma diſpoſition, & qu'elle devoit voir tout ce que j'écrivois & à qui.

Ce procédé me déplut au dernier point, & je trouvai ſa direction bien gê-

nante : cependant, quoique peu accoutumée à une telle dépendance, je souffrois cela sans rien dire. A la vérité, je n'en pus pas faire autant dans une autre occasion, qui arriva bientôt après, sur quelques intérêts des Enfants de Me. de St. Georges, avec qui elle en usa mal. Je rappellai alors tous mes chagrins, & les lui témoignai assez respectueusement; de-là vint quelque aigreur; & cette querelle, d'agréable que je l'avois trouvée, me la rendit fâcheuse. Nous devînmes depuis fort sujettes à nous brouiller ensemble. Je me trouvai un jour un peu incommodée de rhume; mon Médecin m'ordonna quelque remede que je ne voulus point prendre, comme cela m'étoit assez ordinaire. Elle s'imagina, quoique j'eusse quinze ans passés, qu'il falloit me traiter en enfant; elle m'enferma dans ma chambre, & fit dire à ma porte qu'on ne me voyoit point, parce que j'étois malade. Je trouvai cette maniere d'agir aussi haute qu'elle étoit incommode, & toutefois je ne me voulus point autrement cabrer : je témoignai seulement des ressentiments d'enfant : j'eus le moyen d'échapper de ma chambre, je m'en allai à son cabinet où je savois qu'elle étoit, je l'enfermai, & j'emportai la clef. Elle fut quel-

ques heures en inquiétude, parce que l'on ne pouvoit avoir des Serruriers, & sa peine étoit d'autant plus grande, que j'avois enfermé son petit-fils dans un autre lieu, & qui crioit comme si je l'eusse maltraité. Je prenois un plaisir non-pareil à l'embarras où je m'appercevois bien qu'elle étoit, & il n'y avoit point de malice dont je ne m'avisasse pour me venger d'elle. Aussi ne me consolai-je du procédé qu'elle tenoit avec moi, que par toutes les pieces que je lui pouvois faire. Elle adoucit un peu son humeur, & me laissa voir le monde; cela ne laissa pas de se passer d'une maniere à donner toujours quelque sujet de picoterie. Les plus ordinaires visites que je recevois, étoient de ces Demoiselles dont j'ai ci-devant parlé; & quand nous étions toutes ensemble, la Comtesse de Fiesque venoit contrôler notre conversation; elle trouvoit que nous ne traitions dans nos propos que de bagatelles qui ne faisoient pas l'esprit, comme si nous eussions dû à notre âge nous entretenir des choses du monde les plus sérieuses.

Deux mois après qu'elle fut avec moi, Me. de Guise revint d'Italie où la Cour l'avoit releguée. Elle arriva plûtôt que l'on ne l'attendoit. Cette surprise m'em-

pêcha d'aller au-devant d'elle. Auſſi-tôt que je ſus ſa venue, j'allai la viſiter à l'hôtel de Guiſe, dont elle me témoigna une extrême joie ; j'y reçus toutes les amitiés poſſibles de Mademoiſelle de Guiſe & de Mrs. ſes freres les Chevaliers de Guiſe & de Joinville, qui ſont aujourd'hui, ſavoir le premier, Mr. le Duc de Joyeuſe, & l'autre le Chevalier de Guiſe. Le lendemain Me. de Guiſe vint dîner chez moi ; & depuis, durant un très-long temps, je la voyois preſque tous les jours chez elle. J'y rencontrai une fois Me. & Mademoiſelle d'Epernon, qu'il y avoit cinq ou ſix ans que je n'avois vues : elles avoient été pendant tout ce temps-là en Guyenne ou en Angleterre ; & depuis leur retour, elles n'avoient oſé venir chez moi, parce que Mr. d'Epernon étoit mal avec Monſieur. Nous n'y prenions pas elles & moi aſſez d'intérêt pour en avoir moins d'amitié les unes pour les autres ; c'eſt pourquoi ce nous fut une extrême joie de rencontrer une ſi favorable occaſion de nous revoir ; & afin de pouvoir continuer, j'en demandai permiſſion à Monſieur, qui me l'accorda. Le premier jour que je les revis chez Me. de Guiſe, j'y trouvai Me. Martel, qui eſt une femme aſſez libre, qui dit qu'il falloit marier Mr.

le Chevalier de Guiſe, qui eſt, comme je viens de dire, Mr. de Joyeuſe, avec Mademoiſelle d'Epernon. Mademoiſelle de Guiſe & moi ſur le champ témoignâmes l'approuver fort, & même le ſouhaiter; & je penſe que l'amour que le Chevalier a fait depuis paroître pour elle, prit naiſſance dans ſon cœur en ce moment, parce qu'il n'en avoit point donné juſques-là de marque: ce deſſein pourtant n'a pas eu l'effet que j'avois deſiré. J'avois une amitié ſi forte pour Me. & Mademoiſelle de Guiſe, que je ne me pouvois paſſer de les voir tous les jours. J'y avois manqué une fois, j'y voulus aller après ſouper, Me. la Comteſſe de Fieſque s'y oppoſa: nonobſtant toutes ſes difficultés, je l'emportai. Cette viſite me coûta une priſon de cinq ou ſix jours: je m'étois imaginé que cela n'avoit pu arriver ſans la participation de Me. de Guiſe; je n'eus plus d'empreſſement de l'aller voir, & ſentis depuis un peu de froideur pour elle.

Sur la peine que je faiſois à Me. la Comteſſe de Fieſque, elle voulut ſe fortifier contre moi des ordres de Monſieur, & lui porta pour cet effet un grand mémoire de la conduite que j'avois à tenir, dont le premier article étoit que je ferois le ſigne de la croix à mon réveil, & le

reſte de la portée de tout ce que l'on pouvoit preſcrire à un enfant, quoique j'euſſe déjà 16 ans. Ce qui me chagrina le plus, ce fut une loi fâcheuſe qu'elle me fit impoſer par la ſeule conſidération de ſa commodité ; ſon âge & ſon humeur lui faiſoient éviter de ſortir le ſoir; elle n'oſa directement m'empêcher d'aller au Cours, qui étoit la ſeule occaſion que j'avois de me retirer tard ; elle me fit défendre d'y aller ſans en demander permiſſion à Monſieur. La diſtance qu'il y a des Tuileries à l'hôtel de Guiſe où il logeoit, me faiſoit ſouvent perdre l'occaſion de trouver S. A. R. ou d'avoir réponſe à temps, & par ce moyen il y avoit bien des jours que j'étois privée du plaiſir de cette promenade. Elle ſe ſervoit auſſi de l'autorité de Monſieur pour me mortifier, lorſque la ſienne ne lui ſuffiſoit pas.

Peu après que l'on eût mis Me. la Comteſſe de Fieſque auprès de moi, le Roi tomba malade de la maladie qu'il avoit eue devant le voyage de Perpignan : cela m'obligeoit à lui rendre mes devoirs, & j'allois ſouvent à St. Germain. le Roi prenoit plaiſir à mes viſites, & me faiſoit toujours fort bonne mine; auſſi n'en revenois-je jamais que vivement touchée de ſon mal, dont chacun auguroit que la

ſuite ſeroit funeſte. En effet, au commencement du mois d'Avril ſuivant, peu après la diſgrace du Sieur des Noyers dont j'ai parlé, il commença à empirer, & ne fit que languir & ſouffrir juſqu'au 14e jour de Mai, qui fut celui de ſon décès. Si le pitoyable état où la maladie avoit réduit ſon corps, donnoit de la compaſſion, les pieux & généreux ſentiments de ſon ame donnoient de l'édification : il s'entretenoit de la mort avec une réſolution toute chrétienne : il s'y étoit ſi bien préparé, qu'à la vue de St. Denis par les fenêtres de la chambre du château-neuf de St. Germain, où il s'étoit mis pour être en plus bel air qu'au vieux, il montroit le chemin de St. Denis par lequel on meneroit ſon corps ; il faiſoit remarquer un endroit où il y avoit un mauvais pas qu'il recommandoit qu'on évitât, de peur que le chariot ne s'embourbât. J'ai même oui dire que durant ſa maladie, il avoit mis en muſique le *De profundis*, qui fut chanté dans ſa chambre incontinent après ſa mort, comme c'eſt la coutume de faire auſſi-tôt que les Rois ſont décédés. Il ordonna avec la même tranquillité d'eſprit ce qui ſeroit à faire pour le bien & l'adminiſtration de ſon Royaume quand il ſeroit mort. Je ne dis rien de ſes décla-

rations de derniere volonté en faveur de la Reine & des Princes; ce n'est pas une matiere qui doive faire partie de mes mémoires, cela se verra mieux & plus particuliérement dans les Histoires du temps: je mets encore dans ce rang-là ce qui se passa lorsque la Reine alla au Parlement pour s'y faire déclarer régente.

Je reviens donc à ce qui me regarde. Depuis que la Reine fut à Paris où elle fixa son séjour, j'allois tous les jours au Louvre, & plutôt deux fois qu'une: mon occupation ordinaire y étoit de me jouer avec le Roi ou Mr. le Duc d'Anjou, qui étoit l'enfant du monde le plus joli, & pour qui j'ai toujours eu grande amitié. De toutes les filles de la Reine, celle avec qui je m'arrêtois le plus volontiers, c'étoit Neuillant, qui étoit fort aimable & fort spirituelle. Au commencement de la régence, il se fit un parti contre la faveur du Cardinal Mazarin, qu'on nomma le parti des importants; ils faisoient grand bruit, & ce fut sans effet. La prison de Mr. de Beaufort, qui fut arrêté presque dès la naissance de cette cabale dont il étoit le chef, dissipa cette faction en un instant, & cette détention n'eut aucune suite, quoique peu auparavant Mr. de Nemours eût épousé Mademoiselle

de Vendôme. Pendant que ce parti-là subsistoit, il arriva une affaire qui fit grand bruit à la Cour. Me. de Montbazon trouva un soir chez elle deux billets d'une Dame à un cavalier; elle dit aussi-tôt qu'ils étoient de Me. de Longueville, & que Coligny, qui l'étoit venu voir ce jour-là, les avoit laissé tomber de sa poche. Il faut remarquer dans cette histoire, que l'opinion médisante de la Cour étoit que Mr. de Longueville aimoit Me. de Montbazon depuis long-temps, qu'il étoit bien avec elle, & que Me. la Princesse lui avoit défendu de la voir depuis son mariage. Avant que de dire quelle suite eut la piece que Me. de Montbazon prétendoit faire à Me. de Longueville, je veux mettre ici une copie de billets qu'on dit qu'elle avoit trouvés, puisque j'en ai une très-fidelle de fort bon lieu : elle m'a été donnée avec le titre.

Copie des Lettres supposées, qui furent trouvées chez Me. de Montbazon.

J'aurois beaucoup plus de regret du changement de votre conduite, si je croyois moins mériter la continuation de votre affection. Je vous avoue que tant que je l'ai cru véritable & violente, la mienne

vous a donné tous les avantages que vous pouviez souhaiter. Maintenant n'espérez pas autre chose de moi que l'estime que je dois à votre discrétion. J'ai trop de gloire pour partager la passion que vous m'avez si souvent jurée, & je ne veux plus vous donner d'autre punition de votre négligence à me voir, que celle de vous en priver tout-à-fait. Je vous prie de ne plus venir chez moi, parce que je n'ai plus le pouvoir de vous le commander.

En voilà une ; & voici en quels termes étoit l'autre.

De quoi vous avisez-vous après un si long silence ? Ne savez-vous pas bien que la même gloire qui m'a rendu sensible à votre affection passée, me défend de souffrir les fausses apparences de sa continuation ? Vous dites que mes soupçons & mes inégalités vous rendent la plus malheureuse personne du monde ; je vous assure que je n'en crois rien, bien que je ne puisse nier que vous ne m'ayiez parfaitement aimée comme vous devez avouer que mon estime vous a dignement récompensé. En cela nous nous sommes rendu justice, & je ne veux pas avoir dans la suite moins de bonté, si votre conduite répond à mes intentions. Vous les trouveriez moins déraison-

nables, si vous aviez plus de passion, & les difficultés de me voir ne feroient que l'augmenter au-lieu de la diminuer. Je souffre pour n'aimer pas assez, & vous pour aimer trop. Si je vous dois croire, changeons d'humeur; je trouverai du repos à mon devoir, & vous devez y manquer pour vous mettre en liberté. Je n'apperçois pas que j'oublie la façon dont vous avez passé avec moi l'hyver, & que je vous parle aussi franchement que j'ai fait autrefois. J'espere que vous en userez aussi bien, & que je n'aurai point de regret d'être vaincue, dans la résolution que j'avois faite de n'y plus retourner. Je garderai le logis trois ou quatre jours de suite, & l'on ne m'y verra que le soir : vous en savez la raison.

M^e^. de Montbazon avec ces deux lettres débita cette circonstance à tant de personnes & avec tant de railleries, qu'elle fut bientôt divulguée. Sitôt que M^e^. la Princesse en eut connoissance, son humeur haute & fiere la fit éclater avec chaleur contre M^e^. de Montbazon : chacun attribua la calomnie que celle-ci avoit répandue, à la haine & à la jalousie qu'elle avoit contre M^lle^. de Longueville. Les amis de M^e^. la Princesse allerent lui offrir leurs services ; & la Cour se partagea

dans cette occasion ; tous les Importants prirent le parti de Me. de Montbazon, & la Reine ne manqua pas de prendre l'autre. Ce qui le fortifia encore de la plus grande partie de la Cour, étoit que Mr. le Duc d'Enguien, à présent Mr. le Prince, venoit de rendre un service si considérable à l'Etat par le gain de la bataille de Rocroi, qu'on ne lui en pouvoit assez témoigner de gré. La gloire de ce Prince, la réputation avec laquelle il revenoit de la campagne, rendirent Me. sa mere plus fiere qu'à l'ordinaire ; & lorsqu'on vint à parler d'accommodement, elle voulut que Me. de Montbazon lui fît satisfaction. L'affaire fut long-temps en négociation, parce que cette derniere ne vouloit pas se soumettre : la Reine interposa son autorité, elle s'y résolut. Le jour qui fut choisi pour cette soumission ; Me. la Princesse assembla chez elle où Me. de Montbazon devoit venir, tous ses amis & amies ; de sorte qu'il se trouva une excessive quantité de monde à l'hôtel de Condé. Monsieur y étoit, & je ne pus à mon égard me défendre d'y aller, bien qu'alors je n'eusse pas d'amitié pour Me. la Princesse, ni pour pas un de sa famille ; néanmoins je ne pouvois avec bienséance dans cette occasion prendre un parti contraire

au ſien, & c'étoit-là un de ces devoirs de parenté, dont l'on ne ſe peut défendre. Mᵉ. de Montbazon, qui étoit fort parée, entra dans la chambre de Mᵉ. la Princeſſe avec beaucoup de fierté; & lorſqu'elle fut près d'elle, elle lut dans un papier qui étoit attaché à ſon évantail les excuſes qu'on lui avoit preſcrit de dire, qui étoient en ces termes:

Madame, je viens ici pour vous proteſter que je ſuis très-innocente de la méchanceté dont on m'a voulu accuſer. Il n'y a aucune perſonne d'honneur qui puiſſe dire une calomnie pareille. Si J'avois fait une faute de cette nature, j'aurois ſubi les peines que la Reine m'auroit impoſées; je ne me ſerois jamais montrée dans le monde, & vous en aurois demandé pardon. Je vous ſupplie de croire que je ne manquerai jamais au reſpect que je vous dois, & à l'opinion que j'ai de la vertu & du mérite de Madame de Longueville.

Réponſe de Mᵉ. la Princeſſe à Mᵉ. la Ducheſſe de Montbazon.

Madame, je crois très-volontiers l'aſſurance que vous me donnez de n'avoir nulle part à la méchanceté que l'on a publiée; je défere trop au commandement que la Reine m'en a fait.

Quand on fait de ſes actions, il n'eſt pas ordinaire ni facile de les faire de bonne grace ; & le ton de celui qui s'excuſe, montre bien que le cœur ne ſe repent point de la faute qu'il a commiſe. Auſſi ce que Madame de Monbazon dit, ne fut pas mieux reçu qu'elle le prononça. Madame la Princeſſe lui fit un diſcours plus court que le ſien, quoiqu'il le fût aſſez, d'un air peu radouci, & ſans rien quitter de cette majeſté dont elle ſavoit ſi bien accompagner tout ce qu'elle faiſoit : cela n'étoit qu'une apparence de raccommodement ; auſſi la réconciliation de dura pas long-temps, comme on le verra ci-après.

L'état où ſe trouvent aujourd'hui les affaires, m'oblige à dire comme l'on en auguroit favorablement en ce temps-là, pour faire voir de combien l'on s'eſt trompé dans les conjectures que l'on en fit : ce n'étoit que réjouiſſances perpétuelles en tous lieux ; il ne ſe paſſoit preſque point de jour qu'il n'y eût des ſérénades aux Tuileries ou dans la Place Royale. Il ſembloit que les démonſtrations extérieures que l'on devoit au moins donner du regret de la mort du Roi, encore toute fraîche, ne pouvoient compatir avec la joie que donnoient les belles eſpérances

que l'on avoit conçues du bonheur de la Régence de la Reine. La disgrace où elle avoit toujours été pendant la vie de son mari, avoit touché le cœur de tout le monde, & lui en avoit acquis l'affection; chacun s'en promettoit aisément le prix, & tout ce que l'on pouvoit attendre de la bonté d'une Reine qui avoit toujours témoigné en avoir beaucoup. L'on ne le croiroit pas même encore, si on ne l'éprouvoit aujourd'hui, qu'elle, qui avoit fait une si rude expérience du péril qu'il y a de laisser toute l'autorité du Gouvernement à un seul Ministre, quoique fort habile, eût été capable de l'abandonner, comme elle a fait absolument, au plus mal-habile & au plus indigne homme du monde. Aussi-tôt que l'on a commencé de s'en appercevoir, les gens de bien ont connu que le Royaume avoit fait une grande perte à la mort du Roi, & la conduite présente de la Reine l'a bien justifié depuis dans l'esprit de tout le monde, du blâme qu'on lui avoit donné de l'avoir méprisée, & d'avoir toujours un peu sévérement observé de ne lui donner aucun pouvoir dans les affaires, & peu de liberté. S'il eut des sujets particuliers de la maltraiter, ou non, je ne le sais pas: j'ai cependant oui dire que le Roi dit un jour

de ma mere à Monſieur : *Mon frere, je voudrois bien changer de femme avec vous, & vous ne le voudriez pas, parce que vous y perdriez.* Je ne ſaurois ni juſtifier ni blâmer la différence qu'il mettoit dans le mérite de ces deux perſonnes-là, parce que je n'ai jamais vu ma mere : je laiſſe à ceux qui les ont connues toutes deux, à diſcerner ſi le jugement du Roi étoit bon en cette rencontre.

Pendant la premiere année du veuvage de la Reine, elle viſita ſoigneuſement toutes les Egliſes de Paris; & comme il n'y a guere de jours qui n'ayent leur fête particuliere en quelques-unes, elle obſervoit de ſe trouver à toutes. J'avois alors un tel attachement d'inclination auſſi-bien que de devoir auprès d'elle, que je la ſuivois par-tout; je me privois des promenades où j'aurois pu avoir du plaiſir, pour lui tenir compagnie en tous les lieux où elle alloit; & quoiqu'elle fît peu de compte de mes ſoins, & qu'elle ne me fît part d'aucune choſe, je rendois cette aſſiduité ſans ennui, & la forte amitié que j'avois pour elle m'en faiſoit tout ſouffrir. Un de ſes divertiſſements étoit d'aller ſe promener les ſoirs dans le jardin de Bernard, qui eſt au bout de celui des Tuileries : Madame de Chevreuſe, Beaumont,

quelques autres, & moi, y jouerent un jour la collation, & la Reine en fut priée: il fut aifé d'ajufter le jour avec fa commodité, elle y alloit prefque tous les jours d'été. Me. la Princeffe s'y trouva ce jour-là, & Me. de Montbafon y arriva après. La premiere déclara qu'elle ne feroit point de la collation, fi l'autre y demeuroit: Me. de Montbazon ne voulut point s'en aller; l'affaire fut long-temps agitée, le fuccès ne fut pas bon pour ceux qui avoient appetit. Après deux ou trois heures d'allées ou venues d'un parti à l'autre, l'on conclut feulement de fe féparer fans faire collation. Le lendemain Me. de Montbazon reçut un ordre du Roi de fe retirer en une de fes maifons. Cette occafion qui renouvella leur querelle, me fera dire au fujet de ce qui en fut la caufe, ce que je fais à la juftification de Me. de Longueville. Ce n'eft pas que je croye qu'une fi bizarre aventure ait jamais pu nuire à fa réputation; auffi n'eft-ce, à bien dire, qu'un foin que je prends de rendre la vérité connue, fans prétendre que Madame de Longueville en ait befoin. J'ai fu, dis-je, de bonne part, pour le pouvoir affurer, que ces lettres qui furent trouvées chez Me. de Montbazon, étoient tombées de la poche de Mr. de Maule-

vrier, à qui Mad. de Fouquerolles les avoit écrites. Je ne dirai pas pour cela qu'il en faille tirer de mauvaises conséquences contre celle-ci; l'on peut dire que l'intention de Mad. de Montbason ne peut être vérifiée qu'à sa honte. Son départ surprit beaucoup de gens, & la grande intelligence qui étoit entre elle & Me. de Chrevreuse qui étoit revenue à la Cour, comme généralement tous les autres exilés depuis la Régence, fit croire que cette retraite auroit plus de suite, puisque tous les Importants étoient de leurs amis. La Reine ne laissa pas de bien traiter Mad. de Chevreuse; & peu après l'on mit ordre à dissiper la cabale. Mad. de Sennecey, qui avoit été aussi du nombre des exilés du temps de l'autorité du Cardinal de Richelieu, revint faire sa charge de Dame-d'Honneur de la Reine, où l'on avoit mis Madame de Brissac, qui se retira avec les bonnes graces de la Reine. Mad. de Lansac, que le Cardinal de Richelieu avoit fait Gouvernante de Mr. le Dauphin & de Mr. le Duc d'Anjou, eut aussi ordre de se retirer, comme une personne qui avoit été choisie contre le gré de la Reine. Elle avoit voulu confier l'éducation de ses enfants à Madame la Marquise de St. Georges ma Gouvernan-

te, qui ne m'eût pas quittée pour cela; Monſieur n'y auroit pas conſenti, ou je ſerois reſtée auprès de la Reine. L'on ôta le Roi des mains de Me. de Lanſac, pour le mettre en celles de Me. de Sennecey. Le changement que la Régence de la Reine apporta aux affaires, procura, comme j'ai dit, le retour à tous ceux que la faveur du Cardinal de Richelieu avoit éloignés de la Cour. Mad. d'Hautefort y fut rappellée; Mr. d'Epernon ſe raccommoda alors avec Monſieur, dont j'eus beaucoup de joie, pour l'amitié que j'avois & que j'ai toujours depuis conſervée pour Mad. & Mlle. d'Epernon. Les fréquentes viſites que Mr. de Beaufort leur rendit en ce temps-là, firent croire qu'il avoit intention d'épouſer celle-ci, parce que l'on en avoit autrefois parlé en Angleterre, lorſqu'ils y étoient. C'étoit une viſion: & Mr. de Joyeuſe, qu'on appelloit alors le Chevalier de Guiſe, lequel avoit effectivement du deſſein pour Mlle. d'Epernon, continuoit à lui faire ſa cour régulièrement ſans avoir de jalouſie.

Les premiers mois de la Régence furent les plus beaux que l'on pût ſouhaiter. Celui à qui dans les commencements il ſembloit qu'elle devoit porter plus de bonheur, je veux dire Mr. de Beaufort,

fut le premier qui ſe reſſentit de la diſgrace. Auſſi-tôt que la Reine fut la maîtreſſe, il parut que toute la faveur ne regardoit que lui; & le ſeul qui lui faiſoit ombrage, étoit le Cardinal Mazarin: cela mit bientôt de la haine entre eux deux; l'intrigue du Cardinal l'emporta ſur l'autre, l'on en fit une affaire d'Etat; & lorſqu'on y penſoit le moins, l'on arrêta Mr. de Beaufort dans le cabinet de la Reine; ce qui fut exécuté par le Sr. de Guitaut, Capitaine de ſes Gardes. Le lendemain le priſonnier fut mené au bois de Vincennes, & l'on chaſſa tous ſes amis: l'on mit en priſon quelques-uns de ſes domeſtiques; & dans cette ſeule journée, tous les Importants furent défaits. Mr. de Chevreuſe eut même ordre de ſe retirer; enſorte que ce fut en peu de temps un grand changement à la Cour, & un trait d'autorité qui ſervit bien à établir principalement celle du Cardinal Mazarin. C'étoit tellement ſon affaire, que la Reine dit tout haut que l'on s'étoit aſſuré de Mr. de Beaufort, parcequ'il avoit voulu faire aſſaſſiner le Cardinal Mazarin. Quoique je viſſe avec aſſez d'indifférence ces Mrs. là diſputer entre eux du miniſtere, néanmoins, parce que dans ce temps-là je rendois ſouvent viſite à Mad. de Nemours,

sœur de Mr. de Beaufort, l'on en prit sujet de me rendre un mauvais office auprès de Monsieur, par l'Abbé de la Riviere, qui étoit en grande faveur auprès de lui, & qui ne m'aimoit pas. Je remarquerai ici, quoiqu'à mon grand déplaisir, que tous ceux par qui Monsieur s'est laissé préoccuper, ont, pour mon malheur, toujours altéré son amitié pour moi, & sont encore aujourd'hui cause qu'il ne me traite pas, comme j'ose dire l'y avoir obligé.

Je n'ai pas eu occasion dans la suite de ce que je viens de rapporter, de parler de la venue de Madame en France; j'en dirai ici le temps & les circonstances qui me sont connues. Pendant la maladie dont le feu Roi est mort, Monsieur qui avoit eu permission de venir à la Cour, se réconcilia avec lui, & obtint le consentement à son mariage qu'il n'avoit point voulu jusqu'alors reconnoître valable, & le Roi lui permit en même-temps de faire venir Madame, à condition que lorsqu'elle seroit à Paris, ils déclareroient tous deux à Mr. l'Archevêque, qu'afin de ne laisser rien à desirer pour la validité de leur mariage, ils le confirmoient, autant que cela pouvoit être nécessaire : déférence qu'il desira moins pour réparer aucun prétendu défaut dans ce mariage,

que pour sa propre satisfaction, & pour une preuve du respect & de l'obéissance que Monsieur lui devoit. Madame étoit encore à Cambrai, lorsque cette proposition-là lui fut faite. Elle ne l'eut pas plutôt ouie, qu'elle fut prête à s'en retourner plus loin; elle disoit que lorsqu'il y alloit de l'honneur, l'on ne devoit avoir de complaisance pour qui que ce soit. Il fallut faire quelques voyages vers elle, avant que de vaincre sa résistance sur ce point; encore ne se rendit-elle qu'avec une répugnance incroyable. Elle fit cependant assez de diligence pour entrer en France avant la mort du Roi; ce fut si peu avant sa mort, qu'elle ne le put pas voir. J'allai au-devant d'elle à Gonesse, d'où elle alla à Meudon sans passer par Paris; elle ne vouloit pas y venir qu'elle ne fût en état de saluer Leurs Majestés: ce qu'elle ne pouvoit faire, parce qu'elle n'étoit pas habillée de deuil. Nous arrivâmes tard à Meudon, où Monsieur s'étoit rendu pour l'y recevoir, & il la trouva dans la cour. Leur abord se fit en présence de tous ceux qui l'accompagnoient. Tous les assistants furent dans un grand étonnement de voir la froideur avec laquelle ils s'aborderent, vu que les persécutions que Monsieur avoit souffertes du

Roi & du Cardinal de Richelieu au sujet de ce mariage, n'avoient fait qu'assurer la constance de Monsieur pour Madame : aussi n'a-t-on pu croire que rien ait modéré entre eux la joie de se voir, que la condition que le Roi leur avoit imposée. Après avoir resté peu de temps dans la cour du château de Meudon, Madame monta à sa chambre, & puis Monsieur vint l'appeller pour aller à la Chapelle, où Monsieur l'Archevêque de Paris étoit revêtu de ses habits pontificaux, la mître en tête, & la crosse en main, & attendoit avec les cérémonies requises pour recevoir la déclaration de Leurs A. R. J'accompagnai Madame, & il n'y eut avec elle dans cette cérémonie que Me. & Mlle. de Guise, la Maréchale d'Etampes, Dame d'Honneur de Madame, Mad. de Fontaine, sa Dame d'Atour, Mad. la Comtesse de Fiesque, & moi. Monsieur dit à Mr. l'Archevêque, qu'encore qu'il fût assuré qu'il n'y eût aucune nullité en son mariage, pour satisfaire à la promesse qu'il avoit faite au Roi & aux ordres qu'il en avoit reçus, il venoit avec Madame lui faire la déclaration que S. M. avoit desirée pour une plus grande sûreté. Madame de son côté dit, les larmes aux yeux, que rien

n'étoit

n'étoit moins néceſſaire que cette démarche ; que cependant le Roi l'avoit voulu : chacun fit la révérence, & auſſi-tôt après on ſe retira. Madame n'avoit plus cette grande beauté dont Monſieur avoit été autrefois charmé, & la maniere dont elle étoit habillée ne contribuoit pas à réparer le tort que les chagrins de pluſieurs années lui avoient cauſé. Elle ne connoiſſoit perſonne à la Cour, & ne ſavoit pas trop bien la façon dont on y vivoit ; cela fit que je ne lui fus pas inutile. J'en eus beaucoup de joie, parce que la maniere dont elle agiſſoit avec moi m'obligeoit à vivre bien avec elle ; je faiſois tout mon poſſible pour me conſerver ſes bonnes graces, que je n'aurois jamais perdues, ſi elle ne m'avoit donné ſujet de les négliger.

Je reviens à la ſuite de ce que j'ai quitté pour parler de Madame. Le premier hyver d'après la Régence, il ne ſe paſſa rien de remarquable, que le combat de Mr. le Duc de Guiſe avec Mr. de Coligny, qui fut une ſuite du démêlé d'entre Me. la Princeſſe & Me. de Montbazon. Ce duel remit encore un peu la Cour en diviſion ; ce ne fut pas au point que les divertiſſements en puſſent être troublés : l'on danſa fort par-tout, & particuliérement chez

moi, quoiqu'il ne convienne guere d'entendre des violons dans une chambre noire. Ce fut principalement dans ces bals-là que le Chevalier de Guife témoigna tout-à-fait fa paffion pour Mlle. d'Epernon, & Mlle. de Guife n'en avoit pas moins pour ce mariage. Pour moi je le fouhaitois beaucoup auffi; cependant les chuchotteries de Mlle. de Guife fur cette affaire envers Me. fa mere, ruinerent ce deffein, & ce ne fut pas fans raifon que la conduite qu'elle y eut me fut toujours fufpecte.

Le printemps donna lieu à d'autres occupations; Monfieur alla en Flandre commander l'armée du Roi, & Leurs Majeftés allerent à Ruel où je les fuivis. L'on s'y divertiffoit affez bien; Mlle. de Neuillant, pour qui j'avois de l'amitié, m'y tenoit bonne compagnie, & St. Maigrin auffi venoit quelquefois avec moi: j'allois toutes les femaines à Paris pour y voir Madame, qui n'avoit pu fuivre la Cour, parce qu'elle étoit malade d'une fauffe groffeffe qui lui a bien ruiné fa fanté.

La Cour ne fut pas long-temps en repos à Ruel; elle s'en retourna en diligence à Paris, fur l'avis de quelque fédition arrivée à caufe d'un impôt qui s'appelloit le Toifé, que l'on avoit mis fur chaque maifon

qui devoit payer une certaine taxe par toise. Au moment que l'on voulut commencer à toiser les maisons, il y eut une rumeur parmi le peuple; quelques mutins battirent le tambour, & arborerent un mouchoir au bout d'un bâton pour leur servir de drapeau. Ils marcherent dans cet état dans les rues pour exciter la sédition; la présence du Roi dissipa bientôt cette émeute. Il en arrriva une autre peu de temps après pour un assez plaisant sujet, qui fut néanmoins poussée avec assez de vigueur, de la part de ceux qui l'entreprirent, pour donner de l'appréhension. Le Curé de St. Eustache mourut; Mr. l'Archevêque de Paris, qui en confere la Cure, la donna à Mr. Poncet. Comme il se mit en devoir d'en prendre possession, le neveu du défunt, appellé Merlin, s'y opposa; il prétendit faire valoir une résignation qu'il disoit que son oncle le défunt Curé avoit faite en sa faveur. Il n'étoit pas difficile à Poncet de s'en défendre, à cause des nullités qui se rencontroient dans ce prétendu droit. Merlin se trouva fortifié par la bienveillance des Paroissiens, & principalement du menu peuple de la Paroisse, qui, pour l'affection qu'il avoit portée à l'oncle, se mit en tête de prendre le parti du neveu. Il s'assembla

en tumulte pour le protéger ; & comme on avoit envoyé quelques Archers de la Ville & quelques Gardes pour dissiper la populace, cette canaille se saisit de l'Eglise, & sonna le tocsin. Ce désordre dura bien trois jours, pendant lesquels ils délibérerent d'aller piller la maison de Mr. le Chancelier, à cause que, comme Paroissien, il ne prenoit pas le parti de Merlin. Les Harangeres des Halles députerent à la Reine sur ce sujet ; & celle qui porta la parole dit pour toutes raisons, que les Merlins avoient été leurs Curés de pere en fils, & que le dernier avoit desiré que son neveu lui succédât ; qu'elles n'en pouvoient souffrir d'autres. Jamais il n'y eut de farce si plaisante que tout ce qui se passa dans la querelle de ces deux concurrents ; & sans les conséquences qui en étoient à craindre, l'on eût pris plaisir à la voir durer. Lorsque l'on vit que les Bourgeois commençoient à se barricader dans les Halles, & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de les appaiser que de leur donner le Curé qu'ils demandoient, Merlin leur fut accordé, & tout aussitôt tout fut calme dans la Paroisse.

Pendant que la Cour étoit occupée à empêcher que ces commencements de sédition n'eussent de mauvaises suites,

Monſieur aſſiégeoit Gravelines qui ſe défendoit fort bien; auſſi ſa longue & vigoureuſe réſiſtance en rendit-elle la priſe plus glorieuſe à S. A. R., à l'honneur de qui on doit encore dire que le ſuccès de cette entrepriſe avoit toujours été trouvé ſi difficile, que, du regne du Roi ſon frere, bien que le Cardinal de Richelieu qui gouvernoit, fût un très-grand Miniſtre d'Etat, & un des plus hardis hommes du monde dans ſes deſſeins, l'on n'avoit jamais oſé former celui d'attaquer cette place. La nouvelle de ſa reddition me donna une joie inconcevable, parce que j'ai toujours eu pour Monſieur toute la tendreſſe poſſible, même lorſque j'ai cru n'en être pas bien traitée. Le jour que le *Te Deum* fut chanté dans Notre-Dame pour action de graces de cette conquête, l'on en fit, comme c'eſt l'ordre, des réjouiſſances publiques : Mr. le Chancelier fit faire le ſoir de ce jour-là un feu d'artifice fort joli devant ſon logis, dont je fus priée par Me. de Sully de venir prendre le divertiſſement, & nous y eûmes outre cela une grande collation & les violons. Madame fit faire un autre grand feu le lendemain dans la cour du Palais d'Orléans, à toutes les fenêtres duquel il y avoit des lanternes de papier où

étoient peintes les armes de Leurs A. R.; & pour rendre la cérémonie complete, il y eut bal & collation. Deux jours après, j'en fis autant chez moi, & puis je menai les violons chez la Reine, qui prit plaisir à nous faire danser assez long-temps sur la terrasse du Palais-Royal. Monsieur revint peu après à la Cour; la veille de son arrivée il y eut une fort belle assemblée qui fut faite pour les noces de M^e. la Comtesse de Blin, fille de M^r. le Comte de Trêmes, Capitaine des Gardes du Corps du Roi, qui épousoit le Comte de Tavannes mon parent. Leurs Majestés n'allerent point au-devant de Monsieur, parce qu'il ne le souhaita pas; le Cardinal Mazarin seulement y alla, & l'on témoigna grande joie dans toute la Cour de l'y recevoir. M^r. le Duc d'Enguien, qui alors étoit en Allemagne, y faisoit de son côté de grands progrès: l'aversion que j'avois pour lui dans ce temps-là, faisoit que je ne prenois pas grand plaisir à m'informer de ce qu'il faisoit; ainsi je n'en dirai rien présentement, sans vouloir rien cacher de sa gloire, puisque les histoires en diront assez pour l'immortaliser.

Aussi-tôt après le retour de Monsieur, la Cour alla à Fontainebleau, où Neuillant ne bougeoit d'avec moi, comme fai-

ſoit auſſi fort ſouvent St. Maigrin de qui Monſieur devint amoureux. Madame, qui prit quelque jalouſie de l'amour de Monſieur, m'en ſut mauvais gré, quoique je ne contribuaſſe en façon quelconque à cette galanterie : ce que l'on ne devoit pas même appréhender par mon humeur, qui eſt directement oppoſée à cette ſorte d'occupation. Comme St. Maigrin étoit une très-honnête fille, je ne pouvois l'empêcher de me venir voir, & Monſieur encore moins, dans ce voyage où toute la Cour me venoit viſiter aſſez ſoigneuſement. Ce fut en ce temps-là que je fis connoiſſance avec Saujon, duquel je parlerai ailleurs aſſez amplement pour qu'il ſuffiſe de marquer ici ſeulement le temps que je l'ai connu, quoique ce ne ſoit pas un perſonnage fort conſidérable. Madame & Mlle. d'Epernon étoient venues à la Cour : je pris ſoin de les faire loger proche de mon appartement ; néanmoins je n'eus pas longs-temps le plaiſir de les y voir, la derniere tomba malade de la petite-vérole ; & la Reine me manda incontinent après de ſortir du château. Je lui fis dire que j'irois, ſi elle l'avoit pour agréable, occuper l'appartement de Monſieur qui étoit vuide, parce qu'il étoit à Blois, & cet appartement étoit fort éloigné de celui que

je quittois. Elle ne le voulut pas, & répondit que ma perſonne étoit trop chere pour la haſarder. Ce que je connus bien n'être qu'un compliment pour m'éloigner avec plus de civilité, puiſque le Roi demeuroit bien dans le château. Il auroit fallu que j'euſſe été de légere croyance, pour me laiſſer perſuader que la Reine y eût trouvé plus de danger pour moi que pour ſon fils.

Je partis avec dépit de la Cour, & m'en allai proche delà à Fleury, maiſon d'un Gentilhomme nommé le Baron de Rane, qui eſt à Monſieur; Mˡˡᵉ. de Neuillant m'y ſuivit, dont je lui fus obligée, parce que ſa bonne compagnie m'ôta bien de l'ennui que j'aurois eu ſans elle. Je n'y fus que trois jours, d'autant que Monſieur revint de Blois, & trouva étrange que je ne fuſſe pas auprès de la Reine, & m'envoya quérir ſur le champ; à quoi j'obéis avec grande joie, pour pouvoir apprendre plus ſouvent des nouvelles de Mˡˡᵉ. d'Epernon, dont la maladie me mettoit fort en peine. Mʳ. le Chevalier de Guiſe eut pour elle tous les ſoins imaginables; la conſidération du péril qu'il y a d'approcher ceux qui ont la petite-vérole, ne l'empêcha pas de l'aller viſiter tous les jours: il témoigna pour elle

une paſſion incroyable, qui dura encore tout l'hyver ſuivant. Lorſque nous fûmes de retour à Paris, Madame me témoigna quelque froideur à cauſe de St. Maigrin; cela ne dura guere; la bonne intelligence que j'avois avec celle-ci ceſſa bientôt: l'Abbé de la Riviere que je n'aimois pas, fit le galant de Neuillant; elle me devint ſuſpecte, & ma confiance pour elle diminua. Comme je reconnus quelque amitié entre Me. la Princeſſe & elle, nous nous brouillâmes tout-à-fait enſemble, & j'eus par même moyen de la froideur pour St. Maigrin, qui s'abſtint de me voir, parce qu'elle n'y avoit pris habitude qu'à cauſe preſque de Neuillant. Je perdis encore dans cette année-là l'amitié de Me. de Longueville, parce que quand Me. la Comteſſe mourut, elle alla loger à l'hôtel de Longueville avec ſa belle-mere, qui étoit pour moi une perſonne incompatible : ainſi cela bannit entre nous deux le commerce avec l'amitié.

La brouillerie des affaires d'Angleterre, qui avoit commencé ſous le miniſtere du Cardinal de Richelieu, ſe trouva telle dans cette année-là, que la Reine d'Angleterre fut contrainte de quitter le pays, & de ſe venir réfugier en France. Elle débarqua en Bretagne au port de Breſt;

elle avoit une maladie pour laquelle les Médecins lui ordonnerent les eaux de Bourbon. Elle y alla en prendre avant que de venir à la Cour. Quand elle eut fait ses remedes, & qu'on sut qu'elle devoit arriver, je fus envoyée au-devant d'elle de la part de Leurs Majestés dans un carrosse du Roi, comme c'est la coutume, jusqu'au bourg de la Reine, où je la trouvai avec Monsieur qui y étoit allé avant moi. Comme nous la menions à Paris, nous rencontrâmes Leurs Majestés un peu au-delà du fauxbourg; & après s'être réciproquement salués, & les compliments faits de part & d'autre, la Reine d'Angleterre se mit avec le Roi & la Reine. Quoiqu'elle eût pris beaucoup de soin pour réparer ses forces & sa santé, elle étoit en toute maniere en un état si déplorable, que tout le moude en avoit pitié. On la fit loger au Louvre, où le lendemain elle reçut tous les honneurs dus à une Reine, & à une Reine fille de France. Elle parut durant quelques mois en équipage de Reine; elle avoit avec elle beaucoup de Dames de qualité, des filles d'honneur, des carrosses, des gardes, des valets-de-pied. Cela diminua petit à petit; & peu de temps après, rien ne fut plus éloigné de sa dignité que son train & son ordinaire.

A quelques mois delà on eut nouvelle à la Cour de la mort de la Reine d'Eſpagne ; ce qui continua le deuil en France, où celui du feu Roi n'étoit pas encore ceſſé. Le ſentiment étoit que ce Roi veuf étoit un parti propre pour moi ; la Reine me témoigna qu'elle le ſouhaitoit paſſionnément : le Cardinal Mazarin m'en parla dans ce ſens-là, & me dit de plus qu'il avoit des nouvelles d'Eſpagne par où il apprenoit que cette affaire y étoit deſirée. La Reine & lui en parlerent quelque temps à Monſieur & à moi ; & par un feint empreſſement de bonne volonté, ils nous leurrerent tous deux de cet honneur, quoiqu'ils n'euſſent aucune intention de nous obliger. Néanmoins la bonne foi étoit telle de notre part, que nous ne nous appercevions pas qu'il n'y en avoit point de la leur : de ſorte qu'il leur fut aiſé d'éluder l'affaire, comme ils firent en effet, & l'on ceſſa tout d'un coup d'en parler. J'aurois maintenant beaucoup de déplaiſir qu'elle eût été faite ; de l'humeur dont je ſuis, je ne voudrois pas être Reine pour être auſſi miſérable que l'étoit celle d'Eſpagne. Il y eut un certain Eſpagnol, nommé George de Caſſelny, qui avoit été fait priſonnier en Catalogne, & qui l'étoit ſur ſa parole, lequel vint trouver Mr. de Surgis

à Orléans, pour le prier de le faire parler à Monsieur, qui remit à le voir à Paris. Ce délai fit éventer l'intention de l'Espagnol; il fut mis à la Bastille, & le Cardinal dit à Monsieur que c'étoit un homme qui le vouloit détourner du service du Roi par cette proposition de mariage; ce que Monsieur crut & croit encore. Plusieurs personnes assurerent cependant que ce n'étoit point un prétexte, & que ce Geutilhomme-là avoit ordre de faire des propositions solides & sinceres pour le mariage de son Roi & de moi, dont il avoit cru devoir parler à Monsieur avant que de les faire entendre à la Cour. Cependant ce pauvre misérable en fut quelques années prisonnier; & lorsqu'il fut mis en liberté, il fut conduit jusques hors du Royaume: il s'est rencontré qu'il a depuis gardé Mr. le Duc de Guise en Espagne lorsqu'il fut pris à Naples; & comme Mr. de Guise envoya ici un Gentilhomme à Monsieur, George de Casselny me fit faire des compliments, & donna charge de me dire qu'en cas qu'il ne fût pas connu de moi, je pouvois bien savoir qui il étoit, que j'en avois assez oui parler pour cela; aussi ne se trompa-t-il pas.

Il ne me souvient pas qu'il se soit rien

passé de remarquable à la Cour dans ce temps-là. Je rendis fort assiduement visite à la Reine d'Angleterre, qui, toute malheureuse qu'elle étoit, ne laissoit pas de prendre plaisir à exagérer toutes ses prospérités passées, la douceur de la vie qu'elle menoit en Angleterre, la beauté & bonté du pays, les divertissements qu'elle y avoit eus, sur-tout les bonnes qualités du Prince de Galles son fils. Elle témoigna souhaiter que je le pusse voir; je conjecturai assez delà ses intentions, & la suite fera voir que je ne me troupai pas dans le jugement que j'en fis.

La saison de mettre les troupes en campagne, vint; Monsieur alla à l'armée, il y fut quelque temps sans rien entreprendre; puis il passa la Colme à Capelle-Brouck, passage dont on a depuis beaucoup parlé, & qui a été fort signalé par la résistance qu'y firent les ennemis. Le combat fut rude; & quoique toute l'armée des Espagnols fût passée à l'autre bord de la riviere, & que la plus grande partie des nôtres la passât à la nage, néanmoins nous y perdîmes fort peu de gens. S. A. R. alla delà assiéger Mardick, qu'il prit, & ensuite Bourbourg, où M^r^. de Ramzau avoit si utilement agi pour le succès du siege, comme l'un des Lieutenants-Géné-

raux ſous Monſieur; ce qui porta S. A. R. à lui rendre de bons offices, & il fut fait Maréchal de France, honneur digne de ſa naiſſance, puiſqu'il eſt d'une des premieres Maiſons du Holſtein; & récompenſe due aux longs ſervices qu'il avoit rendus pendant la guerre à cette Couronne. Outre Mardick & Bourbourg, Monſieur prît encore en cette campagne-là Béthune, & quantité d'autres places du nom deſquels il ne me ſouvient pas. Il ſembloit qu'il n'eût qu'à ſe préſenter pour en faire ouvrir les portes, tant le ſuccès qu'il avoit eu à Gravelines avoit donné de terreur aux Eſpagnols en Flandre. Mr. le Duc d'Enguien de ſon côté continuoit de remporter divers avantages en Allemagne contre les Impériaux; & entr'autres il gagna une fameuſe bataille à Norlingue, qui ne ſervit pas moins à mettre les affaires de France en bon état en Allemagne, qu'à donner à ce Prince la réputation où il eſt aujourd'hui d'être le plus grand Capitaine de ſon ſiecle. Si le Cardinal Mazarin, qui veut que l'on attribue toutes les proſpérités de l'Etat à ſon miniſtere, ſe fût toujours conſervé, comme il fit encore quelques années, de tels ſeconds que ces deux Princes, la France s'en ſeroit mieux trouvée. Il ne put pas

s'empêcher de faire paroître son incapacité, & vous pouvez remarquer son peu de jugement dans ce que j'en vais dire. Incontinent après la bataille de Norlingue, Mr. le Duc d'Enguien tomba griévement malade, jusques-là même que le courier qui en avoit apporté la nouvelle, dit qu'il l'avoit laissé abandonné des médecins, & qu'il ne pouvoit échapper : néanmoins parce qu'il y avoit un feu d'artifice preparé, & qui devoit être tiré sur l'eau ce jour-là pour le divertissement de la Cour, le Cardinal Mazarin, sans considérer de quelle conséquence il pourroit être de témoigner tant d'indifférence pour la perte d'un Prince de cette qualité, qui n'épargnoit rien pour le service de l'Etat, n'eut pas l'esprit de faire différer ce divertissement de quelques jours. Et comme s'il eût même voulu donner plus de lieu à cette observation, il arriva que le feu fut tiré vis-à-vis l'hôtel d'Enguien, ou Me. la Duchesse d'Enguien étoit; & l'on ne pouvoit pas douter que le bruit d'une réjouissance si publique ne rendît sa douleur particuliere encore plus sensible. La crainte que l'on eut de la mort de ce Prince, ne dura pas long-temps : peu de jours après, on eut nouvelle de sa guérison; l'on apprit qu'il étoit guéri de sa

fievre, & d'une forte paffion qu'il confervoit depuis plufieurs années pour M^{lle}. du Vigean. C'étoit une affaire qu'il traitoit fi férieufement, que quand fa femme tomba malade, il promit à la D^{lle}. de l'époufer, & le fit fi bien accroire à tout le monde, que M^{r}. du Vigean & toute fa famille, à qui la déclaration en avoit été faite, en étoient parfaitement perfuadés; quoique, pour venir à l'effet, il falloit auparavant, ou que fa femme mourût, ou que l'on rompît fon mariage, dont il avoit déjà un fils. Sa femme guérit & revint en parfaite fanté; il n'y avoit plus que la diffolution de fon mariage: M^{r}. le Duc d'Enguien en avoit déja parlé au Cardinal Mazarin; & fi l'on eût été affuré que le mariage rompu il eût époufé Mademoifelle du Vigean, beaucoup de gens qui prétendent favoir la vérité de l'hiftoire, maintiennent que l'on en eût permis la rupture. Cette fille étoit très-belle; auffi cet illuftre amant en étoit-il vivement touché: quand il partoit pour l'armée, le defir de la gloire ne l'empêchoit pas de fentir la douleur de la féparation: il ne pouvoit lui dire adieu qu'il ne répandît des larmes; & lorfqu'il partit pour ce dernier voyage d'Allemagne, il s'évanouit lorfqu'il la quitta. Néan-

moins, ſoit que la violence du mal ne permît pas qu'il fût de longue durée, ſoit qu'il ne fût pas d'humeur à pouvoir réſiſter à une ſi longue abſence, l'on s'apperçut qu'il oublia tout d'un coup l'objet de ſes affections ; & à ſon retour, il ne lui fit paroître aucune marque de la paſſion qu'il lui avoit autrefois témoignée. Elle pouvoit trouver de quoi s'en conſoler dans la bonne & ſage conduite qu'elle avoit tenue envers Mr. le Duc d'Enguien. Cette galanterie fut cauſe que nul parti ne ſe préſentoit pour elle, & que St. Maigrin, qui l'aimoit il y avoit long-temps, n'oſoit faire faire aucune propoſition de mariage par la jalouſie que lui donnoit ce Prince. Auſſi eut-il une extrême joie quand il ſut qu'il pouvoit être écouté : il fit auſſi-tôt parler aux parents de Mademoiſelle du Vigean, & le mariage ſe traita. Ce fut ſans ſuccès ; enſuite de quoi elle ſe fit Religieuſe dans le Couvent des Carmélites de Paris.

La campagne finie, Monſieur revint à la Cour, & trouva à ſon retour Madame accouchée d'une fille, dont j'eus du regret, parce que je ſavois que c'étoit contre le ſouhait de S. A. R., & que ce n'étoit pas l'avantage de ſa Maiſon. La Cour alla paſſer l'automne à l'ordinaire à Fontai-

nebleau ; tout ce qui y vint à ma connoiſſance, ce ne fut que la galanterie de Mr. de Joyeuſe & de Mademoiſelle de Guerchy, fille de la Reine. Tout le monde diſoit que c'étoit de l'ordre de Mademoiſelle de Guiſe, qui ne vouloit pas que ſon frere épouſât Mademoiſelle d'Epernon. Les galanteries de Mr. le Duc de Guiſe & de Mademoiſelle de Pons firent à la vérité plus de bruit que celle-là ; elles ont continué d'une force qu'elles ne méritent pas de trouver place ici. Je reviens donc à Mr. de Joyeuſe ſon frere, de qui la conduite donna lieu de croire le jugement que l'on avoit fait de ſa ſœur. Dans la ſuite ſes viſites furent moins fréquentes à l'hôtel d'Epernon, & moi je découvris que Me. ſa mere le vouloit marier à Mademoiſelle d'Angoulême. J'en avertis Me. & Mademoiſelle d'Epernon, qui ne le purent croire ; quelque temps après, elles trouverent que c'étoit la vérité.

Sur la fin de l'hyver, un mariage fit grand bruit à la Cour & par-tout ; ce fut celui de Mademoiſelle de Rohan, fille du feu Duc de ce nom, qui s'eſt tant ſignalé durant la guerre des Huguenots qu'il a ſi ſouvent rallumée. Elle étoit héritiere de la Maiſon, âgée de 27 à 28 ans, &

avoit toujours vécu dans la réputation d'une vertu non-pareille. Il sembloit qu'elle ne devoit jamais rencontrer une personne digne d'elle pour la naissance & pour le mérite. Elle avoit osé espérer par cette conduite & par ses grands biens, feu Mr. le Comte de Soissons, & de fait l'on en avoit parlé; & depuis elle avoit pensé au Duc de Weymar; elle avoit été accordée avec Robert, deuxieme fils de l'Electeur Palatin, & qui est mort Roi de Boheme. Il posséda si peu cette qualité, qu'elle ne lui a été donnée presque qu'après sa mort. Elle avoit refusé Mr. de Nemours, aîné de la Maison de Savoye en France, qui étoit aussi l'aîné de celui qui a épousé Mademoiselle de Vendôme; & ce qu'elle en fit, fut sous le prétexte de la Religion. Rien n'étoit pareil à sa fierté; néanmoins elle se prit d'inclination pour Mr. Chabot, duquel j'ai parlé dans le commencement de ces Mémoires: il avoit toujours eu la fortune assez contraire, jusqu'à ce que Monsieur lui eût donné la charge de Premier Maréchal de ses Logis, qui lui valoit plus que la pension de 400 écus qu'il avoit auparavant, & qui lui fut conservée avec sa charge. Ce n'étoit pas suffisamment pour paroître; aussi son équipage ne consistoit-il qu'en un

miſérable carroſſe mal ſuivi, qui le traînoit chez Mademoiſelle de Rohan. Il relevoit à la vérité ce médiocre état, par beaucoup de bonnes qualités, qui le faiſoient conſidérer de tout le monde. Quoiqu'il ne fût pas beau, il avoit fort bonne mine, beaucoup d'eſprit, étoit bien fait de ſa perſonne, & danſoit parfaitement bien. L'on a même cru que c'étoient-là les charmes qui avoient épris Mademoiſelle de Rohan. Quoiqu'il fût honnête-homme, & qu'il eût du mérite, il ne s'étoit jamais acquis de réputation dans la guerre. Il avoit été nourri juſqu'à l'âge de 24 ans pour être d'Egliſe, & n'avoit fait que quelques campagnes en qualité de Volontaire auprès de S. A. R. Depuis la Régence même, il n'avoit pas été fort aſſidu, parce qu'il n'avoit rien de plus preſſant dans l'eſprit que l'exécution du deſſein qu'il avoit pour Mademoiſelle de Rohan, où il trouvoit avec raiſon incomparablement mieux ſon compte qu'à la guerre. Cet amour dura quelques années, & donna occaſion à une infinité de jolies intrigues. Beaucoup de perſonnes prirent ſoin d'y ſervir Chabot, & entre autres la Marquiſe de Pienne, ſa couſine germaine, qui eſt aujourd'hui la Comteſſe de Fieſque. Chabot, qui, de ſon côté,

n'oublioit rien, devint magnifique ſur la fin; l'on vit augmenter ſon train preſque tout-d'un-coup; ce ne fut pas auſſi ſans que cela fît grand bruit, & la charité ordinaire du monde en fit parler diverſement: il ne s'arrêtoit à rien de ce que l'on pouvoit dire, pourvu qu'il vînt à bout de ſon affaire. Il penſa qu'il lui étoit encore néceſſaire de s'appüyer d'une puiſſante protection: pour cela il s'attacha beaucoup plus à M^r^. le Duc d'Euguien, qui étoit à Paris pour lors, qu'à ſon maître qui lui avoit refuſé la ſienne. Auſſi fut-il bien récompenſé de ſon attachement; M^r^. le Duc d'Enguien entreprit l'affaire, & y employa tout ſon crédit. Quoique Chabot eût infiniment d'eſprit, il engagea moins ce Prince par-là dans la pourſuite de ſon entrepriſe, que parce qu'il avoit trouvé moyen d'être ſon confident auprès de Mademoiſelle du Vigean; ainſi après avoir été ſervi dans l'occaſion qui lui étoit la plus ſenſible de ſa vie, il ne faut pas s'étonner qu'il prît, avec la chaleur qu'il témoigna, le ſoin de faire réuſſir ce mariage, où Chabot aſpiroit. Mademoiſelle de Rohan le vouloit aſſez ſans y être tout-à-fait réſolue; il n'étoit queſtion que de lui en faire prendre la réſolution: M^r^. le Duc d'Euguien fut le premier qui lui en

parla, & ce fut avec ſuccès; ſes diſpoſitions étoient trop grandes pour faire durer long-temps la négociation. Il en parla pareillement au Cardinal & à la Reine pour leur faire agréer le mariage, & pour obtenir un brevet de Duc en faveur de Chabot, afin que Mademoiſelle de Rohan ne perdît point ſon rang lorſqu'elle l'épouſeroit: il obtint ſur ce ſujet tout ce qu'il demanda. Aſſuré de tout ce qui pouvoit faire obſtacle, il fallut paſſer à la concluſion. Mr. le Duc de Sully, couſin germain de Mademoiſelle de Rohan, y ſervit encore merveilleuſement ſur l'engagement où étoit ſa couſine; & pour la faire plus promptement déterminer, il l'alla trouver un ſoir, lui dit que tout étoit découvert, que Madame ſa mere vouloit la faire enlever, & qu'il n'y avoit plus pour elle lieu de ſûreté. Perſuadée, elle s'en alla ſur l'heure à l'hôtel de Sully, où étoit le Duc d'Enguien, qui lui fit prendre ſa derniere réſolution. Madame de Rohan, touchée au dernier point de cette affaire, alla trouver ſa fille où elle ſavoit qu'elle étoit. Monſieur le Duc d'Enguien tourna le tout en raillerie: elle eut le déplaiſir de voir ſa fille ſans en pouvoir rien obtenir; & bien qu'elle eût fait deſſein de l'enlever, il ſe mit dans leur carroſſe, & les remit cha-

cune en leur logis. Après cela Chabot n'avoit plus à différer un moment la conclusion du mariage ; & parce que ce ne pouvoit être à Paris, à cause que Madame de Rohan avoit fait défendre à toutes sortes de Prêtres de marier sa fille, Mr. & Me. de Sully la menerent à Sully avec Chabot, où un Prêtre, qui passoit sur la riviere de Loire, & qui venoit de Rome avec permission de marier, les maria. Quand Madame de Rohan le sut, elle ne pensa plus qu'aux moyens de s'en venger ; ce qu'elle a fait aussi depuis en tout ce qu'elle a pu.

Cette affaire entretint toute la terre durant l'hyver. Sitôt que le printemps fut venu, le voyage que Leurs Majestés firent à Compiegne fit changer de discours. Monsieur, qui se préparoit pour aller à l'armée, ne partit pas en même-temps ; pour moi, qui suivois la Reine, j'allai prendre congé de lui, & je lui parlai dans cette occasion du Comte de Montrésor mon parent, qui avoit été mis prisonnier la veille pour des intrigues. Il se fâcha contre moi, & me dit qu'il voyoit bien que c'étoit Me. de Guise qui m'avoit obligée de lui rendre ce bon office ; qu'il ne feroit rien à sa considération, parce qu'il étoit tout-à-fait mécontent d'elle

& de la conduite de ses enfants : & comme je témoignai d'être surprise, & me mis en devoir de la justifier, il ajouta que quand il m'auroit dit ce qui en étoit, il étoit assuré que je serois de son avis ; ce qui me donna lieu de le presser de nouveau. Il me dit que Montrésor, dont je louois le mérite, comme l'homme du monde qui avoit le plus d'honneur, avoit fait à Mademoiselle d'Epernon la plus indigne fourberie qui se pût imaginer ; savoir, que pendant qu'il faisoit paroître plus de desir & d'empressement pour son mariage, & Mademoiselle de Guise aussi, ils ménageoient tous deux celui de Mademoiselle d'Angoulême en sa place, par l'ordre de Madame de Guise, qui ne savoit rien de ce que faisoit sa fille de l'autre côté ; que pour y mieux parvenir, Montrésor avoit été trouver Mr. le Prince, & lui dire que Me. de Guise le supplioit d'avoir cette affaire pour agréable, & qu'en reconnoissance Mr. de Joyeuse s'attacheroit absolument à lui & à Mr. le Duc son fils ; que s'il vouloit aussi procurer le retour de Mr. de Mercœur à la Cour, & faire consentir qu'il épousât Mademoiselle de Guise, toute la Maison de Vendôme seroit encore dans tous ses intérêts, & qu'il étoit en état de faire tout ce qui lui

lui plairoit. Ce discours me surprit tellement, que je ne pus m'empêcher de demander à S. A. R. s'il étoit bien certain de toutes ces circonstances : il me dit qu'elles étoient très-véritables, & qu'il les savoit de Mr. le Prince même, qui étoit venu lui en rendre compte, & blâmer Mr. de Joyeuse, qui, pour avoir l'honneur d'être son beau-frere, a été chercher une autre protection que la sienne ; & Montrésor aussi d'avoir cru que lui, Mr. le Prince, se voulût mêler de tous ces mariages-là ; qu'il ne pouvoit plus après cela douter de la mauvaise foi de Montrésor. Je demandai permission à Monsieur de le dire à Mademoiselle d'Epernon, ce qu'il voulut bien, & dont il fut très-aise. Quoique la mauvaise conduite de Mademoiselle de Guise en cette affaire me donnât du déplaisir pour l'amour d'elle, & parce qu'elle étoit cause que la chose du monde que j'aurois le plus souhaitée ne se feroit point, ce m'étoit une espece de satisfaction de faire connoître à Mad. & Mlle. d'Epernon, que les avis que je leur avois donnés là-dessus étoient véritables, & que l'amitié que j'avois pour elles m'avoit donné des lumieres qui m'avoient fait voir plus clair que les autres dans le procédé de Mademoiselle de

Guiſe. Je les allai trouver ſur le champ, & je m'acquitai dans cette occaſion de tout ce que l'amitié me pouvoit preſcrire : elles furent autant étonnées, que la confiance qu'elles avoient eue en leurs entremetteurs les devoit rendre tranquilles.

Je partis le lendemain avec la Cour pour aller à Chantilly, où Mr. le Prince & Me. la Princeſſe traiterent le plus magnifiquement qu'il étoit poſſible. De-là on alla coucher à Liancourt, où le Cardinal Mazarin & moi eûmes une longue converſation ſur la priſon de Montréſor. Il voulut railler avec moi ſur ce qu'on lui avoit trouvé entre les mains une Lettre de Mademoiſelle de Guiſe, qu'il jetta dans le feu, & me faire accroire que ce que l'on avoit publié pouvoit recevoir un ſens bien contraire à la haute pruderie dont elle ſe pique. Je lui dis, & je lui fis voir que la conduite de Mademoiſelle de Guiſe étoit telle que l'on ne pouvoit pas, ſans injuſtice, la ſoupçonner de la moindre galanterie, quand même Montréſor auroit été fort jeune, fort beau, & fort dangereux galant ; que cette Lettre ne pouvoit & ne devoit lui nuire en aucune façon, parce que Montréſor étoit trop proche parent de la Maiſon, & homme de mérite ; que Monſieur de Guiſe, qui avoit beau-

coup de confiance en lui, lui auroit ſans doute fait écrire de quelque affaire par Mademoiſelle de Guiſe ſa fille ; qu'il n'y avoit pas ſujet de s'en étonner, parce que je ſavois que Monſieur de Guiſe n'agiſſoit en rien ſans avoir pris auparavant le conſeil de Montréſor. Je dis outre cela tout ce qui ſe put pour le ſervir auprès de ce Miniſtre, qui eut la méchanceté de me vouloir faire aller du blanc au noir, & me tendre le panneau : il croyoit que l'amitié que j'avois pour Madame d'Epernon, m'y feroit donner. Il me conta pour m'animer, les mêmes circonſtances que Monſieur m'avoit déja dites ; & quoiqu'il fût aiſé de me mettre en colere pour dire ſur cette occaſion autant de mal de Montréſor que j'en avois autrefois dit de bien, je ne m'échappai point, & le laiſſai toujours en doute du ſentiment que j'en avois. Il me dit qu'il empêcheroit bien que Monſieur de Joyeuſe ne vînt à bout de ſon deſſein pour Mademoiſelle d'Angoulême ; que Madame de Carignan, qui, depuis quelque temps, étoit revenue d'Eſpagne, la deſiroit pour un de ſes fils ; qu'il falloit l'y ſervir, & que cela étoit ſortable, parce que la fille étoit folle, & qu'un muet lui feroit plus propre qu'un autre. Nous nous réjouîmes quelque

temps tous deux de la plaiſante imagination que nous donnoit ce couple informe. Je le priai de perſiſter dans cette réſolution, ſans toutefois me trop ſoucier du ſuccès de l'affaire. Je rendis à Madame de Carignan tous les bons offices que je pus ; la Reine ſurvint à notre converſation, & en fut quelque temps, après lequel nous nous ſéparâmes tous fort contents les uns des autres.

De Liancourt l'on alla coucher à Compiegne, où peu après que l'on fut arrivé, le Duc d'Enguien vint prendre congé de Leurs Majeſtés pour aller commander l'armée en Champagne. Quelques jours après, Monſieur ſe rendit à la Cour, où il fit peu de ſéjour ; il alla à Amiens ſelon le deſir de Leurs Majeſtés, qui étoient bien-aiſes qu'il s'y rendît devant qu'elles y arrivaſſent. Ce fut alors que la Cour étoit belle pendant que S. A. R. y ſéjourna ; parce que tout ce qu'il y avoit de jeunes Gens de qualité à la Cour, s'y étoient rendus avec leurs équipages pour aller à l'armée. Le lendemain que la Cour fut arrivée à Amiens, la Reine reçut la nouvelle de la mort de l'Impératrice ſa ſœur, qui mourut d'apoplexie, comme elle étoit groſſe. L'Abbé de la Riviere me dit qu'il falloit que j'épouſaſſe l'Empereur, &

puis il fe reprit, & me dit qu'il y avoit trop loin, que l'Archiduc Léopold fon frere venoit en Flandres; qu'il falloit l'en faire Souverain, que je l'époufe-rois. Je lui dis que j'aimerois mieux l'Empereur; & quoique nous en euffions parlé affez long-temps, ce difcours n'eut point de fuite.

Quand les apprêts de guerre furent en état, Monfieur partit pour l'armée, & la Cour pour Abbeville, qui alla à Dieppe en la Province de Normandie, où les Corps de la Nobleffe & des Compagnies fouveraines vinrent rendre leurs refpects au Roi. Le Premier-Préfident du Parlement de Rouen, homme de mérite & de vertu, âgé de foixante ans, tomba en foibleffe vers la fin de fa harangue, dont les termes furent fort véritables. Il fentit quelque convulfions; & pour terminer fa harangue, il dit au Roi qu'il mouroit fon très-humble & très-obéiffant & très-fidelle ferviteur & fujet. Il fortit auffi-tôt du cabinet de la Reine, où il avoit fait fa harangue; il tomba fur le degré, perdit la parole, & mourut une demi-heure après, fort regretté de ceux de fa connoiffance.

Comme les affaires n'étoient pas grandes en Normandie, de Dieppe la Cour

vint à Paris pour y attendre la príſe de Courtrai, qui réſiſta fort long-tems, quoique l'armée de Monſieur fût très-conſidérable. Mr. le Duc d'Enguien l'avoit joint avec ſes troupes; les Eſpagnols de leur côté étoient bien forts cette campagne-là; le Marquis de Caracene commandoit l'armée, & celle de Mr. le Duc de Lorraine y étoit jointe; de ſorte que les nôtres ſe virent preſque aſſiégés lorſqu'ils aſſiégerent Courtrai: ce qui ne fût pas arrivé ſans la négligence du Cardinal Mazarin, qui, faute de prévoyance, laiſſa manquer de tout à ce ſiege, & les Généraux ſe virent dans une telle néceſſité, que lorſque la place ſe rendit, il n'y avoit plus ni poudre ni boulets. Jugez de la capacité & de l'intention d'un tel Miniſtre, qui expoſe la réputation des armes de ſon maître, & celle de deux perſonnes de cette qualité, avec leurs vies. J'ai oui dire à Monſieur, que dès-lors il connut avec Mr. le Duc d'Enguien, que le Cardinal Mazarin étoit un homme incapable des affaires qu'il manioit. Ils ont depuis conſervé la bonne opinion qu'ils ont toujours fait paroître avoir de ſa perſonne.

Pendant que Mr. le Duc d'Enguien s'expoſoit à ce ſiege inceſſamment pour le ſervice du Roi, comme il l'avoit fait déjà

beaucoup de fois avec aſſez de ſuccès, le Duc de Brezé ſon beau-frere mourut au ſiege d'Orbitelle, d'un coup de canon; il étoit Amiral de France & Gouverneur de Brouage. Toute la reconnoiſſance qu'on devoit aux ſignalés ſervices de Mr. le Duc d'Enguien ne fut pas aſſez conſidérable pour lui faire avoir aucune de ces deux charges : la Reine les prit toutes deux; & quoique ce refus donnât beaucoup de déplaiſir à celui qui les avoit demandées, il en témoigua peu, & continua la campagne avec le même ſoin & la même vigueur qu'il l'avoit commencée.

Courtrai pris, l'armée reſta encore quelque temps en Flandre, & ſur le point de combattre celle des ennemis dans la plaine de Bruges, où toutefois on ne fut que ſur les apparences. Les Hollandois avoient marché juſques-là, & faiſoient mine de vouloir ſe joindre à nous pour entreprendre quelques grands deſſeins; & c'en auroit été un bien grand que de donner bataille, nos forces jointes aux leurs: le tout ſe paſſa ſans coup férir. Guillaume de Naſſau, Prince d'Orange, qui étoit lors leur Capitaine-Général, plut à Monſieur & à Mr. le Duc d'Enguien; il étoit beau de viſage, & avoit été fort bien fait; depuis quelques années, ſa taille s'étoit

gâtée; comme il avoit une casaque volante, lorsqu'il étoit dans la plaine de Bruges, ce défaut ne parut point. L'on dit qu'il avoit beaucoup de mérite & de cœur, dont il avoit donné des marques en plusieurs occasions, entr'autres dans une révolte qui se fit quelque temps avant sa mort, qu'il appaisa par sa résolution & la vigoureuse maniere dont il agit. Ce nom de Nassau est si heureux pour être brave & pour bien réussir dans la Flandre, qu'il ne sera pas difficile à ceux qui auront vu les Histoires de ce pays, de concevoir une grande idée de ceux qui le portent maintenant. Ce Prince avoit épousé la fille du Roi d'Angleterre: cette alliance parut fort avantageuse par sa grandeur; & tous ceux qui se piquent d'être bons politiques, crurent bien dès-lors, quoique les troubles d'Angleterre ne fussent pas commencés, que ce seroit la perte de cette Maison en partie, si elle ne l'étoit en tout. Pour l'ordinaire, les Républiques n'aiment pas que ceux qui ont leurs armées entre les mains fassent nuls pas qui témoignent aller à la Souveraineté, & c'est le moyen de les en démettre dès qu'ils en ont le moindre soupçon. Toutefois à l'égard de Monsieur le Prince d'Orange, les désordres d'Angleterre vinrent

trop-tôt après ſon mariage, pour pouvoir donner des ſoupçons contre lui.

Revenons à la plaine de Bruges. Pendant le temps que notre armée & la Hollandoiſe y ſéjournerent, il y eut quantité de ſoldats qui y moururent de chaud & de ſoif : il fit une chaleur incroyable cette année-là ; la canicule n'a jamais été ſi rude. Les Hollandois s'en retournerent en leur pays, où ils aſſiégerent, ſi je ne me trompe, le Sas-de-Gand, & nos troupes à leur retour aſſiégerent Mardick pour une ſeconde fois ; parce que depuis que Monſieur l'avoit pris, les Eſpagnols l'avoient repris. Ce ſiege fut pouſſé chaudement ; auſſi y eut-il quantité de gens de qualité tués en une ſortie que firent les aſſiégés. La Rocheguyon, premier Gentilhomme de la chambre du Roi, jeune, très-bien fait, & fils unique de Monſieur de Liancourt ; le Comte de Flex, de la Maiſon de Foix, gendre de Madame la Marquiſe de Sennecey, Dame d'honneur de la Reine ; le Chevalier de Fieſque ; le Terrail, Maréchal de camp ; le Marquis de Themines, Meſtre de camp du régiment de Navarre ; & le Baron de Grignan, Capitaine au régiment des Gardes, furent de ce nombre. Mr. le Duc de Nemours fut bleſſé à la jambe. Toutes ces

morts causerent beaucoup de déplaisir & de chagrin à la Cour, qui étoit à Fontainebleau ; Madame de Sennecey & Madame la Comtesse de Fiesque étoient les plus à plaindre dans ce malheur ; les enfants qu'elles perdoient étoient d'honnêtes gens, sur-tout le Chevalier de Fiesque, qui étoit le plus sage & le plus dévot Gentilhomme de la Cour. Je regrettai ces deux-là particuliérement, parce qu'ils étoient plus de mes amis que les autres ; ils étoient tous gens de mérite & de qualité. Mr. le Duc d'Enguien rapporta aussi des marques du péril où il avoit été exposé dans ce siege ; il avoit couru risque d'être tué d'une grenade, qui creva si près de lui comme il étoit dans la tranchée, qu'il en eut le visage brûlé : j'en appris la nouvelle avec assez de joie, & l'aversion que j'avois pour lui me fit même souhaiter qu'il en eût le visage défiguré : il n'y parut cependant en aucune maniere.

Comme le malheur des affaires d'Angleterre continua, le Roi d'Angleterre envoya le Prince de Galles son fils en France, pour qu'il y fût en sûreté. Il arriva à la Cour qui étoit à Fontainebleau. Leurs Majestés allerent au-devant de lui jusques dans la forêt, où, quand on se fut joint, l'on mit pied à terre, & la Reine d'An-

gleterre présenta son fils au Roi, puis à la Reine qui le baisa : ensuite il nous salua Madame la Princesse & moi. Il n'avoit que seize ou dix-sept ans : il étoit assez grand pour son âge ; la tête belle, les cheveux noirs, le teint brun, & passablement agréable de sa personne ; ce qui en étoit le plus incommode, c'est qu'il ne parloit ni n'entendoit en façon du monde le François. L'on ne laissoit pas d'avoir soin de lui tenir bonne compagnie ; & durant les trois jours qu'il resta à Fontainebleau, on lui donna le divertissement de la chasse, & tous les autres que l'on put dans ce temps-là ; il rendit ses visites à toutes les Princesses. Je reconnus dès ce moment que la Reine d'Angleterre eût bien voulu me persuader qu'il étoit amoureux de moi ; qu'il lui en parloit sans cesse ; que sans qu'elle le retenoit, il seroit venu dans ma chambre à toute heure ; qu'il me trouvoit tout-à-fait à son gré, & qu'il étoit au désespoir de la mort de l'Impératrice, parce qu'il étoit dans une extrême appréhension que l'on ne voulût me marier avec l'Empereur Je reçus ce qu'elle me disoit comme je le devois, & je n'y ajoutai pas toute la foi qu'elle eût peut-être voulu.

Quand ils furent partis de Fontaine-

bleau, je m'en allai à Paris voir Madame, qui étoit grosse & dangereusement malade; je la trouvai hors de péril. Sur la nouvelle de cette maladie, Monsieur partit de l'armée, & arriva inopinément auprès de Madame deux jours après moi, dont je fus très-agréablement surprise. Je vis à Paris Me. & Mademoiselle d'Epernon, qui me dirent à-peu-près ce que la Reine d'Angleterre m'avoit dit à Fontainebleau : elles avoient fait habitude particuliere avec elle, à cause qu'elles avoient été long-temps dans son pays lorsque Monsieur d'Epernon s'y retira : elles y avoient reçu tous les honneurs possibles de Leurs Majestés Britanniques, quoiqu'elles ne les eussent point vues; de sorte qu'elles furent obligées d'en témoigner tout le ressentiment qu'elles devoient par leurs respects & leurs visites. Mr. d'Epernon avoit durant son exil assisté le Roi d'Angleterre si à propos de son argent qu'il lui prêta pour la guerre & qui n'est pas encore rendu, que la Reine ne pouvoit pas moins faire que d'en conserver de la reconnoissance. Cela forma l'habitude entr'elle & Mad. & Mademoiselle d'Epernon; cette habitude y établit la confiance. Quoique je fusse bien instruite des sentiments de la Reine ma tante, je ne

donnai pas plus de croyance à la seconde déclaration qu'elles me firent de ceux du Prince de Galles, qu'à la premiere qui me fut faite par la Reine sa mere; je ne sais pas, s'il l'eût faite lui-même, quel en eût été le succès; je sais bien que je ne ferois pas grand compte de ce que l'on me diroit de la part d'un homme qui ne pourroit rien dire lui-même.

Monsieur ne fut qu'un jour à Paris, d'où il alla à Fontainebleau, où je m'étois rendue un jour auparavant. Leurs Majestés furent au-devant de lui, & il en fut parfaitement bien reçu. Il est vrai que pour de belles paroles & de bons sentiments dans l'apparence, il n'a point manqué d'en recevoir durant la régence; & comme l'on s'est contenté d'en demeurer-là, il ne s'est pas aussi beaucoup empressé pour se faire donner des effets de leur bonne volonté. Il avoit laissé Mr. le Duc d'Enguien à l'armée pour achever la campagne; il employa glorieusement le temps qu'il y resta; il assiégea Furnes, qu'il prit en peu de jours; il assiégea ensuite Dunkerque. Tant de prospérités, & la Cour paisible, faisoient qu'on se réjouissoit fort à Fontainebleau : les violons & les Comédiens y étoient, & l'on en avoit le divertissement presque tous les

jours. Il y vint dans ce temps-là un Ambaſſadeur extraordinaire de Pologne, pour demander en mariage la Princeſſe Marie, fille de Monſieur le Duc de Nevers, depuis Duc de Mantoue, qui lui fut accordée très-promptement; ce qui le fit retourner de même, afin que l'on ne perdît point de temps à envoyer ceux qui devoient l'épouſer.

La Cour n'attendit pas que la campagne fût finie, pour retourner à Paris. Lorſqu'elle y arriva, on eut la nouvelle de la priſe de Dunkerque; l'averſion que j'avois pour Mr. le Duc d'Enguien m'empêcha d'en avoir de la joie, & je fus fort aiſe d'une indiſpoſition qui me vint le jour du *Te Deum* que l'on fit chanter en actions de graces, & qui m'empêcha d'y aſſiſter. Il vint après cette action paſſer l'hyver à Paris; il étoit abſolument guéri de la bleſſure qu'il avoit reçue au dernier ſiege de Mardick; il ne lui en reſtoit qu'un peu de rougeur au viſage, dont il avoit peu d'inquiétude, parce qu'il ne s'étoit jamais flatté de beauté: en récompenſe, il a fort bonne mine, & tout-à-fait l'air d'un grand Prince & d'un grand Capitaine.

Il eſt vrai que l'Ambaſſadeur de Pologne étoit venu à Fontainebleau; je me ſuis

méprise au temps; ce fut l'année devant cette fameuse campagne que la demande fut faite, & aussi le mariage de la Princesse Marie : je ne laisserai pas d'en parler ici, quoique j'aye déjà parlé de ce qui est arrivé depuis. Cet Ambassadeur arriva à Fontainebleau au mois de Septembre 1645. Il en partit avec une réponse favorable le 27. Vers la fin du mois d'Octobre qui suivit, les Ambassadeurs députés pour faire le mariage, arriverent à Paris, où le bruit de leur grand équipage & de leur magnificence les avoit fait attendre de tout le monde avec curiosité. Après avoir passé tout le jour avec impatience de les voir, ils arriverent si tard, que, joint à cela que l'on n'avoit pas eu la prévoyance de leur donner des flambeaux, l'on ne put discerner leur pompe ni l'ordre de leur marche; de quoi les Polonois de leur côté étoient fâchés. Ils firent demander permission d'aller le lendemain à cheval à l'audience, ce qui leur fut accordé. Ils furent mis dans la Cour du Palais-Royal au même ordre qu'ils étoient entrés dans la ville : il en a été fait trop de relations pour que je m'amuse au détail d'une description; tout ce que j'en dirai, est que la maniere de leurs habits, toute différente de la nôtre, nous fit regar-

der cette cérémonie comme une maſcarade fort magnifique. Après qu'ils eurent vu Leurs Majeſtés, ils rendirent leurs viſites aux Princeſſes du Sang, & puis allerent voir celle qui devoit être leur Reine. L'affaire ne fut pas long-temps à ſe conclure, & les noces furent célébrées dans le Palais-Royal. La Reine s'aviſa de ne vouloir faire manger perſonne avec elle, outre la nouvelle Reine de Pologne, au dîner qui s'y fit ce jour-là, que Mr. le Duc d'Anjou, Mr. le Duc d'Orléans, & les Ambaſſadeurs. Je ne m'y trouvai point, & même je n'y voulus point aller l'après-dîner; ainſi je n'aſſiſtai point à cette cérémonie. Il m'auroit déplu d'ailleurs de n'avoir qu'un tabouret devant cette Reine d'un jour, que j'avois toujours vue au-deſſous de moi; quoique ce fût une trop grande délicateſſe, puiſque la Reine la plaçoit au-deſſus d'elle. Cela me fit paſſer huit jours ſans voir la Reine: le Cardinal Mazarin me trouva au Luxembourg, & me voulut perſuader d'y aller; je m'en excuſai. Je ne pouvois aſſez m'étonner que Madame la Princeſſe, glorieuſe comme elle étoit, ne bougeât de chez la Reine de Pologne qui la traitoit de haut en-bas. La Princeſſe de Carignan ne l'alla point voir; Madame n'y alla point non plus; Monſieur lui ren-

dit visite, où il ne fut pas traité civilement. Il voulut que, pour ôter à la Reine sujet de se fâcher contre moi, je visitasse celle de Pologne au Palais-Royal, & m'assura que la Reine ne me diroit rien : j'y fus par l'ordre de S. A. R. un jour qu'il devoit y avoir comédie ; j'arrivai qu'elle étoit pressée d'y aller ; je n'eus que le loisir de faire mes compliments, & puis je ne la revis plus, parce que la Reine mena avec elle la Reine de Pologne dans une tribune. Elle me dit de descendre dans la salle, où je ne trouvai pas à propos de me trouver seule avec toutes les Dames, sans aucune Princesse, en présence de tous ces étrangers ; je me retirai chez moi au-lieu d'aller à la comédie : la Reine en fut mal contente, & Monsieur me gronda dès le même soir. Le Cardinal Mazarin me raccommoda avec la Reine ; & l'Abbé de la Riviere, qui se voulut faire de fête en cette occasion, me fit tant valoir le bon office du Cardinal, qu'il me persuada que je devois l'en remercier, & me mena effectivement pour cela dans sa chambre : c'est la seule visite que je lui aye jamais rendue de mon chef, & encore le fis-je avec assez de regret. Tout cela n'aidoit pas à me faire brûler d'amour pour la Reine de Pologne, & ce

fut pour moi une eſpece de vengeance, lorſqu'elle alla dire adieu à Monſieur, où elle reçut quelque embarras dans ſa viſite. Il arriva malheureuſemeut, qu'à l'heure qu'elle y alla, Monſieur ſe faiſoit faire la barbe, & ne jugea pas à propos de ſe pouvoir montrer avec bienſéance dans cet état; il fut obligé de la faire attendre; & parce qu'elle n'avoit pas vu Madame, & qu'elle ne faiſoit pas état de la voir, le temps lui dura plus qu'elle n'eût voulu: ce que je fus bien aiſe d'apprendre, & encore plus lorſqu'elle s'en fut allée; il y avoit aſſez de gens ennuyés de cette Royauté.

Ce n'étoit pas cependant ce qui me tenoit le plus à cœur. J'avois trouvé Mademoiſelle d'Epernon au retour de Fontainebleau dans de ſi fortes penſées de dévotion, que l'appréhenſion de la perdre me tenoit l'eſprit dans une inquiétude perpétuelle; ce qui me déplut & ſurprit: je l'avois toujours vue éloignée de l'auſtérité qu'elle prêchoit à toute heure; elle ne parloit plus que de la mort, du mépris du monde, du bonheur de la vie religieuſe, & de ſemblables propos, qui témoignoient des ſentiments dont je craignois véritablement l'effet, quand je vis qu'elle étoit bien-aiſe que Monſieur d'Epernon, qui

étoit Gouverneur de Guyenne, l'eût mandée avec sa belle-mere pour aller à Bordeaux, & qu'elle disoit qu'elle seroit-là son salut bien mieux qu'à la Cour; qu'elle auroit le loisir de prier Dieu, & de se confirmer dans les bonnes inspirations qu'elle avoit; que sans cet éloignement, elles pourroient être ou détruites ou au moins altérées. Nous continuâmes à nous entretenir de ces tristes discours jusqu'à la veille de son départ, qui fut le jour de Sainte Thérese qu'elle me vint dire adieu; elle me trouva au lit, où j'étois demeurée pour quelque indisposition: elle se mit à genoux devant moi, & me dit que les bontés que j'avois eues pour elle, & la confiance réciproque qui avoit été entre elle & moi, l'obligeoient à me donner part de la résolution où elle étoit de se rendre Carmélite, & qu'elle espéroit de tous les soins qu'elle apporteroit, de s'y entretenir & d'exécuter sa résolution le plus promptement qu'elle pourroit. Il n'en falloit pas tant pour émouvoir la tendresse que j'avois pour elle; touchée de son dessein, je ne pus en avoir part sans pleurer; j'employai alors toutes les raisons que je pus pour l'en détourner; je lui reprochai le peu de sentiment qu'elle avoit pour moi; je lui dis que quand il n'y auroit point

de conſidération qui la regardât, celle de Monſieur d'Epernon devoit être puiſſante pour la retenir; parce que ſa malheureuſe condition ne pouvoit être adoucie que par ſa compagnie, qu'il n'avoit de conſolation que celle qu'elle lui donnoit, & qu'elle ne pouvoit peut-être rien faire de plus méritoire que de lui aider à ſupporter ſon infortune. Elle avoit déjà formé ſa réſolution trop fortement pour rien écouter qui la pût changer; elle m'engagea à n'en parler à perſonne, & s'en alla ainſi cruellement à Bordeaux avec Madame d'Epernon, & notre ſéparation nous coûta bien des larmes.

Après la campagne du ſecond ſiege de Mardick, Saujon, duquel j'ai déjà parlé, ſe rendit fort aſſidu à me faire la cour, & témoigna ſe vouloir attacher tout-à-fait à mes intérêts; auſſi eus-je beaucoup de conſidération pour les ſiens. Il perdit ſon pere en ce temps-là, & il avoit deux ſœurs; je mis l'aînée Fille d'Honneur de Madame, qui la trouva fort à ſon gré; auſſi étoit-ce une bonne fille, fort agréable, de jolie taille. En même-temps que je l'établis-là, je lui donnai beaucoup de marques de mon affection, qui alloit juſqu'à l'inſtruire de ce qu'elle devoit faire pour ſa conduite, & que l'éducation de

la Province lui faisoit ignorer. La crainte que j'avois qu'elle ne se laissât aller à quelque galanterie, m'y fit prendre les précautions que je pus. Ce fut inutilement; Monsieur devint amoureux d'elle. Soit l'inclination naturelle, soit la considération de la personne de Monsieur, elle eut trop de complaisance pour ses soins, & aucun égard pour ce que je lui en dis, quoique je l'eusse avertie de prendre garde que l'amitié des personnes comme Monsieur perdoit aisément la réputation d'une fille. Comme elle se contentoit de bien recevoir la peine que je prenois, je me contentai aussi depuis de la recommander particuliérement à Mademoiselle de Fontaine, fille de la Dame d'Atour de Madame, fort honnête personne, pleine d'esprit & de vertu; je témoignois en toute occasion que ce qui la regardoit me touchoit sensiblement. Lorsque je revins de Picardie, où j'avois suivi la Cour, j'appris que Mademoiselle de Saujon avoit reçu une Lettre de Monsieur lorsqu'il étoit à l'armée; qu'elle avoit demandé à Mademoiselle de Fontaine si elle y devoit faire réponse; elle étoit demeurée mal satisfaite d'elle, à cause qu'elle lui avoit conseillé de ne pas le faire; & depuis ce temps-là elle ne la vit plus, & évita son en-

tretien. Ce procédé me devint ſuſpect, & me fit juger qu'elle n'avoit pas ſuivi le conſeil de Mademoiſelle de Fontaine; elle ne laiſſa pas de vivre avec beaucoup de ſoumiſſion & de reſpect envers moi, d'un air cependant tout différent qu'elle n'avoit accoutumé.

J'avois toujours dans l'eſprit par-deſſus tout, l'éloignement de Madame & Mademoiſelle d'Epernon; & pour ne pas perdre tout-à-fait la douceur de leur compagnie, je leur écrivois & recevois de leur nouvelles réguliérement deux fois la ſemaine. Je leur mandois tout ce que je ſavois du monde, & tout ce que je faiſois; je n'avois pas un plus grand plaiſir que de les entretenir, de même que ſi je leur euſſe parlé, & j'attendois le jour de l'ordinaire de Bordeaux avec des impatiences incroyables. Les mêmes ſoins du Prince de Galles me faiſoient plus penſer à elles qu'aux ſentiments qu'on vouloit qu'il eût : ce que je remarque, parce qu'elles en avoient été cautions, & qu'il arriva que, durant leur abſence, il témoigna de la ſujétion pour moi : nous nous voyions ſouvent, parce que c'étoit une ſaiſon où il y avoit ſouvent Comédie au Palais-Royal. Le Prince de Galles ne manquoit point de s'y trouver, & de ſe

mettre toujours auprès de moi ; quand j'allois voir la Reine d'Angleterre, il me menoit toujours à mon carrosse ; & quelque temps qu'il fît, il ne mettoit point son chapeau qu'il ne m'eût quittée ; sa civilité paroissoit pour moi jusques dans les moindres choses. Un jour que je devois aller dans une assemblée chez Madame de Choisy, femme du Chancelier de Monsieur, qui m'en donnoit tous les ans, la Reine d'Angleterre, qui voulut me faire coëffer & me parer par elle-même, vint le soir à mon logis exprès, & prit tous les soins imaginables de m'ajuster. Le Prince de Galles cependant tenoit toujours le flambeau autour de moi pour éclairer, & eut ce jour-là une petite oie incarnate, blanche & noire, à cause que la parure des pierreries que j'avois étoit attachée avec des rubans de ces couleurs-là ; j'avois aussi une plume de même, & le tout étoit comme la Reine d'Angleterre l'avoit ordonné. La Reine, qui savoit de quelle main j'étois parée, me manda de l'aller voir avant que d'aller au bal ; ce qu'elle ne manquoit jamais de faire toutes les fois que je devois aller à quelques assemblées, parce qu'elle vouloit voir si j'étois habillée à son gré. Le Prince de Galles arriva chez Madame de

Choisy avant moi, & vint me donner la main à la descente de mon carrosse. Avant que d'entrer dans l'assemblée, je m'arrêtai dans une chambre pour me recoëffer au miroir, & toujours il tint le flambeau; il me suivoit presque pas à pas; & ce qui est de rare, & que je laisse à croire à qui voudra, c'est qu'au dire du Prince Robert, son cousin germain & mon proche parent qui lui servoit d'interprete, il entendoit tout ce que je lui disois, quoiqu'il n'entendît pas le François. Quand, après l'assemblée finie, je me retirai, je fus toute étonnée que lorsque j'arrivai au logis, il m'avoit suivie jusqu'à la porte; & lorsque je fus entrée, il passa son chemin. La galanterie fut poussée si ouvertement, qu'elle fit grand bruit dans le monde: tout l'hyver elle dura de la même force; elle parut encore fortement à une fête célebre qu'il y eut au Palais-Royal sur la fin de l'hyver, où il y eut une magnifique Comédie Italienne à machines & en musique avec un bal ensuite, pour lequel la Reine me voulut parer. L'on fut trois jours entiers à accommoder ma parure; ma robe étoit toute chamarrée de diamants avec des houppes incarnates, blanches & noires: j'avois sur moi toutes les pierreries de la Couronne & de la Reine d'Angleterre,

gleterre, qui en avoit encore en ce temps-là quelques-unes de reste : l'on ne peut rien voir de mieux ni de plus magnifiquement paré que je l'étois ce jour-là, & je ne manquai pas de trouver beaucoup de gens qui furent me dire assez à propos que ma belle taille, ma bonne mine, ma blancheur, & l'éclat de mes cheveux blonds, ne me paroient pas moins que toutes les richesses qui brilloient sur ma personne. Tout contribua ce jour-là à me faire paroître, parce que l'on dansa sur un grand théâtre accommodé tout exprès pour ce sujet, orné & éclairé de flambeaux autant qu'il le pouvoit être ; il y avoit au milieu du fond de ce théâtre un trône élevé de trois marches, couvert d'un dais, & tout autour du théâtre des bancs pour les Dames qui devoient danser, au pied desquelles étoient les danseurs, & le reste de la salle étoit en amphithéâtre qui nous avoit pour perspective. Le Roi ni le Prince de Galles ne se voulurent point mettre sur ce trône, j'y demeurai seule ; de sorte que je vis à mes pieds ces deux Princes & ce qu'il y avoit de Princesses de la Cour. Je ne me sentis point gênée en cette place ; & ceux qui m'avoient flattée lorsque j'allai au bal, trouverent encore matiere le lende-

main de le faire. Tout le monde ne manqua pas de me dire que je n'avois jamais paru moins contrainte que sur ce trône ; & que comme j'étois de race à l'occuper, lorsque je serois en possession d'un, où j'aurois à demeurer plus long-temps qu'au bal, j'y serois encore avec plus de liberté qu'en celui-là. Pendant que j'y étois, & que le Prince étoit à mes pieds, mon cœur le regardoit du haut en-bas aussi-bien que mes yeux ; j'avois alors dans l'esprit d'épouser l'Empereur, à quoi il y avoit beaucoup d'apparence, si de la part de la Cour on eût agi de bonne foi ; parce que Mondevergue, qui avoit été envoyé pour faire à l'Empereur de la part de Leurs Majestés leurs complimens de condoléance sur la perte de sa femme, avoit rapporté que dans tout le pays & dans la Cour de Vienne l'on souhaitoit fort que je fusse Impératrice ; que même quelques Ministres lui avoient dit que la Reine avoit moyen de procurer à l'Empereur toute la consolation qu'il pouvoit trouver. Ce qui me rendoit encore la chose plus présente à l'esprit, c'est que la Reine en m'habillant ce soir-là, ne m'avoit parlé d'autre chose que de ce mariage, & m'avoit dit qu'elle souhaitoit passionné-

ment cette affaire-là, & qu'elle y feroit tout ſon poſſible, perſuadée que c'étoit un bonheur conſidérable pour ſa Maiſon. Ainſi la penſée de l'Empire occupoit ſi fort mon eſprit, que je ne regardois plus le Prince de Galles que comme un objet de pitié.

Monſieur le Duc d'Enguien n'eut aucune part aux divertiſſements de cet hyver-là, parce que dès le commencement Monſieur le Prince ſon pere mourut, & ce même jour Madame accoucha d'une ſeconde fille appellée aujourd'hui Mademoiſelle d'Alençon, de la naiſſance de laquelle j'eus encore plus de douleur que de la premiere. Leurs Majeſtés viſiterent Monſieur le Duc d'Enguien, qui depuis a été appellé Mr. le Prince, & Monſieur le Prince de Conti ſur leur perte, & j'accompagnai la Reine dans ſa viſite. Après les compliments reçus de la Cour, Monſieur le Prince alla paſſer les premiers mois de ſon deuil, en ſon Gouvernement de Bourgogne, d'où il alla en Catalogne commander l'armée. Je ne veux pas oublier de dire qu'à ce bal, dont je viens de parler, la Reine d'Angleterre s'étoit apperçue que j'avois regardé ſon fils avec dédain. Après en avoir découvert la cauſe, auſſi-tôt que je la vis, elle me le repré-

cha, & même elle diſoit toujours depuis que j'avois l'Empereur en tête, dont je me défendis de tout mon pouvoir; j'en eus ſi peu pour déguiſer dans mon viſage les ſentiments de mon cœur, qu'il ne fut pas difficile de les connoître à me voir. Le Cardinal Mazarin me parloit ſouvent de me faire épouſer l'Empereur; & quoiqu'il ne fît rien pour cela, il m'aſſuroit qu'il y travailloit. L'Abbé de la Riviere s'en faiſoit auſſi de fête pour faire ſa cour auprès de moi, & m'aſſuroit qu'il ne négligeoit point d'en parler à Monſieur & au Cardinal. Ce qui depuis m'a fait juger que tout cela n'étoit que pour m'amuſer, c'eſt que Monſieur me dit un jour : J'ai ſû que la propoſition du mariage de l'Empereur vous plaît; ſi cela eſt, j'y contribuerai tout ce que je pourrai : je ſuis perſuadé que vous ne ſerez pas heureuſe en ce pays-là, l'on y vit à l'Eſpagnole; l'Empereur eſt plus vieux que moi; c'eſt pourquoi je penſe que ce n'eſt point un avantage pour vous, & que vous ne ſauriez être heureuſe qu'en Angleterre, ſi les affaires ſe remettent, ou en Savoye. Je lui répondis que je ſouhaitois l'Empereur, & que ce choix étoit pour moi-même; que je le ſupplois d'agréer ce que je deſirois; que j'en parlois ainſi avec bienſéance; que ce n'étoit pas un

homme jeune ni galant ; que l'on pouvoit voir par-là , comme c'étoit la vérité, que je penſois plus à l'établiſſement qu'à la perſonne. Mes deſirs néanmoins ne purent émouvoir pas un de ceux qui avoient autorité pour faire réuſſir l'affaire , & je n'eus de tout cela que le déplaiſir d'en entendre parler plus long-temps.

Après Pâques, il y eut une aſſemblée au Palais-Royal, à cauſe de la femme d'un Ambaſſadeur de Danemarck. Le Princes de Galles mena au bal Mademoiſelle de Guiſe à ma priere, au-lieu de Mademoiſelle de Longueville qui le prétendoit. Le Commandeur de Jars, qui eſt ſerviteur de la Reine d'Angleterre, engageoit autant qu'il le pouvoit le Prince de Galles à faire le galant de Mademoiſelle de Guerchy : il ſouhaitoit fort qu'il dît qu'elle étoit plus belle que Mademoiſelle de Châtillon ; il n'eut pas cette complaiſance pour le goût du Commandeur de Jars. Ce Prince avoit oublié dans ce bal-là de me rendre une courante, comme c'eſt la coutume ; je dis au Prince Robert, d'un ton qui lui fit juger que je le trouvois mauvais, que c'étoit bien-là le trait d'un habile-homme ; & tout auſſi-tôt il m'en fit toutes les excuſes imaginables.

Peu de temps après, la Cour partit pour Compiegne, & de-là elle alla à Amiens; & le desir d'être Impératrice qui me suivoit par-tout, & dont l'effet me paroissoit toujours proche, me faisoit penser qu'il étoit bon que je prisse par avance les habitudes qui pouvoient être conformes à l'humeur de l'Empereur. J'avois oui dire qu'il étoit dévot, & à son exemple, je la devins si bien, après en avoir feint l'apparence quelque temps, que j'eus pendant huit jours le desir de me faire Religieuse aux Carmélites, dont je ne fis confidence à personne. J'étois si occupée de ce desir, que je ne mangeois ni ne dormois, & j'en eus une inquiétude si grande, que, jointe à celle que j'ai naturellement, l'on appréhenda fort que je ne tombasse dangereusement malade. Toutes les fois que la Reine alloit dans les Couvents, ce qui arrivoit souvent, je demeurois seule dans l'Eglise; & occupée de toutes les personnes qui m'aimoient & qui regretteroient ma retraite, je me mettois à pleurer; ce qui paroissoit en cela un effet du détachement de moi-même, en étoit un de la tendresse que j'ai seulement. Je puis dire que pendant ces huit jours-là l'Empire ne m'étoit rien. Ce n'étoit pas sans avoir quelque vanité de quit-

ter le monde dans une pareille conjoncture, qui feroit dire que ce n'étoit que la connoiſſance parfaite que j'en avois, qui me faiſoit l'abandonner malgré l'eſpérance d'un établiſſement ſi conſidérable, & dont j'étois ſatisfaite : l'on ne pouvoit pas m'accuſer d'avoir pris cette réſolution par aucun dépit. Confirmée de jour à autre dans ce deſſein, je me déterminai d'en parler à Monſieur : j'allai chez lui, & il étoit au jeu : je ne fis qu'une viſite, & remis la communication de mon deſſein à un autre jour ; le lendemain il vint chez moi, & j'étois à la meſſe. Après avoir manqué pluſieurs fois l'occaſion de l'entretenir, il vint enfin un ſoir chez moi, où je le priai de m'entendre ſur une affaire dont j'avois à lui rendre compte : il me tira auſſi-tôt à part ; & ſur l'ouverture que je lui fis du bon mouvement qui m'étoit venu, je lui demandai la permiſſion d'examiner cette penſée, & de l'exécuter ſi elle continuoit avec les ſentiments qui l'avoient fait naître. Il me dit que cela venoit de ce que l'on ne travailloit pas aſſez à mon gré à me marier avec l'Empereur ; je lui répondis que cela ne pouvoit pas être, puiſque je ne m'en ſouciois plus, que j'aimois mieux ſervir Dieu que d'avoir toutes les Couronnes du monde, à quoi

j'ajoutai mille diſcours de cette ſorte, deſquels enfin il ſe mit en colere, & s'en prit aux perſonnes qui me voyoient le plus, & me dit : c'eſt Me. de Brienne & ces bigottes qui vous mettent cela en tête, vous ne leur parlerez plus, & je prierai la Reine de ne vous plus mener avec elle dans les Couvents. Lorſque je le vis prendre ma déclaration de cette ſorte, la crainte que j'eus qu'il n'en fît du bruit, me détermina à le ſupplier de n'en plus parler, & je l'aſſurai que je ne ferois que ce qu'il me commanderoit; auſſi n'a-t-on jamais mieux obéi que je fis en cette occaſion-là : à trois jours delà je ne penſai plus à ce que j'avois dit à S. A. R. Me. de Fouquerolles, qui l'avoit découvert, ſervit à m'en détourner, & Mondevergue, qui me parloit inceſſamment de ce mariage, & qui s'étoit apperçu de ma dévotion, diſoit quelquefois, je ſuis le diable qui vous tente. A la fin l'on eut à la Cour quelque ſoupçon de l'intention que j'avois eue de me retirer du monde ; & ſur ce que j'appris qu'on en avoit raillé, je raillai auſſi, & me défendis d'y avoir ſeulement penſé.

Pendant que le temps de la campagne ſe paſſoit, notre armée n'étoit occupée qu'à regarder l'Archiduc reprendre une

partie des places de Flandres que Monſieur y avoit priſes les années précédentes avec les armées du Roi. Cette oiſiveté, qui entretenoit l'humeur mélancolique de Saujon qui y étoit, & qui y faiſoit ſa charge de Capitaine aux Gardes, lui donna lieu de s'entretenir l'eſprit d'une viſion qu'il n'eut pas plutôt conçue qu'il la fit paroître, & dont je ne dois pas omettre le récit, puiſque ç'à été le fondement d'une affaire qui a fait aſſez parler à la Cour & dans le monde. Vilermont, Gentilhomme de mérite, Capitaine aux Gardes, fut fait priſonnier durant cette campagne-là à une ſortie où il ſe trouva, pendant que le Duc d'Amalfi Picolomini aſſiégeoit Armentieres. Ce Général lui permit de s'en revenir ſur ſa parole; avant que de partir il lui donna à dîner; & comme c'eſt une choſe ordinaire d'entretenir les étrangers en termes civils & avantageux de leurs pays, le Duc d'Amalfi, qui eſt eſtimé un des plus honnêtes & des plus galants hommes de notre ſiecle, parloit de la Cour de France, & parla de moi en termes avantageux, & voulut faire connoître que j'étois, dans ſon pays, en la même eſtime & affection avec laquelle il venoit de s'exprimer. Pour finir cet éloge, il dit: Nous ſerions

trop heureux d'avoir en ce pays une Princesse faite comme celle-là. Vilermont, qui étoit obligé, pour venir à la Cour, de passer par l'armée, s'entretint avec Saujon qui étoit son ami, de sa prison, des civilités qu'on lui avoit faites, & des nouvelles du pays d'où il venoit. Il lui conta ingénuement & sans dessein les propos qui avoient été tenus à la table du Duc d'Amalfi. Saujon s'imagina qu'on ne devoit pas les négliger, par le grand profit qu'il se figuroit qu'on en pouvoit tirer ; aussi fit-il incontinent connoître par le fondement qu'il en fit, la mince portée de son jugement. Comme il faisoit son compte sur ce discours en l'air, il m'écrivit par Vilermont, que je ne connoissois que de vue, & qui n'étoit jamais venu chez moi, afin de nous obliger d'entrer en conversation l'un avec l'autre. Il me manda que Vilermont avoit souhaité de me faire la révérence, que c'étoit un homme d'honneur & de mérite, que la belle action qu'il avoit faite pendant cette campagne-là le prouvoit bien, qu'il s'étoit jetté dans Armentieres où étoit sa compagnie, qu'il passa pour cela au travers de l'armée des ennemis, & que si je voulois l'écouter, il me diroit beaucoup de choses particulieres que je serois bien-aise

de ſavoir. Après avoir lu cette lettre, je fis la meilleure chere que je pus à Vilermont, & je m'enquis de lui de ce qu'il pouvoit m'apprendre du Pays d'où il venoit. Après m'en avoit dit beaucoup de bien, il me rendit compte des ſentiments qu'avoit témoignés à mon ſujet le Duc d'Amalfi, & des ſouhaits qu'il avoit faits, & ajouta de plus à ce que je viens de dire, que ce Duc lui avoit demandé ſi l'on me marieroit au Prince de Galles, à quoi il avoit répondu que non. Quoique ce diſcours ne méritât pas la moindre réflexion, néanmoins les termes myſtérieux de la lettre de Saujon, conférés avec ce que j'avois déjà reconnu de ſon eſprit ſonge-creux & viſionnaire, je jugeai que c'étoient-là les importantes affaires qu'il avoit à me dire, & qu'il vouloit me faire comprendre par ſa dépêche.

Pendant que l'on perdoit en Flandres, on ne gagnoit pas en Catalogne: la Mouſſaye arriva à Amiens, envoyé par Mr. le Prince pour apporter la nouvelle de la levée du ſiege de Lérida. Ceux qui étoient bien-aiſes d'empêcher que Mr. le Prince ne tirât de cet action l'honneur qui lui étoit dû, comme s'il n'y en avoit pas à acquérir dans les diſgraces auſſi-bien que dans les proſpérités de la guerre, voulu-

rent que ce fût un malheur capable de le décrier, & de rabattre un peu de sa fierté. Le Cardinal Mazarin, qui étoit le plus flatté de cette fausse opinion, y trouvoit pour son intérêt particulier plus de joie que personne : depuis le refus qu'on avoit fait à ce Prince de la dépouille de son beau-frere, dont le Cardinal avoit profité sous main, ce Ministre redoutoit toujours le ressentiment qu'il voyoit bien que le Prince en pouvoit conserver; de sorte qu'il vouloit se servir de cette occasion pour affoiblir le crédit de son ennemi dans le public, comme il le faisoit toujours bien aisément dans le cabinet. Il alloit au-devant de tout ce qui pouvoit être imputé à la justification de Mr. le Prince, parce qu'il savoit bien qu'il ne s'étoit vu dans la nécessité d'abandonner ce siege, que parce qu'on l'avoit laissé dans la nécessité de tout ce qu'il falloit pour l'entreprendre & pour l'achever. Tous ces artifices ne purent prévaloir contre la vérité, qui fut bientôt connue de tout le monde, qui trouvoit que c'étoit une sagesse au-dessus de l'âge de Mr. le Prince, d'avoir su si bien prévoir le péril où on l'avoit engagé d'exposer l'armée du Roi, de l'avoir conservée par une retraite, qui, en lui faisant manquer la conquête de

Lérida, lui faifoit remporter une victoire fur fon humeur & fur fon inclination, qui lui coûtoit plus que toutes les fatigues de fes campagnes paffées. Il avoit à la vérité fi chérement acquis la réputation d'une incomparable valeur, qu'il eût fallu pour la rendre feulement douteufe dans le monde, qu'il eût levé autant de fieges qu'il avoit pris de places, & qu'il eût perdu autant de batailles qu'il en avoit gagné. Auffi ce que fes ennemis voulurent en cela tourner contre fa gloire, n'a fervi qu'à la relever davantage, & à faire dire qu'il étoit bienheureux, parce qu'il ne manquoit à toutes les preuves qu'il avoit données de fon courage, qu'une occafion d'en donner de fa prudence, pour être eftimé le plus grand Capitaine de fon fiecle, & qu'il n'avoit pas perdu le temps de la faire paroître. J'étois pourtant de ceux qui appelloient cela difgrace. Quoique j'euffe alors de l'averfion pour fa perfonne & pour fa Maifon, la dévotion où j'étois dans ce voyage-là, fit que néanmoins je n'en eus pas de joie, & jufques-là que je ne pus prendre plaifir à le voir infulter, & ne voulus pas apprendre les chanfons que l'on en fit, & je ne les ai fues que long-temps après.

Depuis la nouvelle de la levée du ſiege de Lérida, l'on ne fit pas grand ſéjour à Amiens, d'où la Cour revínt à Paris. Quoique le deſſein d'être Religieuſe m'eût quittée, la dévotion qui s'étoit ſéparée de cette envie m'étoit demeurée, & je me l'étois rendue ſi ſévere, que je n'allois point au Cours; je ne mettois point de mouches, ni de poudre ſur mes cheveux : la négligence que j'avois pour ma coëffure, les rendoit ſi mal-propres & ſi longs que j'en étois toute déguiſée; j'avois trois mouchoirs de cou qui m'étouffoient en été, & pas un ruban de couleur, comme ſi j'euſſe voulu avoir l'air d'une perſonne de 40 ans, & je penſe même que l'on m'auroit fait plaiſir de me le dire, quoique je fuſſe très-éloignée d'en avoir l'âge. Je n'avois de ſatisfaction qu'à lire la vie de Sainte Thérefe, & de parler ou d'entendre parler d'Allemagne. Il y avoit une telle réforme dans ma maniere de vivre & de m'habiller, que vous ne vous étonnerez pas que cela n'ait pas continué. Ce qui m'abandonna le dernier, fut ma penſée pour l'Allemagne. Monſieur en écrivit à Mr. le Duc François de Lorraine qui étoit à Vienne, qui voulut bien s'en entremettre ; toute ſorte de médiation

m'étoit bonne, ſans examiner quelle elle pouvoit être. La qualité de celui-ci ne me faiſoit point douter de ſa capacité ni de ſon crédit; ainſi j'en attendois beaucoup. Ce fut l'Abbé de la Riviere qui m'en parla le premier, & qui fut ravi de m'amuſer de ce qui pouvoit me plaire pour être bien auprès de moi, parce que je ne l'aimois pas naturellement. Ce qui lui faiſoit le plus de peine, c'eſt que je diſois librement à Monſieur tout ce que j'apprenois qu'on diſoit dans le monde de ſon miniſtere, où je n'apprenois rien à ſon avantage, parce qu'il étoit ſouvent ſoupçonné de trahir ſon maître, & que perſonne que moi n'oſoit le faire remarquer à S. A. R. Cet incident me mit dans une grande amitié avec Madame, que je négligeois aſſez auparavant; & contre ce que j'avois accoutumé, je lui rendois de grands ſoins & de fréquentes viſites ſans m'ennuyer avec elle. Je ſavois que l'amour de Monſieur pour M^lle^. de Saujon ne lui plaiſoit pas; j'en avertis la Demoiſelle, & la grondai de ce qu'elle ne faiſoit pas là-deſſus ce qu'elle devoit. Ce furent des réprimandes inutiles, parce qu'elle avoit pris là-deſſus un ſi mauvais pli, que la maniere ſuffiſante dont elle recevoit ce que je lui diſois, m'en rebuta;

de ſorte que je m'abſtins de lui parler à mon ordinaire, & je ne lui parlai preſque plus, en quoi je ne fis pas plaiſir à Monſieur, qui devint auſſi mal ſatisfait de moi, que Madame en étoit contente. A ce propos je dirai ici ce que j'ai remarqué, & qui m'a été confirmé par Monſieur même, qui eſt que l'on ne ſauroit être parfaitement bien avec lui & avec Madame enſemble, quoiqu'il lui témoigne & qu'il ait effectivement beaucoup d'amitié pour elle, & qu'il vive dans ſa maiſon avec la même facilité d'humeur & de complaiſance qu'un bon bourgeois vit dans ſa famille.

Saujon, qui ne voyoit point de répon ſe à ſa lettre, & à qui il ennuyoit de ne pas ſavoir de quelle maniere je m'étois laiſſée prendre à l'appât de l'entretien du Duc d'Amalfi, eut impatience d'en venir apprendre lui-même des nouvelles. Il fit un voyage à Paris pour quelques affaires de l'armée par l'ordre des Généraux, dont je crois qu'il les ſollicita, afin d'avoir un prétexte de venir. Il ne concevoit pas que l'on pût, ſans manquer de bon ſens, perdre un moment de temps à profiter de ce que Vilermont lui avoit rapporté. La dévotion où il me trouva, les ſermons que je lui fis ſur le bon état où ſe doivent

mettre les gens de guerre qui ſont plus ſouvent expoſés que les autres au péril de la mort, l'étonnerent tellement, qu'il ne me parla de rien ; ce qui lui en ôta encore le moyen, fut que je ne lui nommai pas ſeulement le nom de Vilermont.

La Cour fit vers l'automne un voyage à Fontainebleau, où je recommençai à prendre goût pour les divertiſſements ; de ſorte que j'étois avec plaiſir aux promenades, aux divertiſſements & aux comédies. Cela ne ſervit qu'à modérer l'excès de l'auſtérité où je m'étois réduite ; il reſta toujours dans mon cœur les ſentiments de la dévotion qui m'avoient penſé conduire juſques aux Carmélites. Monſieur, frere du Roi, ne fut point du voyage, parce qu'il n'étoit point encore guéri de la rougeole qu'il avoit eue dans l'été, à laquelle ſuccéda une fort grande dyſſenterie qui le mit en danger. Incontinent que la nouvelle en fut apportée à Leurs Majeſtés, la Reine s'en alla en toute diligence à Paris : le Roi & Mr. le Cardinal Mazarin demeurerent à Fontainebleau : il n'y eut que moi qui accompagnai la Reine. L'on ne fut pas longtemps dans l'appréhenſion d'un mauvais événement de la maladie de Mr. le Duc d'Anjou : nous ne fûmes obligées que

d'être deux jours à Paris, pour y voir l'amendement; après lequel la Reine reprit le chemin de Fontainebleau avec la même diligence qu'elle en étoit partie. Madame y vint ensuite, où notre amitié & mes rigueurs pour Mlle. de Saujon continuerent comme auparavant; aussi Monsieur n'en étoit-il pas plus content là qu'à Paris. L'Abbé de la Riviere qui s'en appercevoit, me disoit quelquefois, que si je voulois, je serois admirablement bien avec Monsieur, parce que je ne lui déplaisois qu'en certaines choses de peu de conséquence, auxquelles je pouvois & je devois prendre garde. Je lui demandai ce que c'étoit; il me répondit que je n'avois qu'à les bien étudier, & que quand je les connoîtrois, j'eusse à m'en corriger. Entre les divertissements que l'on eut à Fontainebleau, il y eut un bal pour l'amour du Prince de Galles, qui y vint faire un tour. L'affaire d'Allemagne, qui pour lors étoit publique, & pour laquelle l'on croyoit que la Cour agissoit de bonne foi, refroidit un peu les empressements du Prince de Galles, & l'on dit qu'il faisoit l'amant désespéré. Je n'étois pas tendre là-dessus. Il ne fut que trois jours à son voyage, & la Cour revint à Paris où

l'hyver ſe paſſa à l'ordinaire en bals & en comédies, & le ſeul Mr. de Guiſe fut la matiere de l'entretien de toute la Cour, par le voyage qu'il fit alors à Rome pour ſolliciter la diſſolution de ſon mariage avec la Comteſſe de Boſſu, afin de pouvoir épouſer Mlle. de Pons.

La Cour, qui n'avoit eu d'autre intention que de me tromper dans l'eſpérance qu'elle m'avoit toujours donnée de me marier avec l'Empereur, & qui ſavoit qu'il étoit prêt de conclure un autre mariage que les nouvelles du monde rendroient bientôt public, ſe vit obligée de m'en faire part, & de commencer par-là à ſe dégager de la parole qu'on m'avoit donnée. Pour ne montrer leur fourbe que le moins groſſiérement qu'ils pourroient, l'Abbé de la Riviere, qui, dans cette comédie, jouoit un perſonnage conſidérable, fut le premier qui me vint dire que les nouvelles d'Allemagne alloient mal, que l'on parloit de marier l'Empereur avec une des Archiducheſſes du Tirol, & me donna à entendre que ce deſſein venoit de la Cour-d'Eſpagne; qu'il ne falloit pas eſſayer de le pouvoir rompre. Le dépit que j'en eus, me fit rechercher avec tant de curioſité la vérité de ce fait, que je découvris que le Cardinal Maza-

rin & l'Abbé de la Riviere m'avoient trompée, qu'ils ne m'avoient fait voir de belles apparences à cet établissement que pour m'entretenir d'un vain espoir, qu'ils n'avoient en effet jamais travaillé aux moyens d'en faire réussir le dessein. Quoique je fusse persuadée que ces gens-là n'agissoient point de bonne foi, je ne laissai pas d'être sensiblement saisie de colere contre la Cour, & c'étoit un ressentiment qui me faisoit d'autant plus de peine, que je n'avois pas moyen d'en donner des effets. Pendant que j'étois ainsi leurrée à toute heure de tous les établissements qui me pourroient être propres, Saujon revint de l'armée, qui ne me parla de rien; il me venoit voir souvent; & un jour entr'autres qu'il y étoit, un Gentilhomme qui est à moi, nommé La Tour, que j'aime fort, avec qui, par la confiance que j'ai en lui, je m'entretenois de mon chagrin contre la Cour, me demanda si Saujon ne m'avoit point montré des lettres : je lui dis que non; je le vis sur l'heure, je l'appellai, il m'en fit voir une qu'on lui avoit écrite de Flandres, qui portoit que le bruit avoit succédé aux souhaits qu'ils avoient faits ensemble, que l'on y parloit de l'espérance que l'on avoit de me voir mariée

avec l'Archiduc ; que l'on ne doutoit point qu'il ne devînt ſouverain du pays ; & ce correſpondant lui marquoit que par les grandes habitudes qu'il avoit auprès des plus conſidérables de ceux qui gouvernoient pour le Roi d'Eſpagne, & même auprès de ceux qui étoient le mieux dans l'eſprit de l'Archiduc, il lui en pouvoit mander des nouvelles aſſurées. Saujon me montra deux ou trois lettres qui étoient ſur le même ton : il m'entretenoit ſouvent du bonheur qui pourroit être attaché à cette condition future, & me faiſoit comprendre la beauté de l'établiſſement par celle du pays. Je comprenois bien ce qu'il diſoit, non pas qu'il fût capable de faire réuſſir un tel deſſein. Pour me le rendre encore plus indubitable, il me demanda permiſſion de ſe défaire d'une Compagnie qu'il avoit au Régiment des Gardes, pour ſe pouvoir plus librement attacher auprès de moi. Après s'en être défait, il me dit ſur la fin du Carême, qu'il vouloit penſer à trouver un prétexte pour faire quelques voyages en Flandre. Je trouvois cette viſion aſſez creuſe ; de plus il me diſoit que je verrois combien il avanceroit l'affaire. Cette chimere lui dura long-temps dans l'eſprit ; il en parloit ſouvent ; & comme j'aime les foux, ſoit gais,

ſoit mélancoliques, & que je ne croyois pas que cette action pût devenir ſérieuſe, je l'écoutois. J'allai à St. Denis paſſer la Semaine-ſainte aux Carmélites, où j'avois accoutumé de me retirer aux bonnes fêtes; il envoya ſavoir de mes nouvelles ſur ce qu'il apprit que je m'étois heurté la tête, afin de m'écrire pour me mander qu'un ordinaire par lequel il attendoit des nouvelles, ne lui avoit point apporté des lettres. Je n'avois jamais pris cette affaire dans une autre intention que celle que je viens de dire. Quant à Saujon, je ne ſais quelle conduite il eut : je le vis le lendemain que je fus revenue de Saint Denis, & je fus toute étonnée que le jour d'après Vilermont me vint voir, & me dit que Saujon venoit d'être arrêté. Je ne connoiſſois point de crime dans tout ce qu'il avoit fait; j'en demandai la raiſon à Vilermont, qui me dit que je la ſavois bien; & après l'avoir cherchée, la connoiſſance que nous avions de l'humeur qu'il a de ſe faire de fête mal-à-propos, nous fit juger à tous deux en même-temps que ce ſeroit ſa prétendue négociation : ce qui me fit craindre auſſitôt qu'il n'en eût fait plus qu'il ne m'en avoit dit. Je m'en allai d'abord chez la Reine, où je rencontrai Comminges, par-

rent de Saujon, qui m'annonça avec surprise la même nouvelle que m'avoit dite Vilermont, dont je témoignai de l'étonnement, & ne fis pas semblant d'en rien savoir; ce qu'il ne crut cependant pas.

Je fus à la vérité encore plus étonnée que la Reine ne m'en parlât point, & de ce que delà j'allai au Luxembourg où Monsieur ne m'en dit rien. Pour Madame, qui, je crois, n'avoit point de part au secret de cette conduite, elle me témoigna que, selon l'opinion qu'elle avoit que Saujon étoit mon serviteur, elle étoit fâchée de sa disgrace. Je voulus voir en même-temps la sœur de Saujon, qui étoit alors fille d'honneur de Madame, & présentement sa Dame d'atour, & elle n'y étoit pas. J'y retournai le lendemain, & j'allai dans sa chambre. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle s'abandonna à de grands cris de douleur, m'adressa ses plaintes, & se prenoit à moi de la prison de son frere, quoiqu'elle ne m'en dît rien. J'en fus assez surprise; néanmoins je trouvai le moyen de la laisser un peu consolée; & au bout de deux jours, on ne parla plus de cette affaire que comme d'une bagatelle. Saujon n'avoit encore eu jusques-là que la maison du Prévôt de l'Isle pour prison, & l'on ne lui disoit rien du crime dont l'on

prétendoit l'accuſer. Je trouvois de l'injuſtice de ce qu'il étoit traité de la ſorte; j'en parlai à l'Abbé de la Riviere, pour qu'il en parlât au Cardinal Mazarin. La Riviere me dit ſeulement que Saujon étoit fort criminel; & à quelques jours de-là, il me vint voir; & ſans me parler du priſonnier, il ſe mit aſſez hors de propos, ce me ſemble, à m'entretenir d'Allemagne & des partis qui m'y pouvoient être propres; & pour me laiſſer une impreſſion favorable de ſa converſation, il me dit que Monſieur n'avoit jamais été plus content de moi qu'il l'étoit alors, & que j'étois tout-à-fait bien avec lui; ce que je croyois aſſez aiſément, parce que je ſavois bien n'avoir rien fait qui l'obligeât au contraire. Ces deux ſeuls points firent tout l'entretien que l'Abbé de la Riviere eut avec moi; je ne ſus que juger de ſon deſſein, ſinon qu'il vouloit me dépayſer par-là, pour m'ôter de l'eſprit qu'il ſe voulût mêler de l'affaire de Saujon; en quoi je me confirmai par un meſſage que je reçus peu après de la part de Saujon, qui me fit ſavoir qu'on ne l'avoit pas oublié. Il me manda que le Lieutenant-Criminel avoit été l'interroger; qu'il lui avoit demandé s'il avoit été en Hollande, & s'il y écrivoit quelquefois. Il répondit affirmativement

mativement à ces deux queſtions ; & pour mieux ſatisfaire à la ſeconde, il avoit ajouté qu'il y avoit un frere Capitaine d'Infanterie, à qui il écrivoit tous les ans une fois ou deux : qu'il lui avoit demandé s'il avoit été en Flandres, & qu'il lui avoit répondu qu'il y avoit ſervi deux ou trois campagnes, & que l'interrogatoire avoit fini-là. Mr. le Cardinal Mazarin l'envoya quérir, & lui fit d'abord toutes les promeſſes imaginables pour lui faire dire que je ſavois ce qu'il avoit fait; ce qui étoit ſi faux que je n'ai jamais pu ſavoir ce que portoit ſa Lettre que l'on avoit ſurpriſe. Saujon nia que j'euſſe aucune connoiſſance de ſa Lettre. Cette converſation dura quelques heures ſans que le Cardinal Mazarin pût tirer de Saujon que la vérité, quoique celle-là ne lui fût pas agréable, puiſqu'elle me juſtifioit abſolument : elle ne l'étoit pas encore en une autre maniere ; Saujon n'étoit ni agréable ni éloquent. A ſon retour de chez le Prévôt de l'Iſle, il envoya chercher ſon frere pour me mander par lui ce que Mr. le Cardinal Mazarin lui avoit dit, & qu'il croyoit que la Reine & Monſieur me feroient une réprimande là-deſſus ; qu'il me demandoit pardon d'en être la cauſe, & me ſupplioit de conſidérer qu'il avoit fait

cela à bonne intention. Cette affaire me devoit faire ſonger toute ma vie à n'avoir point de commerce avec des gens imprudents ni des viſionnaires. J'ai une trop grande bonté naturelle qui me fait croire que tout le monde a toujours les intentions auſſi droites que moi; & par la ſuite de ces Mémoires, vous verrez comme j'ai encore été attrapée par des gens imprudents. La ſincérité avec laquelle j'agis, & mon innocence en cette rencontre, me perſuaderent qu'elles me tireroient de ce pas-là; ainſi je n'eus nulle inquiétude de tout ce que Mr. le Cardinal Mazarin avoit dit à Saujon, & je traitai cela de bagatelle. Je me promettois bien plus de bontés de la Reine & de Monſieur que je ne leur en trouvai. J'allai au Palais-Royal enſuite de l'avis de Saujon, comme je faiſois tous les jours; on ne me dit mot. Comme je ſortois de chez Mlle. de Beaumont, qui eſt une perſonne libre, & à qui j'ai toujours permis d'agir de cette maniere avec moi, elle me cria: Princeſſe, l'on dit que Saujon vous vouloit enlever pour vous mener épouſer l'Archiduc. Je me mis à rire, & nous traitâmes cette affaire-là elle & moi de ridicule, comme elle l'étoit, & cela tout haut dans la chambre de la Reine.

Je m'en allai au Palais de Luxembourg dans la résolution d'en parler à l'Abbé de la Riviere, puis à Monsieur : il soupa chez Mr. le Cardinal Mazarin ; il revint si tard que je ne l'attendis point. Pour la Riviere, il me fit des excuses de ce qu'il ne venoit point me parler, qu'il étoit occupé pour les affaires de S. A. R. Mr. Le lendemain le jeune Saujon me vint voir, & me dit que son frere avoit encore eu une conversation avec Mr. le Cardinal Mazarin, & que la conclusion avoit été que, puisque l'on ne pouvoit tirer de lui ce qu'on desiroit, la Reine & Monsieur verroient ce qu'ils auroient à faire avec moi. J'allai au Palais-Royal, & l'on étoit encore au Conseil ; je fis cependant une visite, résolue de tirer quelques éclaircissements de cette affaire ; comme j'y retournai, l'Abbé de la Riviere, qui sortit des premiers du Conseil, vint à moi, & me dit : Il n'est plus temps de vous céler la colere où la Reine & Monsieur sont contre vous, ils vous le témoigneront bientôt, & vous n'en ignorez pas le sujet. Je lui répondis que je ne savois pas ce que j'avois pu faire qui pût déplaire à la Reine & à Monsieur ; que si ma conduite méritoit un aussi mauvais traitement que celui dont il me menaçoit, j'es-

pérois que la Reine prendroit son temps pour me dire ce qu'il lui plairoit au Val-de-Grace en particulier, & Monsieur dans son cabinet; & que je n'étois pas d'un âge à me faire des réprimandes devant le monde. Comme nous en étions-là, Monsieur m'appella, j'entrai dans la galerie de la Reine; Mademoiselle de Guise qui étoit avec moi, me suivit. Monsieur lui ferma la porte au nez avec assez de furie: ce qui m'eût dû effrayer, si ma conscience m'eût causé quelques remords. J'étois fort tranquille, je me sentois innocente de l'accusation formée contre moi: j'avançai vers la Reine qui me salua d'une mine en colere, elle dit à Mr. le Cardinal Mazarin: Il faut attendre que son pere soit venu. Je me mis dans une fenêtre qui étoit plus élevée que le reste de la galerie, & j'écoutai là avec toute la fierté qu'on peut avoir quand elle a la raison de son côté; ce qui est beaucoup avoir par-dessus les personnes qui ont tant d'autres prérogatives au-dessus de nous. Comme Monsieur fût venu, la Reine commença d'un ton assez aigre: Nous savons votre pere & moi les menées que vous avez avec Saujon, & les grands desseins qu'il avoit. Je répondis que je n'en avoit nulle connoissance, que j'avois bien

de la curiosité de savoir ce que S. M. vouloit dire, & qu'elle me feroit bien de l'honneur de me l'apprendre ; sur quoi elle répartit que je ne l'ignorois pas, puisqu'il étoit en prison pour l'amour de moi, & que j'étois la cause de l'état où il étoit. Je répliquai que, pour être mon serviteur, cela ne donnoit ni de la prudence ni du bonheur, & que quoique Saujon le fût, il pouvoit bien manquer de l'un & de l'autre sans que j'en fusse cause. Elle poursuivit : Nous savons que Saujon vous veut marier à l'Archiduc, qu'il vous dit qu'il aura les Pays-Bas en Souveraineté, & force autre chimeres dont vous vous êtes laissée persuader comme d'une vérité : l'Archiduc est le dernier des hommes, & le plus méchant parti qui se puisse trouver.

Comme je ne disois mot, la Reine me disoit : Répondez : je lui obéis, & lui répondis qu'elle faisoit bien de l'honneur à Saujon, s'il avoit été capable de se persuader un tel dessein, de le mettre en prison comme un homme raisonnable, & que les petites maisons étoient un lieu bien plus propre si le fait étoit vérifié ; que d'entreprendre de faire ce qui n'appartenoit qu'au Roi son frere, il falloit être fou ; que pour moi je n'avois pas passé jusqu'à cette heure pour folle dans le mon-

de, & qu'il faudroit que je le fuſſe bien pour laiſſer le ſoin de mon établiſſement à Mr. de Saujon ; & que je devois bien eſpérer, après celui qu'elle avoit eu d'établir la Reine de Pologne, qui n'étoit ni de ma qualité, ni en rien égale à moi, qu'elle feroit paroître en ma perſonne la reconnoiſſance des obligations qu'elle avoit à Monſieur, & qu'ainſi je me repoſois entiérement ſur elle de ma fortune ; que je ſavois combien elle étoit obligée pour l'amour de lui à m'en procurer une grande & conforme à ma qualité, & à la reconnoiſſance qu'elle devoit avoir pour Monſieur. S. M. fut aſſez étonnée de la maniere dont je répondois : elle diſoit à Monſieur & à Mr. le Cardinal Mazarin : Voyez avec quelle aſſurance elle ſoutient qu'elle ne ſait rien de toute cette affaire. Je diſois, l'on en a beaucoup pour ſoutenir la vérité quand on la dit ; elle me reprochoit, & me diſoit : Il eſt fort beau qu'une perſonne qui eſt attachée à votre ſervice, pour récompenſe, vous lui mettiez la tête ſur l'échafaud.

Comme j'avois oui dire que pour le ſervice de la Reine & de Monſieur, pluſieurs avoient péri de cette maniere, & que cela me vint dans l'eſprit à ce propos ; je répondis, au moins ce ſera le

premier. Soit en reproches, ſoit en queſtions de pareille nature, cela dura aſſez long-temps : je me laſſois d'y répondre ; & ſi je l'oſe dire, j'avois pitié de la Reine & de Monſieur de les voir agir ainſi. La Reine diſoit : Répondez donc à ce qu'on vous demande. J'obéis, & lui dis que, comme je n'avois jamais été interrogée, je ne ſavois pas répondre à ce qu'elle me demandoit. Mr. le Cardinal Mazarin, qui étoit de ſens-froid, & qui écoutoit cela, remarquoit tout ce que je diſoit, & en rioit. Cette derniere parole ſe pouvoit remarquer ; la Reine & Monſieur avoient été interrogés pluſieurs fois par Mr. le Chancelier : l'on pouvoit croire que je leur répondois à deſſein des choſes auſſi fortes que celles qu'ils me diſoient, & encore plus, puiſque la vérité étoit contr'eux, & qu'il n'y avoit que des ſuppoſitions contre moi. La converſation me parut longue ; les répétitions qui ne nous ſont pas agréables paroiſſent toujours telles, & effectivement elle dura une heure & demi, ce qui m'ennuya : & comme je vis que ſi je ne m'en allois cela ne finiroit point, je dis à la Reine : Je crois que Votre Majeſté n'a plus rien à me dire : elle me répliqua que non ; je fis la révérence, & ſortis aſſez victo-

rieuſe de ce combat, mais fort en colere. Comme je ſortois, l'Abbé de la Riviere voulut me parler; je déchargeai ma colere contre lui, & m'en allai chez moi, où la fievre me prit : ce qui ne m'empêcha pas de ſortir le lendemain pour aller voir Madame de Guiſe, qui avoit eu nouvelle de la priſon de Mr. de Guiſe, que les Eſpagnols avoient fait arrêter à Naples, comme il alloit pour ſe révolter. Et même cela étoit fait, & il en étoit le maître; s'il avoit eu autant de prudence que de courage, & un peu de bonheur, il eût pu ſoutenir cette conquête qu'il avoit acquiſe avec beaucoup de gloire : en tout ce qu'il a fait en ſa vie, tout lui a toujours manqué, hors le courage.

Au retour de cette viſite, je me vins mettre au lit; & la crainte que j'eus que beaucoup de gens ne me vinſſent voir, plutôt par curioſité que pour me plaindre, me fit donner ordre à ma porte que je ne voulois voir perſonne, & je fis dire que je me trouvois mal; ce qui étoit véritable. L'on peut juger combien une telle affaire donne de douleur à une perſonne de mon humeur; & la penſée que ces bruits-là couroient dans les Pays étrangers, avec les mauvais ſentiments

de la Reine & de Monsieur à mon égard, m'accabloient de chagrin & de mélancolie. Il se trouva que l'ordre que j'avois donné à ma porte fut suivi d'un pareil de Monsieur à Madame la Comtesse de Fiesque, qui étoit une maniere de prison, qui ne me fâcha pas, puisque je m'y étois mise moi-même volontairement. Monsieur commanda aussi à Madame la Comtesse de Fiesque d'ôter d'auprès de moi une petite femme de chambre que j'avois à qui Saujon parloit souvent : il l'accusoit d'être de cette intrigue ; j'en fus fort touchée par l'éclat que cela feroit, parce que je n'avois pour elle ni amitié ni confiance, & même je l'ai chassée deux ans après, parce qu'elle s'étoit mariée par amour. Le trouble que toutes ces circonstances me causerent, alla jusques à me donner la fievre double-tierce, dont j'eus plusieurs accès. Mr. l'Abbé de la Riviere me vint voir avec soin pendant mon mal ; ses visites ne le diminuoient pas, j'étois persuadée qu'il y avoit beaucoup contribué. La suite des temps & des événements m'a assez fait connoître que toutes les personnes qui m'ont voulu rendre de mauvais offices auprès de Monsieur, y ont réussi d'autant plus aisément, que S. A. R. faisoit la moitié du chemin ; à

la moindre ouverture elles étoient obligées à poursuivre, plutôt pour lui plaire que pour la mauvaise intention qu'elles ont eue pour moi.

Soit que l'Abbé de la Riviere se répentît de l'embarras qu'il m'avoit causé, & du mauvais pas qu'il avoit fait faire à son maître, il me vint dire que S. A. R. trouvoit bon que je visse le monde dès que ma santé me le permettroit. Je me servis de cette permission, je fus visitée de toute la Cour qui étoit dans des sentiments fort avantageux pour moi. L'on blâmoit fort la Reine & Monsieur, & l'on ne pouvoit comprendre à quelle intention ils en avoient usé ainsi envers moi, puisque le blâme en tomboit sur eux. L'on me connoissoit trop bien, pour croire que je fusse capable de m'être mis dans la tête un dessein aussi chimérique & aussi ridicule que celui qu'ils débitoient pour justifier leur procédé. Je n'avois jamais rien fait en ma vie, qui pût faire croire que j'eusse eu une pensée si à mon désavantage : aussi ma douleur n'étoit-elle point fondée sur ce que l'on pouvoit croire de mes intentions, elle rouloit sur le peu de tendresse que Monsieur faisoit connoître avoir pour moi. Quand le fait auroit été véritable, il l'an-

roit dû cacher. Si j'avois été capable du doux plaisir que donne la vengeance contre des personnes qui me sont aussi proches que la Reine & Monsieur, j'en aurois pu prendre de voir la confusion dont cette affaire les couvrit; je vis cela avec confusion moi-même, & songeois à ce que j'avois l'honneur de leur être, avec un esprit de charité & de respect.

Comme j'eus vu quelques jours le monde, & que ma santé étoit bonne, je ne m'avisai pas que je devois voir la Reine & Monsieur. Cet oubli-là fit peut-être croire à l'Abbé de la Riviere, que dans le monde l'on attribueroit cela à quelque mépris de ma part, & que j'agissois avec hauteur, quoique ce ne fût pas ma pensée; il me demanda quand je voulois voir Monsieur & la Reine. Je répondis que ce seroit quand il leur plairoit, que je recevrois cet honneur avec joie; il me manda d'aller au Luxembourg le lendemain matin. J'y allai; l'on me fit descendre mystérieusement à un degré qui donne dans le cabinet des livres de Monsieur: l'Abbé de la Riviere me vint prendre à mon carrosse, & me mena en-haut; il y a deux cabinets, un petit par où l'on passe, où demeurerent M^e. la Comtesse de Fiesque & mon Ecuyer; j'entrai dans

celui de Monsieur, qui changea de visage, & me parut fort interdit. Il voulut me faire une réprimande, & commença du ton dont on les fait; il sentit qu'il étoit plutôt obligé à me faire des excuses qu'à me gronder; il prit ce parti-là sans toutefois le croire prendre. Je m'assure que qui lui demanderoit ce qu'il me dit lorsqu'il me gronda, le prendroit comme moi pour maniere d'excuse. Je pleurai fort, je ne sais si ce fut d'embarras ou de tendresse, il vaut mieux croire que ce fut l'un que l'autre. Les larmes vinrent aux yeux de S. A. R.; ensuite M^r^. de la Riviere me mena chez Madame; je traversai la galerie, la chambre & l'antichambre de Monsieur, il y avoit beaucoup de gens qui regardoient, ce qui est assez ordinaire: Madame & moi nous eûmes peu de discours.

Je m'en allai chez la Reine, c'étoit au Palais-Royal, où je fus bien regardée encore; j'entrai avec assez de fierté, & l'adversité n'a guere diminué celle qui m'est naturelle, quoique j'en aye beaucoup eu depuis ce temps-là. La Reine sortoit du lit; quoique j'aye toujours entré à toutes les heures chez elle, à cause de ce que que je suis & de ce que j'ai toujours été avec elle depuis la régence, &

qu'elle a vécu avec grande familiarité avec moi, au-lieu de m'approcher comme j'avois accoutumé, je demeurai à la porte où Mr. le Duc d'Anjou me vint embrasser, & me dire : Ma cousine, j'ai toujours été pour vous, & j'ai pris votre parti contre tout le monde. La Reine ne me disoit mot ; elle s'avisa de me dire : Asseyez-vous, vous devez être foible après avoir été malade. Je lui repliquai que ma maladie ne m'avoit point affoiblie, & que j'avois assez de force pour me tenir debout. Je ne sais si elle ne crut point, lorsque je parlai de ma force, que j'étois bien-aise de la faire souvenir que j'en avois assez eu à soutenir les persécutions qu'elle m'avoit faites, & si elle ne croyoit pas que j'avois dit cela avec quelque esprit de picotterie, & même je ne justifiai pas mon intention ; elle rougit. Comme elle fut habillée, & prête d'aller à la messe, je lui présentai ses gants, elle me tira à part, & me dit peu de mots : Je me souviens fort bien qu'ils n'étoient pas des plus obligeants ; mais je ne les puis redire. Si j'eusse eu en pensée dans ce temps-là que je me trouverois un jour en dessein d'écrire mes aventures, & si j'eusse cru qu'il m'en fût arrivé autant que j'en ai eu depuis & aussi dignes d'être écrites,

j'aurois bien retenu ces propos, & c'étoit à quoi je songeois le moins dans ce temps-là. Sa Majesté alla à la messe, & je me retirai. Le lendemain Mr. le Cardinal Mazarin me vint voir, & me témoigna être fort fâché de tout ce qui s'étoit passé, & fit son possible pour me persuader qu'il n'y avoit eu aucune part : pour moi je lui laissai croire que j'en étois toute persuadée ; ce qu'il crut aisément, il se flatte assez d'avoir ce don-là.

Depuis tout cela j'allois de temps à autre rendre mes devoirs à la Reine ; mais non pas si souvent que j'avois accoutumé : je ne croyois pas que la présence d'une personne qu'elle avoit si fort maltraitée, lui pût être agréable. Je compris en ce temps-là, ce que je sais encore mieux présentement, que l'on se passe aisément de la Cour, quand on connoît n'y être pas selon sa qualité & avec l'éclat que l'on y doit être. J'allois souvent à ma maison de Bois-le-Vicomte, où j'étois trois ou quatre jours : je fis un voyage un peu plus long ; j'allai à Monglas, où je fus reçue avec joie & magnificence du maître & de la maîtresse du logis. J'allai à Pons chez Mad. Bouthillier ; c'est une des plus belles maisons de France ; elle est située à mi-côte ; on y voit

des fontaines, des canaux, & la riviere de Seine au-bas des jardins qui ſont en terraſſes : les avenues ſont belles, & la maiſon bâtie par un Sur-Intendant ; c'eſt pour laiſſer juger des beautés du dedans, des meubles, & de la magnificence avec laquelle je fus reçue. J'y reſtai trois jours, & j'y danſai fortement. Je me promenai à cheval ; il y avoit un bateau le plus joli du monde, j'y allai peu, je crains l'eau ; Mad. Bouthillier avoit pris avec elle une de ſes parentes nommée Mademoiſelle de Neuville, jeune, jolie & ſpirituelle, qui me fit fort bien l'honneur de ſon logis : c'eſt Madame de Frontenac préſentement. Dès ce moment, j'eus de l'amitié pour elle, dont elle a depuis ſenti les effets ; elle dit qu'elle en eut auſſi pour moi, elle m'en a donné des marques ; vous la verrez ma compagne dans mes triomphes paſſés & dans mes diſgraces préſentes.

Après un jour ou deux de ſéjour, je m'en revins au Bois-le-Vicomte ; je paſſai par Senars, pour y faire la fête de Notre-Dame de la mi-Août ; l'Abbeſſe étoit de la Maiſon de la Trimouille, & fort mon amie : c'étoit une Religieuſe de grande vertu & de beaucoup de mérite.

Un jour après que je fus au Bois-le-

Vicomte, la nouvelle vint de la bataille de Lens que Mr. le Prince avoit gagnée. Comme l'on ſavoit l'averſion que j'avois pour lui, perſonne ne me l'oſa dire: l'on mit ſur ma table la relation qui étoit venue de Paris; au ſortir de mon lit, je vis ce papier ſur ma table, je le lus avec beaucoup d'étonnement & de douleur. Comme je ne devois pas mêler mon averſion à un ſi grand avantage pour l'Etat, je ne ſavois comment démêler l'un de l'autre. Dans cette rencontre, je me trouvois moins bonne Françoiſe qu'ennemie; je me ſauvai, & je couvris mes pleurs par les plaintes que je fis de quelques Officiers de ma connoiſſance qui avoient été tués. Et comme le bon naturel eſt louable, principalement aux Grands, qui ſont accuſés de n'en guere avoir, & ſur-tout aux Grands de la Maiſon de Bourbon, je m'attirai une louange au-lieu d'un blâme que je méritois. Je ne ſais comment je pouvois être ſenſible aux victoires de Mr. le Prince; il en gagnoit ſi ſouvent, que je devois m'y accoutumer. Mais l'on ne s'accoutume pas à ce qui déplaît.

Monſieur me manda de revenir à Paris pour me réjouir avec la Reine. Ce commandement me déplut fort; le trai-

tement qu'elle m'avoit fait étoit encore si récent, que ce qui lui donnoit de la joie ne m'en donnoit guere; joint à cela celui qui avoit gagné la bataille, vous pouvez juger comment je m'en souciois. J'obéis cependant, & m'en vins à Paris, & le jour de Saint Louis je trouvai la Reine qui s'en alloit aux Jésuites : je lui dis que j'étois revenue sur la bonne nouvelle, & que je croyois qu'elle me feroit bien l'honneur de croire que j'y prenois la part que je devois. Ce n'étoit pas beaucoup dire, je n'étois pas trop obligée à en prendre à ce qui la regardoit. Le lendemain jour assez remarquable, j'allai au *Te Deum* avec elle à Notre-Dame; je me mis auprès du Cardinal Mazarin : & comme il étoit en bonne humeur, je lui parlai de la liberté de Saujon, pour laquelle il me promit de travailler auprès de la Reine, que je laissai au Palais-Royal, & m'en allai dîner.

Je ne fus pas plutôt arrivée à mon logis, que l'on me vint dire la rumeur qui étoit dans la Ville, que le Bourgeois prenoit les armes, & faisoit des barricades sur ce que l'on avoit arrêté le Président de Blancmenil & Mr. de Broussel. Ce dernier étoit bien plus aimé que l'au-

tre ; & parmi le Peuple, ils l'appelloient leur Pere ; c'étoit un homme de bien & de vertu, au reste de peu d'esprit. Quand je l'ai vu, je me suis étonnée comme il pût soutenir si long-temps une telle réputation avec si peu de capacité. Je m'en allai au Luxembourg, je passai le long du Quai de la Galerie du Louvre, où je ne trouvai que des Compagnies des Régiments des Gardes Suisses & Françoises sous les armes : comme j'eus passé le Pont neuf, je trouvai force chaînes tendues. Le Peuple de Paris m'a toujours beaucoup aimée ; parce que j'y suis née, & que j'y ai été nourrie : cela leur a donné un respect pour moi, & une inclination plus grande que celle qu'ils ont ordinairement pour les personnes de ma qualité ; de sorte que dès qu'ils voyoient mes valets-de-pied, ils abattoient les chaînes. Après avoir fait ma visite chez Madame, je m'en allai au Palais-Royal, où tout le monde étoit en grande rumeur, étonné de ce mouvement peu considérable par lui-même, & seulement par les suites qui en pouvoient arriver, & par les exemples des choses passées dont toutes nos Histoires sont remplies. Pour moi qui n'en avoit jamais vu, & qui n'étoit pas en âge de faire aucune réflexion, toutes

les nouveautés me réjouissoient ; & comme je n'étois pas fort satisfaite de la Reine ni de Monsieur dans ce temps-là, ce m'étoit un grand plaisir de les voir embarrassés. De quelque importance que pût être une affaire, pourvu qu'elle pût servir à mon divertissement, je ne songeois qu'à cela tout le soir, & les jours qui suivirent je ne m'amusois qu'à regarder tous les gens qui avoient des épées, qui n'avoient pas coutume d'en porter, & qui les portoient de mauvaise grace. Voilà à quoi je m'amusois, pendant que toute la France trembloit, quoique j'eusse grand intérêt à sa conservation. Les Régiments des Gardes Suisses & Françoises dont j'ai parlé, demeurerent toute la nuit où j'ai dit, & dans la rue, devant les Tuileries, de peur que le Bourgeois ne se saisît de la Porte de la Conférence.

Sur le soir de ce jour-là, les Bourgeois étoient en armes dans tous les quartiers avec des corps-de-gardes dans tous les carrefours ; & une entreprise terrible, c'est qu'ils en avoient posé un à la Barriere des Sergents de St. Honoré, où il y avoit une sentinelle qui n'étoit qu'à dix pas de celle de la Garde du Roi. Le lendemain je fus éveillée par le tambour qui battoit aux champs de bonne heure, pour aller pren-

dre la Tour de Nêle que quelques coquins avoient priſe ; je me jettai hors du lit, & courus à la fenêtre pour les voir partir; ils eurent bientôt fait cette expédition, des gens aguerris font bientôt quitter priſe à des coquins ; toutefois ils bleſſerent quelques ſoldats, leſquels ſuivirent leur compagnie qui revenoit à ſon poſte. Je voyois ces bleſſés par la fenêtre avec grande pitié & frayeur ; je n'en avois jamais vu : le malheur des temps qui ont ſuivi, m'aguerrit à voir des morts & des bleſſés, ſans m'ôter les premiers ſentiments de pitié que j'eus pour ceux-là.

Comme toutes les Hiſtoires & les Mémoires de force gens qui écrivent, diſent tout ce qui ſe paſſa, comme Mr. le Chancelier alla au Palais, & fut enſuite contraint de ſe ſauver à l'hôtel de Luines, & toutes les autres circonſtances des Barricades, je n'en dirai pas d'avantage, ſi ce n'eſt que je me trouvai au Palais-Royal dans le temps que tout le Parlement y venoit voir le Roi. Après que l'on eut réſolu de leur rendre les priſonniers, ils ſortirent fort fiérement ; & d'un air à faire croire qu'ils s'en prévaudroient, & qu'ils connoiſſoient les gens avec qui ils avoient affaire : dès-lors ils commencerent à fronder Mr. le Cardinal ; & même pendant

qu'ils parloient au Roi, je me trouvai auprès d'un, que je ne connoiſſois point pour lors, qui m'en parla fort librement.

Ce fut là l'origine des troubles qui ont ſuivi, & où l'autorité du Roi a commencé à être attaquée. Cela doit bien faire connoître aux Rois, quand ils ſont en âge de gouverner, & quand ils n'y ſont pas, aux perſonnes entre les mains de qui l'autorité eſt en dépôt; qu'il faut peſer tout exactement, même les moindres choſes, & en examiner les ſuites. Trop de clémence dans un temps, eſt auſſi blâmable que trop de rigueur dans un autre; & quand l'on a embraſſé l'un de ces deux partis, il ſeroit quelquefois plus néceſſaire de le continuer que d'en changer: l'un & l'autre en beaucoup de rencontres importantes dans tous les Empires du monde, ont cauſé de mauvais effets. Je ne ſuis ni aſſez capable pour en décider, ni d'humeur à le faire; il faut laiſſer à de plus habiles gens à donner leurs avis. Dieu les veuille inſpirer à les donner de maniere, qu'après avoir été ſuivis, ils puiſſent à l'avenir profiter à toute la Chrétienté, & ſur-tout à nos Rois.

Quoique le mot de *Fronde* ne ſoit venu que ſur une bagatelle, il faut que je mette ici ſon origine. Un jour dans ce commen-

cement de troubles, que le Parlement s'assembloit souvent, Bachaumont, Conseiller, parloit d'une affaire qu'il avoit; il dit de sa partie, je le fronderai bien: & comme chacun étoit assis à sa place, l'on commença à parler contre Mr. le Cardinal, sans cependant le nommer, quoique l'on le fît assez connoître. Barrillon l'aîné commença à chanter:

Un vent de *Fronde*
S'est levé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.
Un vent de *Fronde*
S'est levé ce matin.

Peu après, Leurs Majestés sortirent de Paris, sous prétexte de faire nettoyer le Palais-Royal, & allerent à Ruel. Le Château de St. Germain étoit occupé par la Reine d'Angleterre, dont le fils, Mr. le Prince de Galles, étoit allé en Hollande. Monsieur ne sortit point de Paris, ni moi non plus; j'y allois seulement deux ou trois fois la semaine faire ma cour, & je prenois mon temps les jours de Conseil. Je voulois voir Mr. le Cardinal pour lui parler de la liberté de Saujon: ce n'étoit pas tant par sa considération que par la

mienne, parce qu'il me sembloit que tant qu'il seroit en prison, l'on me croiroit mal à la Cour, ou bien l'on m'accuseroit d'abandonner les gens attachés à moi. Comme on étoit persuadé que celui-là l'étoit, il m'étoit dure d'entendre ces deux raisons, & sur-tout la derniere. Etre mal à la Cour, quoique cela soit fâcheux, comme c'est un malheur & non pas un défaut, l'on s'en console plus aisément, puisque le temps fait qu'on se racommode. Saujon avoit été transféré de chez le Prévôt de l'Isle au château de Pierre Encise à Lyon, quelque temps avant que la Cour partît de Paris.

Pendant que la Cour étoit à Ruel, le Parlement s'assembloit tous les jours pour le même sujet qu'il avoit commencé; c'étoit pour la révocation de la Paulette, & il continuoit à fronder Mr. le Cardinal, ce qui avoit plus contribué à faire aller la Cour à Ruel que le nettoyement du Palais-Royal. L'absence du Roi augmenta beaucoup la licence & la liberté avec laquelle on parloit dans Paris & le Parlement. Ce corps fit même quelques démarches qui déplurent à la Cour, de sorte qu'elle fut obligée d'aller à Saint Germain, d'où la Reine d'Angleterre délogea, & vint à Paris. Monsieur qui

couchoit quelquefois à Ruel, y étoit pendant ce temps-là, & manda à Madame de quitter Paris, & d'emmener avec elle ses deux filles qui étoient très-petites, ma sœur d'Orléans, & ma sœur d'Alençon. Me. la Princesse manda Mr. le Duc d'Enguien son petit-fils, & je me trouvai assez embarrassée d'être la seule de la maison Royale à Paris, à laquelle on ne mandoit rien. Comme l'on ne doit jamais balancer à faire son devoir, quoique notre inclination ne nous y porte pas, je m'en allai à Ruel, & j'arrivai comme la Reine alloit partir pour St. Germain. Elle me demanda d'où je venois, je lui dis que je venois de Paris; & que sur le bruit de son départ, je m'étois rendue auprès d'elle pour avoir l'honneur de l'accompagner; & que quoiqu'elle ne m'eût pas fait l'honneur de me le commander, il m'avoit semblé que je ne pouvois manquer à faire ce à quoi j'étois obligée, & que j'espérois qu'elle auroit assez de bonté pour l'avoir agréable. Elle me répondit par un souris, que ce que j'avois fait ne lui déplaisoit pas, & que c'étoit beaucoup pour moi, après la maniere dont on m'avoit traitée, de voir que l'on me souffroit. Quoique mon procédé méritât bien qu'ils en eussent un obligeant pour moi, pour réparer

le

le passé ; je témoignai à Monsieur & à l'Abbé de la Riviere, que je n'étois pas contente que l'on eût envoyé quérir jusques aux petits enfants, & qu'à moi l'on ne m'eût dit mot ; la réponse ne fut que de gens fort embarrassés. Quand l'on manque envers des personnes qui ne manquent jamais, leur conduite nous coûte beaucoup de confusion ; & pour l'ordinaire, dans cet état l'on tient des discours meilleurs à être oubliés qu'à être retenus. Pendant ce voyage, je ne fis ma cour que par la nécessité qui m'y obligeoit : j'étois logée dans la même maison que la Reine, je ne pouvois manquer à la voir tous les jours : ce n'étoit pas avec le même soin & la même assiduité que j'avois fait depuis la Régence ; aussi n'y avois-je pas les mêmes agréments. Il faut laisser quelque temps St. Germain pour parler de Mademoiselle d'Epernon, & puis j'y reviendrai trouver la Cour.

L'on avoit fait parler à Mr. le Cardinal du mariage du Prince Casimir, frere du Roi de Pologne, qui en est maintenant Roi, avec Mademoiselle d'Epernon : dès-lors il en étoit présomptif héritier, autant qu'on le peut être d'un Royaume électif : il y en avoit beaucoup d'apparence, & la suite a fait voir qu'elle étoit

bien fondée. J'avoue que lorſque je ſus cette nouvelle, j'eus la plus grande joie du monde. Quoique l'Empereur fût marié, il avoit un fils qui étoit Roi d'Hongrie d'un âge proportionné au mien, & Prince de bonne eſpérance : ainſi la proximité de l'Allemagne & de la Pologne me faiſoit croire que nous paſſerions nos jours quaſi enſemble ma bonne amie & moi. Je la trouvois hautement vengée de Mademoiſelle de Guiſe & de Mr. de Joyeuſe ; il n'y avoit en cette affaire aucune circonſtance qui ne me plût, & l'on en peut juger de la maniere dont je lui en écrivois ; & ſi je ne la détournois pas d'être Carmélite, la conjoncture étoit la plus favorable du monde. Le Prince Caſimir demandoit à Mr. le Cardinal une Françoiſe, & Mr. le Cardinal ſouhaitoit avec paſſion le mariage de Mr. le Duc de Candale avec une de ſes nieces, à quoi Mr. d'Epernon ne conſentoit pas volontiers pour lors. Comme c'eſt un homme qui a beaucoup d'ambition, lorſqu'il eût vu ſa fille Reine, il eût conſenti volontiers au mariage de ſon fils. La dévotion de Mademoiſelle d'Epernon rompit ce deſſein, & elle préféra la Couronne d'épines à celle de Pologne ; quoiqu'elle ne rebutât point cette propoſition, &

qu'elle la reçût comme un grand honneur. Elle feignit d'être malade, & se fit ordonner les eaux de Bourbon, afin de se mettre dans le premier Couvent de Carmélites qu'elle trouveroit sur le chemin; elle savoit bien qu'en pas un Couvent du Gouvernement de Monsieur son pere on ne l'oseroit pas recevoir. Me. d'Epernon la mena à ce voyage sans savoir son dessein; elles passerent à Bourges, où le lendemain elle s'alla mettre dans les Carmélites qui savoient bien dès Bourdeaux qu'elle y devoit aller; elle y prit l'habit avec une des Demoiselles de Me. d'Epernon, laquelle sitôt qu'elle eût appris cette nouvelle, alla au Couvent: les larmes ni les prieres ne purent rien obtenir sur Mademoiselle d'Epernon. Elle m'avoit écrit la veille d'une de mes Terres, où elle avoit passé, & ne me mandoit rien de l'exécution de son dessein, dont elle s'étoit pourtant fiée à moi; ce qui redoubla mon déplaisir lorsque je la sus aux Carmélites, de voir que sa confiance pour moi étoit diminuée: je craignois qu'elle ne cessât aussi son amitié. Elle m'écrivit dès qu'elle fut à Bourges d'un style monastique, plein de sermons & de compliments, qui ne me paroissoient pas aussi tendres & aussi francs qu'à son ordinaire. Elle me mandoit

qu'elle venoit dans le grand Couvent à Paris, quoiqu'elle eût paru toujours en avoir un grand éloignement. Je lui écrivis pour lui témoigner mon déplaisir, & pour tâcher de la persuader de se mettre dans le petit Couvent, ou dans celui de St. Denis ou de Pontoise; je n'aimois pas la maison qu'elle avoit choisie. Je ne devois pas m'étonner qu'elle eût changé de résolution; quand l'on renonce au monde, c'est-à-dire, à ses proches, à ses amis, à une Couronne, & à soi-même, le reste n'est rien. L'aversion que j'avois pour ce lieu venoit de ce que Madame la Princesse y alloit souvent, & c'en étoit-là le fondement qui n'étoit pas trop bon; cependant Mademoiselle d'Epernon ne pouvoit pas être mieux; c'est une grande maison, un bon air, une nombreuse Communauté, remplie de quantité de Filles de qualité & d'esprit, qui ont quitté le monde qu'elles connoissoient & qu'elles méprisoient, & c'est ce qui fait les bonnes Religieuses. Quand mon aversion fut passée, je trouvai qu'elle y étoit fort bien, & pour elle & pour moi, puisqu'elle étoit Carmélite, quoique je l'eusse mieux aimée dans le monde. Comme Paris est le lieu où l'on demeure quasi toujours, au moins l'on la peut voir souvent.

Lorſqu'elle fut arrivée, elle m'envoya prier de l'aller voir; j'y allai dans un eſprit de colere & d'une perſonne outrée d'une violente douleur, & bien réſolue de lui témoigner mon reſſentiment ſur tous les ſujets que j'avois de me plaindre d'elle. Lorſque je la vis, je ne fus touchée que de tendreſſe, & tous les autres ſentiments céderent ſi fort à celui-là, qu'il me fut impoſſible de lui cacher, puiſque mes larmes & l'extrême douleur que j'avois m'empêcherent de lui pouvoir parler; elles ne diſcontinuerent pas pendant deux heures que je fus avec elle, ſans lui pouvoir dire une parole. Elle reçut cela avec la derniere cruauté, peut-être que les autres trouverent cela fermeté; l'amitié que j'avois eue pour elle fait que je ne la puis nommer autrement. Elle me plaignoit de plaindre ainſi ſon bonheur, & me reprochoit que ce n'étoit pas l'aimer que d'en uſer ainſi; puis elle me fit des ſermons qui ne me toucherent point, je n'en pus profiter, je m'affligeai ſeulement. Cette dureté ne me rebuta point; j'y retournai deux jours après, ce fut la même vie; & je crois que ſi je n'euſſe quitté Paris pour ſuivre la Cour, il y auroit toujours eu la même douleur en moi & la même dureté en elle. Le temps m'a

fait connoître dans la suite le bonheur dont elle jouissoit; mes déplaisirs m'ont fait sentir qu'elle étoit plus heureuse que moi, & que c'étoit à moi à avoir de la joie pour elle, & à elle de la douleur de me voir aussi avant dans le monde, & aussi peu touchée de ce qui regarde Dieu. Quand à l'amitié que j'ai pour elle, elle durera autant que ma vie.

Pendant que la Cour étoit à St. Germain, on fit force allées & venues pour s'accommoder aver le Parlement. Ils envoyerent des Députés qui conférerent avec Mr. le Cardinal en vertu d'une Déclaration que le Roi donna. Elle est si célebre, que quand il n'y auroit que les Registres du Parlement qui en feroient mention, ce feroit assez pour me dispenser d'en dire davantage. L'on disoit alors, & je l'ai encore oui dire depuis, qu'elle auroit été fort utile pour le bien de l'Etat & le repos public, si elle fût demeurée en son entier. Il est à croire qu'elle n'est pas tout-à-fait conforme à l'autorité du Roi, puisqu'il sembloit qu'elle avoit été obtenue quasi par force, & donnée à dessein d'appaiser les troubles dont l'on étoit menacé si on l'eût refusée. Les connoisseurs & les politiques jugeront mieux que je ne pourrois faire, si on a eu raison de l'enfreindre.

Madame accoucha pendant le séjour de St. Germain, d'une fille que l'on appella Mademoiselle de Valois; comme elle est délicate, elle ne put venir à Paris avec la Cour qui partit la veille de la Toussaints pour s'y rendre. Un jour avant la Reine & Monsieur avoient en un grand démêlé sur le chapeau de Cardinal qu'elle avoit promis à l'Abbé de la Riviere, en quoi elle l'avoit trompé en faveur du Prince de Conti : ce n'est pas que la justice ne fût tout-à-fait du côté du dernier; aussi S. A. R. n'auroit-elle pas préféré les intérêts d'un de ses domestiques à ceux du Prince de son Sang. Le Cardinal Mazarin, qu'on accusoit dans ce temps-là d'avoir dit qu'il n'étoit pas esclave de sa parole, en avoit usé comme un homme qui ne l'étoit pas, à ce que disoit Monsieur, qui prétendoit qu'il lui en avoit manqué. Il dit à Mr. le Prince que Monsieur ne vouloit point que son frere fût Cardinal; de sorte que cela l'anima contre Monsieur; il se joignit à la Reine & au Cardinal; ç'auroit été un grand sujet de division dans la Cour, si Monsieur avoit été d'une autre humeur. Sa bonté naturelle le fit passer par-dessus toute considération pour le repos & le bien de l'Etat: il fut seulement quelques jours sans voir

la Reine, pendant lequel temps tous les mécontents lui firent la Cour à l'ordinaire; & à dire le vrai, il y en avoit peu d'autres. Quoiqu'il fût Lieutenant-Général de l'Etat, l'on prévoyoit bien ce qui arriveroit. Pendant ce temps-là, ceux qui négocioient, alloient le soir en cachette du Palais-Royal à celui d'Orléans, & on les nomma * *oublieurs*, parce qu'ils n'alloient que la nuit.

La déclaration dont j'ai parlé fut fort avantageuse aux prisonniers, parce qu'il y avoit un article qui portoit qu'ils ne le seroient que 24 heures sans être interrogés; & que les coupables seroient punis, & les innocents mis en liberté. C'étoit terriblement borner l'autorité du Roi, & c'étoit bien-là un article passé en minorité. Quoiqu'il faille rendre la justice à tout le monde, il est des crimes qui ne vont pas à la mort, & qui toutefois doivent obliger le Roi de retenir les gens en prison, sans rendre compte des sujets pour lesquels on les y met. Comme il ne doit compter de ses actions qu'à Dieu,

* Allusion à ces garçons pâtissiers qui sur les huit heures du soir vont l'hyver par Paris crier des oublis, qui sont une espece de pâte faite de farine, d'œufs & de miel, qu'on fait cuire entre deux fers sur le feu. Ces oublieurs ont été chassés depuis quelques années.

il étoit bien rude que l'on voulût par cette déclaration le contraindre à le rendre au Parlement. Je suis née d'une qualité si peu propre à approuver cet endroit de la déclaration, qu'il est vraisemblable que les gens qui y sont inférieurs, l'approuvent par la pente naturelle que chacun auroit à être maître. Il me semble que l'autorité d'un seul tient tant de la Divinité, que l'on devroit avec joie & respect s'y soumettre par son propre choix, quand Dieu ne nous y auroit pas fait naître. Pour moi je comprends fort bien que si j'étois née dans une République, je serois tout propre à la révolter si je pouvois, quand même ce ne seroit pas pour moi, tant j'estime la Monarchie. Saujon se trouva fort bien de la déclaration : l'on envoya les ordres du Roi à Monsieur l'Abbé d'Ainay, Lieutenant du Roi en Lyonnois, & qui commande à Lyon en l'absence de son frere, Mr. le Maréchal de Villeroi. L'ordre portoit que Saujon s'en iroit en l'une de ses maisons, ce qui auroit été fort difficile; Saujon étoit un Gentilhomme qui n'avoit que la cape & l'épée.

Pendant que la Cour fut à Paris, elle n'y eut pas tout le contentement qu'elle pouvoit desirer; cela obligea Mr. le Car-

dinal de conſeiller d'en ſortir, ce qui étoit un deſſein un peu hardi lorſque l'on conſidéroit l'incertitude de l'événement. Comme Monſieur & Mr. le Prince étoient les gens les plus intéreſſés au bien de l'Etat, il voyoit que, ſelon toute vraiſemblance, ils en devoient être les maîtres, & que ce qui pourroit arriver de ce conſeil tomberoit plutôt ſur eux que ſur lui. La ſuite a fait voir que l'on eût pu ſe paſſer de ce voyage, qui a été cauſe de tous les fâcheux troubles qui ont ſuivi, & de l'abſence de Mr. le Prince, qui eſt à compter pour beaucoup. Monſieur & Mr. le Prince diſoient que le Cardinal eut beaucoup de peine à les faire conſentir à ce deſſein; ils y conſentirent enfin, & ils diſent auſſi s'en être bien repentis depuis : ils l'ont dû faire, ils en ont bien pâti tous deux. Monſieur avoit la goutte depuis quelque temps, & deux jours avant le départ la Reine alla tenir conſeil chez lui. Ce fut-là que la derniere réſolution de ce voyage ſe prit; l'on trouva que la nuit du jour des Rois étoit propre pour ce deſſein, pendant que tout le monde ſeroit en débauche, afin d'être à St. Germain avant que perſonne s'en apperçût. J'avois ſoupé ce jour-là chez Madame, & toute la ſoirée j'avois été dans

la chambre de Monſieur, où quelqu'un de ſes gens me vint dire en grand ſecret que l'on partoit le lendemain : ce que je ne pouvois croire à cauſe de l'état où Monſieur étoit. Je lui allai débiter cette nouvelle par raillerie; le ſilence qu'il garda là-deſſus me donna lieu de ſoupçonner la vérité du voyage, il me donna le bon ſoir un moment après ſans avoir rien répondu; je m'en allai dans la chambre de Madame, nous parlâmes long-temps là-deſſus; elle étoit de la même opinion que moi, que le ſilence de Monſieur marquoit la vérité de ce voyage : je m'en allai à mon logis aſſez tard.

Entre trois & quatre heures du matin, j'entendis heurter fortement à la porte de ma chambre : je me doutai bien de ce que c'étoit; j'éveillai mes femmes, & envoyai ouvrir ma porte. Je vis entrer Monſieur de Comminges, je lui demandai, ne faut-il pas s'en aller? Il me répondit, oui, Mademoiſelle, le Roi, la Reine, & Monſieur vous attendent dans le Cours, & voilà une lettre de Monſieur. Je la pris, la mis ſous mon chevet, & lui dis, aux ordres du Roi & de la Reine il n'eſt pas néceſſaire d'en joindre de Monſieur pour me faire obéir. Il me preſſa de la lire, elle contenoit ſeulement que j'obéiſſe avec di-

ligence. La Reine avoit desiré que Monsieur me donnât cet ordre, dans l'opinion que je n'obéirois pas au sien, & que j'aurois été ravie de demeurer à Paris pour me mettre d'un parti contr'elle; car contre le Roi je ne vis jamais personne qui avouât d'en avoir été : c'est toujours contre quelque autre personnage que le Roi. Si elle ne s'étoit pas plus trompée en tout ce qu'elle auroit pu prévoir, qu'en cette crainte, elle auroit été plus heureuse, & auroit eu moins de chagrin; mais rien ne fut si vrai que ce que j'ai pensé cent fois depuis.

Au moment que Mr. de Comminges me parla, j'étois toute troublée de joie de voir qu'ils alloient faire une faute, & d'être spectatrice des misères qu'elle leur causeroit : cela me vengeoit un peu des persécutions que j'avois souffertes : je ne prévoyois pas alors que je me trouverois dans un parti considérable, où je pourrois faire mon devoir, & me venger en même-temps; cependant en exerçant ces sortes de vangeances, l'on se venge bien contre soi-même. Je me levai avec toute la diligence possible, & je m'en allai dans le carrosse de Comminges, le mien n'étoit pas prêt, ni celui de la Comtesse de Fiesque. La lune finissoit, & le jour ne paroissoit

pas encore; je recommandai à la Comtesse de Fiesque de m'amener au plutôt mon équipage. Lorsque je montai dans le carrosse de la Reine, je dis: je veux être au-devant ou au-derriere du carrosse, je n'aime pas le froid, & je veux être à mon aise: c'étoit en intention d'en faire ôter Madame la Princesse qui avoit accoutumée d'être en l'une des deux places. La Reine me répondit, le Roi mon fils & moi nous y sommes, & Madame la Princesse la mere. Je répondis, il l'y faut laisser, les jeunes gens doivent les bonnes places aux vieux: je demeurai à la portiere avec Mr. le Prince de Conti, à l'autre étoit Madame la Princesse la fille, & Madame de Sennecey. La Reine me demanda si je n'avois pas été bien surprise; je lui dis que non, & que Monsieur me l'avoit dit, quoiqu'il n'en fût rien: elle me pensa surprendre en cette menterie, parce qu'elle me demanda comment vous êtes-vous donc couchée? Je lui répondis, j'ai été bien-aise de faire provision de sommeil, dans l'incertitude si j'aurois mon lit cette nuit. Jamais je n'ai vu une créature si gaye qu'elle étoit: quand elle auroit gagné une bataille, pris Paris, & fait pendre tous ceux qui lui auroient déplu, elle ne l'auroit pas plus été, & cependant elle étoit bien éloignée de tout cela.

Comme l'on fut arrivé à St. Germain, (c'étoit le jour des Rois) l'on descendit droit à la chapelle pour entendre la messe, & tout le reste de la journée se passa à questionner tous ceux qui arrivoient, sur ce que l'on disoit & faisoit à Paris. Chacun en parloit à sa mode, & tout le monde étoit d'accord que personne ne témoignoit de déplaisir du départ du Roi. L'on battoit le tambour par toute la ville, & chacun prit les armes. J'étois en grande inquiétude de mon équipage, je connoissois Madame la Comtesse de Fiesque d'un humeur timide mal-à-propos, & dont je craignois de pâtir comme je fis. Elle ne vouloit point sortir de Paris dans la rumeur, ni faire passer mon équipage; ce qui m'étoit le plus nécessaire; quant à elle je m'en serois bien passée. Elle m'envoya un carrosse, qui passa parmi les plus mutins, sans qu'on lui dit rien, le reste auroit passé de même; ceux qui étoient dedans reçurent toutes sortes de civilités, quoique ce fût de la part de gens qui n'en font guere, & cela me fut rapporté. Elle m'envoya dans ce carrosse un matelat & un peu de linge. Comme je me vis en si mauvais équipage, je m'en allai chercher secours au château neuf, où logeoient Monsieur & Madame, qui me prêta deux

de ſes femmes de chambre ; comme elle n'avoit pas toutes ſes hardes non plus que moi, le tout alla plaiſamment. Je me couchai dans une fort belle chambre en galetas bien peinte, bien dorée & grande, avec peu de feu, & point de vîtres ni de fenêtres, ce qui n'eſt pas agréable au mois de Janvier ; mes matelas étoient par terre, & ma ſœur qui n'avoit point de lit coucha avec moi ; il falloit chanter pour l'endormir, & ſon ſomme ne duroit pas long-temps. Elle troubla fort le mien, elle ſe tournoit, me ſentoit auprès d'elle, ſe réveilloit, & crioit qu'elle voyoit la bête : de ſorte que l'on chantoit de nouveau pour l'endormir, & la nuit ſe paſſa ainſi. Jugez ſi j'étois agréablement pour une perſonne qui avoit peu dormi l'autre nuit, & qui avoit été malade tout l'hyver de maux de gorge & d'un rhume violent : cependant toute cette fatigue me guérit. Heureuſement pour moi les lits de Monſieur & Madame vinrent ; Monſieur eut la bonté de me donner ſa chambre, il avoit couché dans un lit que M. le Prince lui avoit prêté. Comme j'étois dans la chambre de Monſieur, où l'on ne ſavoit point que je logeaſſe, je me réveillai par le bruit que j'entendis ; j'ouvris mon rideau, je fus fort étonnée de voir ma chambre toute

pleine de gens à grands collets de buffle, qui furent fort étonnés de me voir, & que je connoissois aussi peu qu'ils me connoissoient. Je n'avois point de linge à changer, & l'on blanchissoit ma chemise de nuit pendant le jour, & ma chemise de jour pendant la nuit : je n'avois point mes femmes pour me coëffer & habiller, ce qui est très-incommode : je mangeois avec Monsieur qui fait très-mauvaise chere ; je ne laissois pas pour cela d'être gaie, & Monsieur admiroit que je ne me plaignois de rien. Pour Madame elle n'étoit pas de même ; aussi suis-je une créature qui ne m'incommode de rien, & fort au-dessus des bagatelles. Je demeurai ainsi dix jours chez Madame, au bout desquels mon équipage arriva, & je fus fort aise d'avoir toutes mes commodités. Je m'en allai loger au château vieux où étoit la Reine ; j'étois résolue, si mon équipage ne fût venu, d'envoyer à Rouen me faire faire des hardes & un lit, & pour cela je demandai de l'argent au Trésorier de Monsieur ; & l'on m'en pouvoit bien donner, puisque l'on jouissoit de mon bien. Si l'on m'en eût refusé, je n'aurois pas laissé de trouver qui m'en eût prêté.

Saujon, qui étoit hors de Pierre Enci-

ſe, étoit venu à Orléans voir ſon frere; & ſur le bruit de la ſortie du Roi & de la guerre, il s'étoit approché de St. Germain. Il envoya ſon frere demander permiſſion, au-lieu de venir à la Cour, d'aller à l'armée ſervir à ſa Compagnie qui étoit à St. Denis; j'en parlai à Monſieur qui en parla à Monſieur le Cardinal, & il le fit trouver bon à la Reine; de ſorte que Saujon revint à St. Germain, & y fut bien reçu, puis il s'en alla à ſon quartier; il revenoit de fois à autre à St. Germain, enſuite il alla à Pontoiſe, où il commandoit cinq ou ſix Compagnies de ſon Corps, & c'étoit en ce temps-là une place conſidérable.

Saujon hors de priſon, je n'avois plus de ſujet apparent de bouder contre la Cour & de m'en plaindre: de ſorte que, comme j'avois fort demandé ſa liberté à M. le Cardinal, je fus obligée de lui en faire des grands remerciments, & à la Reine qui avoit d'autant plus de joie de me témoigner de la bonté & de me faire des amitiés, qu'elle ſavoit bien que cela ne faiſoit pas plaiſir à Madame la Princeſſe, qui étoit alors aſſez mal avec elle, parce que le Prince de Conti, qu'elle a toujours mieux aimé que M. le Prince, quoique leur mérite fût différent, étoit allé à Paris avec M. de Longueville; ce qui faiſoit

croire à la Reine qu'elle avoit plus de zele pour le parti de Paris, que pour celui du Roi. Cela m'en donna pour les intérêts de la Cour; j'étois toujours opposée à elle. Ce départ allarma assez d'abord, & ce n'étoit pas pour le regret qu'on eût du Prince de Conti ni de Monsieur de Longueville, ni la crainte du mal qu'ils pouvoient faire. M. le Prince étoit allé visiter Charenton, qui n'étoit pas encore occupé par les gens de Paris, & où l'on avoit intention de mettre du monde; il arriva très-tard, & l'on craignoit qu'il ne fût de la partie, & que les autres ne l'eussent été joindre. Son retour & sa conduite pendant toute cette guerre justifient bien que son intention étoit contraire à celle de son frere. Les occasions de combat ne furent pas fréquentes pendant cette guerre; elle dura peu, & l'on fut long-temps à St. Germain, sans que les troupes qui devoient assiéger Paris fussent venues. L'on n'eut jamais dessein de l'assiéger dans les formes; la circonvallation eût été un peu trop grande, & l'armée trop petite; l'on se contenta de la séparer en deux quartiers, l'un à St. Cloud, & l'autre à St. Denis: c'étoit celui de Monsieur, & l'autre de M. le Prince. L'on prenoit quelquefois de charettes de pain de Gonesse &

quelques bœufs, & l'on venoit le dire en grande hâte à St. Germain : l'on faisoit des prisonniers, & c'étoient gens peu considérables. La grande occasion fut à Charenton que l'on prit en deux heures, Monsieur & Mr. le Prince y étoient en personne; ils y assisterent tous deux à leur ordinaire, & celui qui le défendoit s'appelloit Clanleu; il avoit été à Monsieur, & l'avoit quitté, il ne vouloit point de quartier : Mr. de Châtillon y fut blessé, & mourut le lendemain au Bois de Vincennes, & Monsieur de Saligny, tous deux de la Maison de Coligny. Il arriva une aventure assez remarquable, & qui paroît plutôt un roman qu'une vérité. Le Marquis de Cugniac, petit-fils du vieux Maréchal de La Force, qui étoit dedans, voulut se sauver & se jetter sur un bateau. La riviere étoit gelée, & un glaçon le porta de l'autre côté de l'eau, & même plusieurs ont dit qu'il le porta jusqu'à Paris.

Après cet exploit, les deux armées furent assez long-temps en bataille entre le Bois de Vincennes & Picquepuce, & personne ne se battit. L'on eut une grande joie à St. Germain de cette expédition : il n'y eut que Madame de Châtillon qui fut affligée. Son affliction fut modérée par

l'amitié que ſon mari avoit pour Mademoiſelle de Guerchy, & même dans le combat, il avoit une de ſes jarretieres nouée à ſon bras. Comme elle étoit bleue, cela la fit remarquer, & en ce temps-là l'on n'avoit pas encore vu d'écharpe de cette couleur. La magnificence n'étoit pas grande à St. Germain : perſonne n'avoit tout ſon équipage : ceux qui avoient des lits n'avoient point de tapiſſeries, & ceux qui avoient des tapiſſeries n'avoient point d'habits, & l'on y étoit très-pauvrement. Le Roi & la Reine furent long-temps à n'avoir que des meubles de Mr. le Cardinal. Dans la crainte que l'on avoit à Paris de laiſſer ſortir les effets du Cardinal, ſous prétexte que ce fût ceux du Roi & de la Reine, ils ne vouloient rien laiſſer ſortir, tant l'averſion étoit grande. Cela n'eſt pas ſans exemple que les peuples ſoient capables de haïr & d'aimer les mêmes gens en peu de temps, & ſur-tout les François. Le Roi & la Reine manquoient de tout, & moi j'avois tout ce qu'il me plaiſoit, & ne manquois de rien. Pour tout ce que j'envoyois quérir à Paris, l'on donnoit des paſſeports, on l'eſcortoit, rien n'étoit égal aux civilités que l'on me faiſoit.

La Reine me pria d'envoyer un cha-

riot pour emmener de ses hardes; je l'envoyai avec joie, & l'on en a assez d'être en état de rendre service à de telles gens, & de voir que l'on est en quelque considération. Parmi les hardes que la Reine fit venir, il y avoit un coffre de gands d'Espagne; comme on les visitoit, les Bourgeois commis pour cette visite, qui n'étoient point accoutumés à de si fortes senteurs, éternuerent beaucoup, à ce que rapporta le Page que j'avois envoyé, & qui étoit mon Ambassadeur ordinaire. La Reine, Monsieur, & Mr. le Cardinal rirent fort à l'endroit de cette relation, qui étoit sur les honneurs qu'il avoit reçus à Paris : il étoit entré au Parlement à la Grand'Chambre, où il avoit dit que je l'envoyois pour apporter des hardes que j'avois laissées à Paris : on lui dit que je n'avois qu'à témoigner tout ce que je desirerois, que je trouverai la Compagnie toujours pleine de tout le respect qu'elle me devoit, & enfin ils lui firent mille honnêtetés pour moi. Mon Page disoit aussi qu'en son particulier on lui en avoit beaucoup fait. Il ne fut point étonné de parler devant la Reine & Mr. le Cardinal; pour Monsieur il l'avoit vu souvent, & lui alloit parler de ma part : il eut une longue audience, il fut fort questionné,

il avoit vu tout ce qui se passoit à Paris, où je ne doute pas qu'on ne l'eût aussi beaucoup questionné; & pour un garçon de quatorze ou quinze ans, il se démêla fort bien de cette commission. Depuis Monsieur & toute la Cour ne l'appelloient plus que l'Ambassadeur: & quand je fus à Paris, il alloit voir tous ces Messieurs, & étoit si connu dans le Parlement, qu'il y recommandoit avec succès les affaires de ses amis.

M^r^. le Duc de Beaufort étoit sorti pour aller au-devant d'un convoi; il trouva le Maréchal de Grammont à Juvisy, qui étoit allé pour le charger; il eut un petit combat, où M^r^. de Nerlieu, de la Maison de Beauveau, Colonel de Cavalerie, homme de grand mérite, fut tué par M^r^. le Duc de Beaufort. En une autre action, il donna un coup d'épée à M^r^. de Briolles, qui commandoit le Régiment de Condé Cavalerie, & laissa son épée dans la cuisse de Briolles, parce qu'il survint du monde, & fut obligé de se retirer. Briolles étoit un fort honnête homme, & qui étoit de mes amis. M^r^. de Beaufort s'avisa d'écrire à M^r^. de Nemours, & donna sa Lettre à un soldat des gardes de la Compagnie de Boiseleau, & il demanda permission à son Capitaine de la pren-

dre. Le Capitaine craignoit de ſe brouiller; il dit au ſoldat qu'il prît ſa lettre, & qu'il n'en prenoit point de connoiſſance; à ce qu'il m'a dit depuis. Mr. de Nemours me tira à part dans la chambre de Madame, me montra la lettre de Mr. de Beaufort, qui ne contenoit que des propoſitions fort avantageuſes pour lui, avec intention de lui perſuader d'aller à Paris: il lui envoyoit une lettre pour S. A. R. à même intention, & toute ouverte: elle le chargeoit d'en communiquer avec moi. Il m'a toujours témoigné beaucoup de confiance & d'affection; cependant en cette rencontre, Mr. de Nemours & moi nous n'étions pas fort aiſes d'en recevoir des marques; ſi on l'eût ſu, cela nous auroit pu nuire. La lettre pour S. A. R. étoit dans des termes fort reſpectueux de ſa part & de tout le parti, pour l'exhorter d'aller à Paris, & il lui diſoit tout ce qui pouvoit l'y obliger. Sur les diſpoſitions où nous voyions S. A. R., nous réſolûmes Mr. de Nemours & moi de brûler les lettres, & nous nous jurâmes l'un l'autre qu'il n'en feroit jamais fait aucune mention.

Mr. de Nemours commençoit alors à faire le galant de Madame de Châtillon. Cet amour avoit commencé dès le premier voyage de St. Germain, & la ga-

lanterie de son mari qui avoit commencé en ce temps-là pour Guerchy, fit que celle de Mr. de Nemours lui déplut moins. Auparavant rien n'étoit égal à leurs amours, & c'étoit par lui qu'ils s'étoient mariés; quoiqu'ils fussent tous deux de grande qualité, (elle étoit de la Maison de Montmorency, & lui de celle de Coligny,) ils n'étoient pas riches tous deux, & leurs parents s'y opposoient; de sorte qu'il l'enleva. Ainsi l'on devoit croire que l'amitié succéderoit à l'amour. La belle intelligence devoit durer toujours, cela n'auroit pas été si la mort n'eût prévenu l'un des deux. L'on remarqua que le jour que l'on l'alla consoler de la mort de son mari, elle étoit fort ajustée dans son lit; ce qui confirma que l'affliction n'étoit pas grande; parce que quand elle l'est, l'on n'a soin de rien. Mr. de Châtillon étoit beau, bien fait de sa personne, & brave au dernier point; comme je le connoissois peu, je ne dirai rien de son esprit.

Il courut un bruit dans ce temps, que St. Maigrin étoit amoureux de Madame la Princesse, & lui rendoit ses devoirs avec soin; ce n'en étoit pas une marque, l'on ne manque pas de les rendre aux personnes de cette qualité. La Reine alloit

alloit tous les jours aux Litanies à la Chapelle, & elle se mettoit dans un petit Oratoire au bout de la tribune où les autres demeuroient; & comme la Reine demeuroit long-temps après qu'elles étoient dites, celles qui n'avoient pas tant de dévotion s'amusoient à causer, & l'on observa que Mr. de St. Maigrin parloit à Madame la Princesse. Pour moi je n'en voyois rien, j'étois dans l'Oratoire avec la Reine, où le plus souvent je m'endormois; parce que je n'étois pas une Demoiselle à si longues prieres ni à méditations. Je pensois que des amis de St. Maigrin l'avertiroient de supprimer ces conversations; & que si elles venoient à la connoissance de Mr. le Prince, cela ne lui plairoit pas, quoique Madame sa femme fût fort sage, & qu'il s'en souciât très-peu. Mr. de St. Maigrin prit ce parti-là, & l'on n'en parla pas davantage.

Je voyois souvent Madame la Princesse de Carignan, femme de Mr. le Prince Thomas de Savoye : elle est sœur de feu Mr. le Comte de Soissons; c'est une femme laide qui a cependant bonne mine, l'air & le procédé d'une grande Princesse; elle est libérale jusques à la prodigalité; elle a un train & un équi-

page fort grand; tout ce qu'elle a eſt magnifique; elle a de l'eſprit; mais point de jugement : ce qui fait qu'elle parle beaucoup, & dit peu de vérité; cela va à un tel excès, qu'elle fait des contes même au-delà du vraiſemblable. Comme elle a été en Piémont & en Eſpagne, en liberté & en priſon, c'eſt de ces lieux où elle invente tout ce qu'elle dit : du reſte c'eſt une aſſez bonne femme. Elle avoit beaucoup d'amitié pour moi, ce qui empêchoit qu'elle ne ſe fâchât quand je lui riois au nez de toutes les menteries qu'elle me diſoit. Elle avoit avec elle ſa fille la Princeſſe Courci, & qui a de l'eſprit & beaucoup plus de retenue & de jugement que ſa mere, & qui étoit auſſi fort de mes amies. Quand j'avois envie de me réjouir, j'entretenois la mere; & quand je voulois parler ſérieuſement, je m'adreſſois à ſa fille. Madame de Carignan a toujours ſes poches pleines de confitures, & la Reine me faiſoit la guerre que je ne l'aimois que pour qu'elle m'en apportât, ſans que j'euſſe la peine d'en charger mes poches.

Quand l'on parla de paix, je m'en ſoucíois peu, je ne ſongeois en ce temps-là qu'à mes divertiſſements. Je me plaiſois fort à St. Germain, & j'aurois ſouhaité y

pouvoir paſſer toute ma vie. Le bien public n'étoit pas alors trop connu de moi, non plus que celui de l'Etat, quoique par la naiſſance on y ait aſſez d'intérêt. Mais quand on eſt fort jeune & fort inappliquée, on n'a pour but que le plaiſir de ſon âge. Il y eut pluſieurs conférences à Ruel avec Mr. le Prince & le Cardinal Mazarin; comme le détail en eſt ſu de tout le monde, je ne m'embarquerai ici en aucune grande affaire, parce que je n'en ai pas une parfaite connoiſſance; & pour ne m'en pas donner la peine, je dirai ſeulement que je ne crois pas qu'elle fût fort avantageuſe au Roi. Je fus des premieres qui allai à Paris dès que la paix fut faite. Je demandai congé à la Reine, & à Monſieur d'y aller. Madame de Carignan y vint avec moi. Comme je n'y avois aucune affaire, je n'aurois pas demandé congé ſi je n'avois eu un beau prétexte; ſavoir, de viſiter la Reine d'Angleterre ſur la mort du Roi ſon mari, auquel le Parlement d'Angleterre avoit fait couper le cou il n'y avoit que deux mois. L'on n'en porta point le deuil à la Cour; c'eſt-à-dire, comme on l'auroit dû: il n'y eut que les perſonnes, & point les équipages, faute d'argent; la raiſon eſt bien pauvre. Quand j'ai parlé ci-de-

vant de la miſérable ſituation où l'on étoit, j'avois oublié de dire que nous étions à St. Germain en l'état où nous voulions mettre Paris. L'intention étoit de l'affamer, & néanmoins les habitants y avoient tout en abondance, & à St. Germain l'on manquoit ſouvent de vivres. Les troupes qui étoient aux environs prenoient tout ce qu'on y apportoit; ainſi l'on étoit quaſi affamé; ce qui faiſoit dire ſouvent que Mr. le Cardinal ne prenoit pas bien ces meſures, & que c'étoit ce qui empêchoit les affaires de bien réuſſir.

Je partis donc des premieres pour Paris. J'allai deſcendre au Louvre, où logeoit la Reine d'Angleterre, que je ne trouvai pas ſi ſenſiblement touchée qu'elle auroit dû l'être par l'amitié que le Roi ſon mari avoit pour elle, & de qui elle étoit parfaitement bien traitée; elle étoit maîtreſſe de tout, joint à cela que le genre de ſa mort me ſembloit devoir ajouter beaucoup à ſon affliction. Pour moi je crois que c'étoit par force d'eſprit qu'elle paroiſſoit ainſi. Dieu en donne d'extraordinaires dans les occaſions qui le ſont auſſi, afin que l'on ſe ſoumette avec réſignation à ſes volontés; ſans cela il y en a auxquelles il ſeroit difficile de

résister, & quelquefois aussi l'accablement & la continuation des déplaisirs abattent tellement & accoutument si fort aux douleurs, que l'on devient insensible. C'est encore un effet de la providence de Dieu, dont la bonté soutient notre foiblesse, & qui ne laisse pas de nous être méritoire devant lui; ainsi il n'importe pas d'en être blâmé devant les hommes. Je trouvai chez la Reine d'Angleterre son second fils le Duc d'Yorck. Il venoit de Hollande d'auprès de sa sœur la Princesse d'Orange, où il avoit été depuis qu'il s'étoit sauvé des prisons où l'on l'avoit tenu depuis long-temps en Angleterre. C'étoit alors un jeune Prince de 13 à 14 ans, fort joli, bien fait & beau de visage; il étoit blond & parloit bien François: ce qui lui donnoit un meilleur air qu'au Roi son frere. Rien ne défigure tant une personne à mon gré que de ne pouvoir parler; il parloit fort à propos, & je sortis de la conversation que nous eûmes ensemble fort satisfaite de lui. Dès que je fus en mon logis, tout le monde me vint voir, les plus grands & les plus petits; les trois jours que je fus à Paris ma maison ne désemplit point. Comme je n'étois venue à Paris que pour voir la Reine d'Angle-

terre, je lui rendois auſſi tous les jours mes viſites ; je rendois les mêmes au Cours; c'eſt une promenade que j'ai toujours aimée, & que j'aimerai bien encore quand je retournerai à Paris. Le Duc d'Yorck y venoit avec moi; ce qui lui donnoit une grande joie.

Quand je fus de retour à St. Germain, la Reine me queſtionna fort ſur ce que j'avois vu, fait, & dit à Paris, dont je lui rendis un compte très-fidele, & à Monſieur auſſi. Tous les jours on ne voyoit que nouveaux venus à Saint Germain; tous les Gens du parti contraire vinrent ſaluer Leurs Majeſtés, quand l'amniſtie fut vérifiée, hors Mrs. de Beaufort & Mr. le Coadjuteur de Paris, maintenant Mr. le Cardinal de Retz. Mr. de Vendôme étoit à St. Germain, & Mr. de Mercœur; l'on commençoit déja de parler de le marier avec une des nieces de Mr. le Cardinal.

Après tous les devoirs rendus au Roi par le Parlement, le Corps de Ville & toutes les autres Compagnies ſouveraines, les autres Corps vinrent remercier le Roi de leur avoir donné la paix. On parla d'aller à Compiegne, ce qui me fit demander la permiſſion d'aller encore faire un petit tour à Paris avant le dé-

part de Leurs Majeſtés, que je voulois accompagner. Monſieur y vint comme j'y étois; il y fut très-peu, & s'en alla faire un tour à Blois. Pendant le ſéjour que j'y fis, je mourois d'envie de voir Madame de Chevreuſe, laquelle étoit revenue depuis quinze jours de Flandres. Lorſque je partis de St. Germain, on m'avoit défendu de la voir, & c'étoit ce qui m'en donnoit le plus d'envie; je lui envoyai faire compliment, & lui témoigner le déplaiſir que j'avois de l'ordre qu'on m'avoit donné, puiſqu'il m'empêchoit de la voir; que ſi elle vouloit aller à Montmartre où elle avoit deux filles, & moi ma tante, nous nous y rencontrerions; que j'en aurois bien de la joie, & que je ne croyois pas être obligée à la fuir ſi je la rencontrois. Elle me manda qu'elle s'y en alloit : je ne manquai pas de m'y rendre; elle ſe trouva mal, & manqua au rendez-vous. Mlle. de Chevreuſe y vint, qui me conta tous les divertiſſements de Flandres : elle étoit fort ſatisfaite de la beauté de cette Cour-là. Pour moi qui ai bien entendu parler à Monſieur du temps de l'Infante Iſabelle, cela ne me ſurprenoit pas : cette Cour-là n'eſt pas préſentement comme elle étoit en ce temps-là. Elle me parla de l'Archi-

duc, & m'en dit plus de bien que je n'en avois entendu dire à plusieurs gens qui venoient de Flandres; elle me dit aussi que l'on me souhaitoit fort en ce Pays-là, & pour lors il y avoit plus d'apparence qu'il n'y en a eu depuis, que Mr. l'Archiduc auroit pu être Souverain des Pays-Bas. Véritablement cet établissement m'a toujours fort plu, & j'ai écouté avec plaisir les personnes qui me disoient que l'on me souhaitoit en ce Pays-là, & que celui qui y commandoit seroit Souverain, comme étoit l'Archiduc Albert.

De Montmartre je m'en allai chez la Reine d'Angleterre, où je trouvai des Gens de la Reine qui s'en alloient à St. Germain; je les chargeai de lui dire comme j'avois trouvé par hasard Mademoiselle de Chevreuse à Montmartre, & que je n'avois pas cru de mon devoir de m'enfuir; que si c'eût été sa mere, je l'aurois fait; que pour elle il me sembloit que cela ne tiroit à aucune conséquence, vu que nous avions toujours été amies: j'en dis autant à Monsieur qui le prit fort bien.

Mr. de Beaufort, pendant la guerre de Paris, avoit fait le galant de Mlle. de Longueville, & c'étoit un parti fort avantageux: c'est une sorte grande héritiere du

côté de feue Madame sa mere, qui étoit de Bourbon, & sœur de feu Mr. le Comte de Soissons, mort sans enfants. Elle auroit bien fait de l'épouser; c'est un Prince fort bien fait de sa personne, qui a beaucoup de cœur & de mérite: il vaut bien un aîné, & même celui de sa Maison. Ainsi personne ne s'étonnoit ni de ces bruits ni de ses soins auprès d'elle: on étoit seulement surpris que Madame de Montbazon le souffrît. Beaucoup de gens croyoient que comme il la voyoit souvent, & que c'est une fort belle personne, elle le ménageoit pour l'épouser quand son mari seroit mort. D'un autre côté, il alloit fort souvent chez Madame de Chevreuse; & comme Mademoiselle sa fille étoit fort belle & riche héritiere, l'on croyoit aussi qu'il lui en vouloit. Ainsi Mr. de Beaufort étoit regardé comme le bon parti à qui toutes les Princesses en vouloient. Madame de Nemours desiroit avec toutes les passions imaginables Mlle. de Longueville pour l'avantage de son frere, & par la crainte qu'il n'épousât Madame de Montbazon; de sorte que tout ce qui engageoit son frere à cette recherche lui donnoit de grandes joies. Comme j'étois à Paris, Mr. de Beaufort me

dit qu'il vouloit me donner les violons. J'acceptai volontiers cet offre, Madame de Nemours & Mademoiſelle la Princeſſe Louiſe vinrent ſouper avec moi. Nous envoyâmes chercher Mademoiſelle de Longueville, elle n'étoit pas chez elle, & elle s'excuſa enſuite, & dit qu'elle étoit malade; puis elle vint chez moi. Les violons jouerent dans les Tuileries, nous étions ſur la terraſſe qui regne le long du corps de logis, & tous les hommes étoient dans le jardin; pas un ne monta où nous étions. Mr. de Beaufort me manda qu'il me prioit de propoſer de les faire paſſer dans un parterre de l'autre côté du logis, & que je les entendrois de la ſalle; je crus & avec raiſon qu'il ſeroit bien-aiſe que cette ſérénade ſervît à Mlle. de Chevreuſe, auſſi-bien qu'à Mlle. de Longueville. L'hôtel de Chevreuſe avoit vue ſur ce parterre, l'on peut juger par-là de l'attachement du Chevalier. Pour moi qui ne lui ai jamais vu aucune inclination pour le mariage, je me doutois bien que toutes ces galanteries n'auroient aucune ſuite à mon grand regret; je ſouhaitois auſſi-bien que Madame de Nemours, que l'affaire de Mlle. de Longueville s'achevât. Pendant que nous étions dans cette ſalle, Mr. de

Beaufort s'y cacha derriere une porte pour entretenir Mademoiselle de Longueville qui alloit & venoit : je fis semblant de ne le point voir, quoique je le visse bien. Si j'eusse pu demeurer davantage à Paris, ces sérénades auroient pu durer davantage, & on auroit pu même avoir quelques bals ; cependant la Reine m'envoya quérir, il fallut partir dès le lendemain. La Cour partoit le jour d'après pour Compiegne ; de sorte que je me rendis à St. Germain, comme il m'étoit prescrit ; Madame y demeura, elle étoit indisposée ; peu de temps après, elle vint rejoindre la Cour, & Monsieur en fit de même.

Dès qu'il fut arrivé, l'Abbé de la Riviere me vint trouver ; il me dit que la Reine d'Angleterre faisoit toutes les instances possibles auprès de Monsieur pour l'obliger de consentir au mariage du Roi son fils & de moi, & que Mylord Germain étoit arrivé pour l'en prier encore de sa part ; que je devois songer à prendre une résolution là-dessus ; que Monsieur m'en parleroit. Pour lui il m'en parla sans me le conseiller, ni m'en dissuader, & me dit le bon & le mauvais ; le dernier prévaloit sur l'autre. Monsieur me parla sur ce sujet, & me dit : La

Reine d'Angleterre m'a fait la proposition que vous a dite l'Abbé de la Riviere; voyez ce que vous avez à dire là-dessus. Je lui répondis que je lui obéirois en tout, & qu'il connoissoit bien mieux ce qui m'étoit propre que moi, que je me remettois à son desir, que je n'avois point d'autre volonté que la sienne. Peu de jours après, le Roi d'Angleterre envoya Mylord Perron faire des compliments à Leurs Majestés, & leur demander la permission de venir en France; ce Mylord me fit de grands compliments, & Germain & lui me firent soigneusement leur cour. La Reine me témoigna fort desirer ce mariage, & Monsieur le Cardinal de même : il m'assura que la France assistoit puissamment le Roi d'Angleterre; qu'il avoit beaucoup d'intelligences, & même des Provinces qui lui étoient encore soumises; qu'il étoit maître du Royaume d'Irlande tout entier. La Reine me dit qu'elle m'aimoit comme sa fille; & que si elle ne trouvoit cette condition avantageuse pour moi, elle ne me la proposeroit pas, parce qu'elle me souhaitoit toute sorte de bonheur; que je connoissois la Reine d'Angleterre, qui étoit la meilleure personne du monde, & qui

avoit tout-à-fait de l'amitié pour moi; que son fils en étoit passionnément amoureux, & qu'il ne souhaitoit rien davantage que de m'épouser. Je lui répondis qu'il me faisoit beaucoup d'honneur de me vouloir; & que quoique les affaires du Roi ne lui permissent pas de lui donner un secours aussi considérable qu'il lui en falloit pour le remettre en ses Etats, que je ferois néanmoins tout ce qu'elle & Monsieur ordonneroient. La Reine me railloit devant Mylord Germain; l'on me faisoit la guerre, & je rougissois. Mr. de la Riviere me vint encore voir sur ce sujet, & me dit que Germain s'en alloit quérir le Roi d'Angleterre en Hollande où il étoit, & qu'il demandoit une réponse positive, parce que ses affaires l'obligeoient de passer en Irlande promptement; & que si je consentois à la proposition, le Roi d'Angleterre viendroit à la Cour, qu'il y seroit deux jours, qu'ensuite il m'épouseroit, qu'après le mariage il y seroit encore autant pour me donner le plaisir de passer devant la Reine, & qu'après cela je m'en irois avec lui à St. Germain, où étoit retournée la Reine d'Angleterre depuis que la Cour en étoit partie; qu'il s'en iroit en Irlande; que pour moi je demeurerois

à Paris si je voulois, comme j'avois accoutumé. Je lui dis que cette derniere condition étoit impossible ; que j'irois en Irlande avec le Roi s'il le vouloit, & que s'il ne le vouloit point, je demeurerois avec la Reine sa mere, ou bien en quelques-unes de mes maisons ; qu'il n'étoit pas de la bienséance que je fusse dans le commerce du monde & dans les divertissements, pendant que le Roi seroit à l'armée, ni que je m'engageasse à la dépense à laquelle les personnes de ma qualité se trouvent obligées, lorsque je devrois me passer de tout pour envoyer au Roi de l'argent ; que je ne pourrois être sans inquiétude de le voir embarrassé dans une guerre telle que celle-là ; & qu'enfin si je l'épousois, il faudroit bien à la longue prendre des résolutions bien plus difficiles à suivre ; & que je ne pourrois jamais m'empêcher de vendre tout mon bien, & de le hasarder pour reconquérir son Royaume ; & qu'il falloit avouer que ces pensées m'effrayoient un peu, & qu'après avoir toujours été heureuse & nourrie dans l'opulence, ces réflexions m'épouvantoient fort. Il me dit que j'avois raison, que je devois pourtant songer qu'il n'y avoit point d'autre parti pour moi dans l'Europe ; que l'Em-

pereur & le Roi d'Eſpagne étoient mariés; que le Roi de Hongrie étoit accordé avec l'Infante d'Eſpagne; pour l'Archiduc, qu'il ne feroit jamais Souverain des Pays-Bas; que je ne voulois point des Souverains d'Allemagne ni d'Italie; qu'en France le Roi & Monſieur étoient trop jeunes pour ſe marier; que Mr. le Prince l'étoit il y avoit dix ans, & que ſa femme ſe portoit trop bien. Je me mis à rire, & lui répliquai : L'Impératrice eſt groſſe, & elle mourra en couche. Après avoir bien raiſonné, & m'être fort inquiétée, (cette affaire en valoit bien la peine) je lui dis: ſi Monſieur veut que j'épouſe le Roi d'Angleterre, & qu'il ſoit perſuadé que ce mariage ſoit inévitable, j'aime mieux épouſer ce Prince lorſqu'il eſt malheureux, parce qu'en cet état il m'aura obligation, & quand il rentrera dans ſes Etats, il me conſidérera, parce que j'en aurai été la cauſe, par les ſecours qu'il aura reçus de ma Maiſon, & à ma conſidération.

Le lendemain nous partîmes pour Amiens; j'informai ma belle-mere de toute cette affaire, parce que je ſavois bien qu'elle ne la ſouhaitoit pas, & qu'elle me ſerviroit auprès de Monſieur pour l'empêcher : ce qu'elle fit. Mylord Ger-

main me vint voir à Amiens; il me pressa fort de lui dire mes sentiments, & me fit mille belles protestations de la part du Roi d'Angleterre. Je connus par son discours que la Reine & Monsieur, qui ne vouloient pas se brouiller avec la Reine d'Angleterre, avoient dit de moi : *C'est une créature qu'il faut gagner; elle ne fait que ce qu'elle veut, & nous n'avons point de pouvoir sur elle.* Il est vrai qu'ils avoient raison sur le sujet du mariage d'avoir cette pensée : j'ai toujours cru que depuis que l'on avoit l'âge de raison, l'on devoit l'employer en cette rencontre comme la plus importante de la vie, parce qu'il y va de tout son repos, & qu'ainsi il falloit plutôt songer à ses intérêts qu'à ceux de ses proches. Comme je vis que Germain entroit en tiers en matiere avec moi, ce qui ne se pratique pas d'ordinaire avec des filles quand il s'agit de les marier, je songeai à me tirer d'affaire avec la Reine d'Angleterre; je lui dis que je l'honorois infiniment, & que si j'osois le dire, je l'aimois de même; (& je disois vrai) que sa considération étoit la plus forte que j'eusse en cette occurrence, & qu'elle me feroit passer par-dessus toutes les difficultés qui se rencontroient en l'état où étoit le Roi son fils; que pour la reli-

gion, c'étoit un obſtacle que je ne pouvois ſurmonter; que ſi le Roi avoit quelque amitié pour moi, il devoit lever cette difficulté, & que je me faiſois bien d'autres violences de mon côté. Il me dit que dans la ſituation où étoit le Roi d'Angleterre, il ne pouvoit ni ne devoit ſe faire Catholique, & m'allégua de fort bonnes raiſons, qui ſont trop longues à dire, & dont voici la principale; que s'il ſe faiſoit à préſent Catholique, c'étoit s'exclure lui-même pour jamais de ſes Royaumes. Nous diſputâmes long-temps là-deſſus, puis il prit congé de moi, & me fit connoître que ce que je lui avois dit lui faiſoit eſpérer que les difficultés que je faiſois ne ſeroient pas de longue durée. Depuis que la Reine & Monſieur m'eurent parlé à Compiegne, je fus fort en inquiétude, & j'avois l'eſprit très-embarraſſé ſur le point où j'étois de conclure une ſi grande affaire & de ſi longue durée. Cela ne dura pas long-temps, on ne m'en parla plus ni même du Roi d'Angleterre, qu'après être retournée à Compiegne un jour avant ſon arrivée.

La diſgrace qui arriva à l'armée du Roi commandée par le Comte d'Harcourt, donna aſſez de ſujet de s'entretenir. Mr. le Cardinal Mazarin, qui eſt homme de

grands desseins, avoit fait attaquer Cambray par une fort petite armée qui n'étoit pas fournie des munitions nécessaires pour le siege d'une place de cette conséquence, qui est des meilleures de la frontiere, & où les ennemis avoient une forte garnison, & en campagne une armée bien plus forte que la nôtre : ce qui rendoit cette entreprise ridicule à ceux qui n'étoient pas assez du secret pour savoir s'il avoit quelque intelligence dans la place : ce qui ne parut pas par l'événement. Les ennemis forcerent un des quartiers du Roi, & jetterent un secours considérable dans la place ; de sorte que le Comte d'Harcourt fut obligé de lever le siege. Ceux qui excusoient le Cardinal Mazarin disoient qu'il avoit entrepris ce siege contre toute apparence, sur ce que le Comte d'Harcourt n'avoit jamais si bien réussi que dans des aventures de cette nature. Il est vrai qu'à la guerre, aussi-bien qu'en toute autre occurrence, chacun a son talent.

Il arriva environ ce temps-là une assez plaisante affaire à Paris. Mr. de Gersé avoit tenu quelques discours de Mr. de Beaufort qui lui avoient déplu : de sorte qu'il le menaça, & Gersé dit qu'il ne le craignoit point, & qu'il lui disputeroit le

haut du pavé même dans les Tuileries. Enfuite de quoi M^{r}. de Beaufort alla chez Renard, où Gerſé ſoupoit avec M. de Candalle, le Freton, Frontrailles, Ruvigny, & les Commandeurs de Jars & de Souvré, & quelques autres dont je ne me ſouviens point. Il prit le bout de la nappe, jetta tout par terre, & renverſa la table; l'on mit l'épée à la main, il y eut une grande rumeur, & perſonne de mort ni de bleſſé. Les offenſés réſolurent de ſe battre contre M. de Beaufort: ce devoit être hors de Paris, parce qu'il y étoit trop aimé, & ils devoient craindre d'être aſſommés par les harangeres; de ſorte qu'ils vinrent tous à la Cour, où ils firent cette plaiſanterie qui fut aſſez bien reçue. Peu de jeurs après, Monſieur alla à Nanteuil, il manda M. de Beaufort & tous ſes amis, & il y mena les autres, & les raccommoda. On avoit cru que cela cauſeroit de grands combats, & je ne ſais ſi M. le Cardinal n'eût pas été bien-aiſe d'être débarraſſé de quelques gens par cette voie, lorſque S. A. R. pacifia tout.

Comme le Roi d'Angleterre fut arrivé à Péronne, on envoya un Courier pour en avertir leurs Majeſtés. Lors la Reine me dit: Voici votre galant qui vient. L'Abbé de la Riviere me tint le même dif-

cours. Je lui répondis : Je meurs d'envie qu'il me dise des douceurs, parce que je ne sais encore ce que c'est, personne ne m'en a osé dire ; ce n'est pas à cause de ma qualité, puisque l'on en a bien dit à des Reines de ma connoissance, c'est à cause de mon humeur que l'on connoît bien éloignée de la coquetterie ; cependant sans être coquette, j'en puis bien écouter d'un Roi avec lequel on veut me marier ; ainsi je souhaiterois fort qu'il m'en pût dire. Le jour de son arrivée l'on se leva matin pour le prévenir ; il ne devoit que dîner à Compiegne, & il falloit aller de bonne heure au-devant de lui. J'étois frisée, ce qui ne m'arrivoit pas souvent ; j'entrai dans le carrosse de la Reine, elle s'écria : On voit bien les gens qui attendent leurs galants. Comme elle est ajustée ! Je fus toute prête de répondre, ceux qui en ont eu savent bien comment on se met, & les soins que l'on prend pour cela : & même j'aurois pu dire que le mien étant pour épouser, c'étoit avec raison que je m'ajustois : cependant, je n'osois rien dire. Nous allâmes à une lieue au-devant de lui. A sa rencontre on mit pied à terre ; il salua Leurs Majestés, & moi ensuite : je le trouvai de fort bonne mine, & meilleure qu'il n'a,

voit quand il partit de France. Si ſon eſprit m'eût paru correſpondre à ſa mine, peut-être m'eût-il plu dès ce temps-là. Comme il fut dans le carroſſe, le Roi lui parla de chiens, de chevaux, du Prince d'Orange, & des chaſſes de ce pays-là; il répondit en François. La Reine lui voulut demander des nouvelles de ſes affaires, il n'y répondit point. Comme on le queſtionna pluſieurs fois ſur des faits fort ſérieux, & qui lui importoient aſſez, il s'excuſa de ne pouvoir parler notre langue. Je vous avoue que dès ce moment je réſolus de ne pas conclure le mariage; je conçus de lui une fort mauvaiſe opinion, d'être Roi à ſon âge, & n'avoir aucune connoiſſance de ſes affaires. Ce n'eſt pas que je n'euſſe par-là dû reconnoître mon ſang; les Bourbons ſont gens fort appliqués aux bagatelles, & peu ſolides; peut-être moi-même auſſi-bien que les autres qui en ſuis de pere & de mere. Auſſi-tôt après être arrivés, on dîna; il ne mangea point d'ortolans, il ſe jetta ſur une piece de bœuf & ſur une épaule de mouton, comme s'il n'y eût eu que cela. Son goût me parut auſſi bon en cela, qu'il le témoigna avoir ſur ce qu'il penſoit pour moi. Après le dîner, la Reine s'amuſa, & me laiſſai avec lui; il y fut un quart-d'heu-

re ſans me dire un ſeul mot. Je veux croire que ſon ſilence venoit plutôt de reſpect que de manque de paſſion; j'avoue le vrai qu'en cette rencontre j'euſſe ſouhaité qu'il m'en eût moins rendu. Comme l'ennui me prit, j'appellai Madame de Comminges en tiers pour tâcher de le faire parler, ce qui réuſſit heureuſement. Mr. de la Riviere me vint dire, il vous a regardée tout le temps du dîner, & vous regarde encore inceſſamment. Je lui dis, il a beau regarder avant que de plaire, tant qu'il ne dira mot. Il me dit, c'eſt que vous faites fineſſe des douceurs qu'il vous a dites. Pardonnez-moi, lui dis-je, venez auprès de moi quand il y ſera, & vous verrez comment il s'y prend. La Reine ſe leva, je m'approchai du Roi d'Angleterre; & pour le faire parler, je lui demandai des nouvelles de quelques gens que j'avois vus auprès de lui; à quoi il répondit ſans me dire aucunes douceurs. L'heure de ſon départ venue, on monta en carroſſe, & on l'alla conduire juſqu'au milieu de la forêt, où l'on mit pied à terre comme à ſon arrivée; il prit congé du Roi, & vint à moi avec Mylord Germain, & me dit: Je crois que Mylord Germain, qui parle mieux que moi, vous aura pu expliquer mes ſentiments & mon deſſein,

je ſuis votre très-obéiſſant ſerviteur. Je lui répondis que j'étois ſa très-obéiſſante ſervante; Germain me fit beaucoup de compliments, enſuite le Roi me ſalua, & s'en alla.

La venue du Roi d'Angleterre me fit perdre Madame de Carignan, qui m'étoit un grand divertiſſement. La Reine lui manda par Madame de Brionne, qui étoit fort de ſes amies, qu'au dîner du Roi d'Angleterre elle ſeroit à table & non pas ſa fille, & qu'en cette occaſion-là il n'y devoit avoir que des Princeſſes du Sang: elle en fut offenſée au dernier point, & s'en alla promptement. J'eus le bonheur pourtant de n'être pas brouillée avec elle: toute la Cour le fut, hors moi; auſſi cela n'auroit pu être à mon égard qu'injuſtement. Je ſuppliai la Reine de me diſpenſer d'être à ce dîner, plutôt que de m'engager à dire à Madame de Carignan ce que je ſavois bien qui lui déplaiſoit fort. La Reine ne voulut jamais m'accorder cela, quoique je le lui demandaſſe avec beaucoup d'inſtance. Mr. le Prince, qui n'avoit point voulu commander l'armée cette campagne, étoit allé à ſon Gouvernement de Bourgogne, & y demeura aſſez long-temps; ce qui allarma la Cour. Il revint néanmoins, de quoi Mr. le Cardi-

nal Mazarin, qui l'a toujours beaucoup craint, fut fort réjoui. Il alla au-devant de lui, & il fut reçu avec de grands honneurs, dans la pensée qu'on avoit qu'il ne fût mécontent de ce que la Reine vouloit donner à Mr. de Vendôme la charge d'Amiral en faveur du mariage de Mademoiselle de Mancini, niece de Mr. le Cardinal, avec Mr. de Mercœur. On crut que Mr. le Prince étoit homme à se repaître de vent; ainsi on l'honoroit fort; mais comme l'honneur qu'on lui faisoit lui étoit dû, il ne s'en tint pas aussi fort obligé.

Le Roi revint à Paris; tous les Corps de ville sortirent pour aller au-devant de lui jusques près de St. Denis. C'étoit une confusion de peuple non-pareille; jamais je ne me suis tant ennuyée, il fit le plus grand chaud du monde; nous étions huit dans le carrosse de la Reine; & nous fûmes depuis trois heures après midi jusqu'à huit heures du soir, à venir du Bourget à Paris, où il n'y a que deux petites lieues: Les cris de *vive le Roi* étoient continuels, & les peuples les poussèrent avec plus de joie, parce qu'il y avoit long-temps qu'ils n'avoient vu Sa Majesté, & que son retour après une guerre sembloit les obliger à témoigner davantage leur joie. Quoique

que cela m'en donnât beaucoup, je n'en étois pas moins étourdie; aussi j'en avois fort mal à la tête. Après l'arrivée de Leurs Majestés, Monsieur amena Monsieur de Beaufort saluer le Roi : c'étoit le seul qui avoit été en cette guerre qui ne fût point venu à Compiegne ou à St. Germain depuis la paix; tout le monde courut pour voir la mine qu'il feroit, & comme il seroit reçu. La fête de St. Louis arriva peu après: le Roi alla ce jour-là à cheval aux Jésuites de la rue St. Antoine; les Princes & Seigneurs, qui étoient lors à Paris, l'accompagnerent, tous bien vêtus avec de belles housses sur leurs chevaux. Cette cavalcade étoit fort politique & belle à voir. Mr. le Cardinal fit une action qui étonna assez, lui que l'on accusoit de n'être pas hardi: il alla trouver le Roi aux Jésuites, passa toute la Ville dans son carrosse peu accompagné, & personne ne lui dit un seul mot. J'arrivai aux Jésuites un peu après la Reine, je n'avois pu la suivre, parce que le matin j'avois été aux Carmélites voir Mademoiselle de Saujon qui s'y étoit retirée. Lorsque j'entrai aux Jésuites, la Reine me dit: L'Impératrice est morte; c'est cette fois qu'il faut faire tout ce que l'on pourra pour que vous la soyez. Je la remerciai très-humblement, & je fus assez

aiſe de cette nouvelle. Lorſque l'on fut revenu au Palais-Royal, Monſieur le Cardinal eut une longue converſation avec moi ſur la mort de l'Impératrice; il me dit qu'abſolument il feroit cette affaire, & qu'il enverroit chercher Mondevergue pour l'envoyer en Allemagne, parce qu'il ſavoit que je ſerois bien-aiſe que ce fût lui qui fît ce voyage : j'en fus contente.

Monſieur revint le lendemain de Limours; auſſi-tôt qu'il fut arrivé, je le fus voir; il me parut fort affligé d'avoir perdu Saujon, & me témoigna être fort content de ce que je l'avois été voir, & de ce que j'avois fait mon poſſible pour la faire ſortir; il me dit qu'abſolument il l'en falloit tirer, & que pour cela ſes freres préſenteroient requête : je l'approuvai fort. On mit l'affaire au Parlement. Pendant ce temps-là, S. A. R. venoit ſouvent conférer avec moi, ce qu'il faiſoient avec grande joie; parce que j'avois de l'empreſſement pour faire ſortir Saujon. Je m'imaginois que cela ſeroit utile à la fortune de ſon frere, que je croyois plus mon ſerviteur en ce temps-là que je ne le crois préſentement. Quand l'arrêt fut donné pour la faire ſortir, elle ne le voulut pas; de ſorte qu'il fallut

que j'allaſſe moi-même aux Carmélites la quérir. Avant que de ſortir, elle ſe jetta à genoux devant le St. Sacrement, & fit des vœux, à ce que m'ont dit les Religieuſes, avant mon arrivée. Celui qu'elle fit devant moi eſt extraordinaire; c'étoit de n'être jamais Religieuſe dans un autre Couvent que celui-là. Depuis les Carmélites juſqu'au Luxembourg, elle ne fit que peſter contre ceux qui la tiroient du Couvent. Elle fut au Luxembourg cinq ou ſix ſemaines dans ſa chambre; elle perſiſtoit toujours à vouloir s'en retourner; elle coupa ſes cheveux, & coucha ſur des clayes : c'étoit un zele extrême. On fit venir le Pere Léon, Carme mitigé, fort habile homme, qui étoit allé prêcher à Auxerre, pour la diſſuader d'être Carmélite; puis Mrs. de Saint Sulpice ſurvinrent. Tous ces Caſuiſtes enſemble lui perſuaderent qu'elle pouvoit plus faire de bien dans le monde que dans le Couvent. On lui offrit la charge de Dame d'Atour de Madame, qu'elle accepta, & enſuite elle revint tout comme une autre, excepté qu'elle n'étoit habillée que de ſerge, & n'avoit que du linge uni & une coëffe, parce qu'elle n'avoit point de cheveux. Cela me fit ſouvenir de Madame d'Aiguillon, lorſqu'elle étoit Mademoi-

ſelle de Comballet, qui avoit fait une pareille équipée. A meſure que les cheveux de Saujon revenoient, elle les montroit; puis elle reprit la ſoie & la dentelle; & en continuant d'être dévote, elle s'eſt mêlée des affaires autant qu'elle a pu, & n'a pas négligé le bien. Je crois que ç'a été pour en faire un bon uſage; elle n'a pas diſcontinué ſes converſations avec Monſieur; elle ne manquoit non plus à ſe trouver aux heures accoutumées chez M^{lle}. de Raré, qu'à ſon oraiſon, & ç'a été plûtôt Monſieur qu'elle qui y a manqué. Elle roule fort les yeux dans la tête, & regarde toujours en-haut, ce qui fait qu'elle choque tout ce qu'elle trouve; & quand elle en fait des excuſes, elle laiſſe à entendre que c'eſt parce que ſon eſprit s'applique peu à ce qui regarde le monde. On diſoit qu'elle ne s'étoit miſe dans un Couvent que pour être plus conſidérée, dans la penſée que, ſi on la retiroit, elle pourroit accuſer la Riviere de l'avoir obligée par ſes manieres d'y aller, & partager ſa faveur par de mauvais offices, ſi elle ne pouvoit la détruire entiérement. Elle avoit eu beaucoup de démêlés avec Monſieur depuis qu'il l'aimoit; elle étoit capricieuſe, & point du tout complaiſante. Elle en avoit eu un

entr'autres ſur le ſujet du Duc de Richelieu à Compiegne, qui l'entretenoit ſouvent, quoique Monſieur lui eût défendu de lui parler. Elle avoit raiſon de l'honorer; ſon pere avoit été ſon Gouverneur; elle ne l'entretenoit pas dans la penſée qu'elle étoit fille d'un homme qui avoit mangé de ſon pain, elle penſoit à l'épouſer; elle croyoit ſurprendre ce pauvre ſot, comme Mlle. de Pons a fait depuis, qui le mena à une maiſon de campagne, où Mr. le Prince & Me. de Longueville étoient, qui la lui firent épouſer. Monſieur eſt extrêmement jaloux de ſa maîtreſſe, quoiqu'il ne l'aime qu'en tout bien & honneur. Madame de Saujon (on l'appella ainſi depuis qu'elle fut Dame d'Atour); il ne vouloit pas qu'elle ſe mariât, & elle en avoit bien envie. Mr. de la Riviere ſe ſervoit de cette circonſtance quand il la vouloit brouiller avec Monſieur; elle n'a jamais été aimée dans la maiſon; elle étoit fort glorieuſe; & depuis qu'elle a eu du crédit, elle a continué dans cette humeur. La dévotion ne l'a point corrigée de ce défaut, non plus que de celui d'être intéreſſée; en toute ſa vie elle n'a ſervi perſonne pour rien, & il ne ſe peut rien ajouter à l'ingratitude qu'elle a eue

pour moi aussi-bien que son frere; j'en parlerai ci-après. Pour la sienne, elle a été jusqu'au point de me rendre de mauvais offices auprès de Monsieur; toutes les fois qu'elle a pu, elle a expliqué mal ce que je faisois pour s'en servir, & cela avec une méchanceté horrible. Un jour que je parlois d'elle à Monsieur, il me dit: Détrompez-vous de croire qu'elle soit persuadée vous avoir obligation; elle m'a dit souvent qu'elle ne vous en avoit pas; parce qu'autrefois vous avez voulu l'empêcher d'avoir commerce avec moi, & d'y être bien. Jugez par-là de sa dévotion; puisqu'au moment qu'elle paroît être la plus forte, elle témoigne de l'aversion pour les gens qui l'ont voulu empêcher de faire galanterie, à quoi elle avoit beaucoup de disposition. Monsieur fit un jour le même discours à Mr. le Prince pendant la guerre, lequel me vint trouver, & rioit à pâmer, & me dit: A-t-on jamais oui parler d'une telle plainte pour une dévote? Pendant que je suis sur le chapitre de Mlle. de Saujon, je me souviens que le soir que j'allai la quérir aux Carmélites, Monsieur étoit chez la Reine; il n'y avoit avec eux que M. le Cardinal & moi, il parloit du peu de disposition qu'elle avoit à être Carmélite,

& nous dit : Il n'y a que peu de jours que nous avons eu un démêlé, parce qu'elle se fardoit, & que je ne le voulois pas. Cette affaire m'avoit mise dans une grande faveur auprès de Monsieur; comme ma destinée n'a pas été d'en être autant aimée que j'ose dire le mériter, elle ne dura pas aussi. Alors Mondevergue arriva à Paris selon les ordres qu'il en avoit reçus de la Cour, & il se disposa à partir bientôt, comme il le fit; ce ne fut pas sans que M^r. le Cardinal m'entretînt souvent sur le sujet de son voyage, qui étoit d'aller faire compliment de condoléance à l'Empereur de la part de Leurs Majestés sur la mort de sa femme.

Le Roi d'Angleterre, qui ne devoit être que quinze jours en France, y fut trois mois. Comme la Cour étoit à Paris, & lui avec la Reine sa mere à St. Germain, on les voyoit peu. Lorsque je sus qu'il étoit sur son départ, j'allai rendre mes devoirs à la Reine sa mere, & prendre congé de lui. La Reine d'Angleterre me dit : Il se faut réjouir avec vous de la mort de l'Impératrice, il y a apparence que si cette affaire a manqué autrefois, elle ne manquera pas celle-ci. Je lui répondis que c'étoit à quoi je ne songeois pas : elle poursuivit ce discours, & me dit : Voici

un homme qui eſt perſuadé qu'un Roi de dix-huit ans vaut mieux qu'un Empereur qui en a cinquante & quatre enfants. Cela dura long-temps en maniere de picotterie, & elle diſoit : Mon fils eſt trop gueux & trop miſérable pour vous. Puis elle ſe radoucit, & me montra une Dame Angloiſe, dont ſon fils étoit amoureux, & me dit : Il appréhende tout-à-fait que vous ne le ſachiez ; voyez la honte qu'il a de la voir où vous êtes, dans la crainte que je ne vous le diſe. Il s'en alla ; enſuite la Reine me dit : Venez dans mon cabinet : comme nous y fûmes, elle ferma la porte, & me dit : Le Roi mon fils m'a priée de vous demander pardon ſi la propoſition que l'on vous a faite à Compiegne vous a déplu, il en eſt au déſeſpoir ; c'eſt une penſée qu'il a toujours, & de laquelle il ne peut ſe défaire ; pour moi je ne voulois pas me charger de cette commiſſion, il m'en a priée ſi inſtamment, que je n'ai jamais pu m'en défendre ; je ſuis de votre avis, vous aurez été miſérable avec lui, & je vous aime trop pour l'avoir pu ſouhaiter, quoique ce fût ſon bien que vous euſſiez été compagne de ſa mauvaiſe fortune ; tout ce que je puis ſouhaiter, eſt que ſon voyage ſoit heureux, & qu'après vous veuilliez bien de lui. Je lui fis là-

deſſus mes compliments le mieux qu'il me fut poſſible, & en termes les plus reſpectueux & les plus reconnoiſſants que je pus, de la bonté avec laquelle elle m'avoit parlé : je pris congé d'elle pour aller à Poiſſy à deux lieues de-là, où il y a une Abbaye, où St. Louis eſt né, en laquelle Abbaye on avoit mis deux de mes ſœurs pendant la guerre de Paris. Le Duc d'Yorck me dit qu'il venoit avec moi, & qu'à mon retour je le ramenerois à St. Germain : il prit envie au Roi d'Angleterre d'y venir, on me le dit, je ne voulus pas l'emmener, & je dis qu'il n'y avoit pas de conſéquence pour le Duc d'Yorck, parce que c'étoit un petit garçon. Le Roi pria la Reine ſa mere d'y venir, ce qu'elle fit; de ſorte qu'ils vinrent tous dans mon carroſſe, & le long du chemin la Reine ne parla que de l'amitié avec laquelle le Roi ſon fils vivroit avec ſa femme, & qu'il n'aimeroit qu'elle : ce qu'il confirma, & dit qu'il ne comprenoit pas comment un homme qui avoit une femme raiſonnable en pouvoit aimer une autre; que pour lui il déclaroit que quelque inclination qu'il pût avoir avant que d'être marié, dès le moment qu'il le ſeroit, cela finiroit. Je crus bien, & cela étoit aſſez vraiſemblable, que ce diſcours

étoit à dessein. Je fus peu à Poissy, parce qu'il étoit tard, je pris congé de la Reine qui y demeura. Le Roi me vint mener à mon carrosse, & me fit force compliments sans me dire de douceurs : ce qui lui auroit été assez inutile : parce que j'avois donné dans le panneau de l'Empire, & que je ne songeois qu'à cela.

Quelque temps après, j'eus une maladie qui me bannit assez du monde, & qui auroit donné beaucoup plus d'inquiétude à d'autres qu'elle ne m'en donna; ce fut la petite-vérole. Quoique je ne fusse pas belle, les accidents qui arrivent en cette maladie sont si fâcheux, que l'on doit avoir quelque peine dans la crainte de ce qui en arrivera; je n'en eus aucun, je n'avois plus de fievre, lorsque la petite-vérole parut, & je me sentois en assez bon état pour ne craindre point la mort. Je sacrifiai de bon cœur le peu de beauté que je pouvois avoir à ma vie, & pour la prolonger d'un moment, je la sacrifierai toujours volontiers. Cette maladie me traita si favorablement que je n'en demeurai pas rouge; devant j'étois fort couperosée, ce qui surprenoit à mon âge, & vu la santé que j'ai, cela m'emporta toutes mes rougeurs : il y a peu de gens qui voulussent se servir de tels remedes pour

avoir le teint beau. Toute la Cour envoya savoir de mes nouvelles avec tous les soins imaginables, même des gens que je ne connoissois pas, pour mieux dire, tout le monde, hors Mr. le Prince qui n'y envoya pas; cela redoubla bien l'aversion que j'avois déja pour lui; ce qui me le fit remarquer, c'est que pour me divertir pendant ma maladie, j'envoyois chercher tous les soirs le billet des gens qui étoient venus, ou qui avoient envoyé à ma porte apprendre de mes nouvelles. Il arriva une assez plaisante histoire à la Cour. Le Marquis de Gersé devint amoureux de la Reine; il fut chassé & tourné en ridicule d'une lettre qu'il avoit donnée à Madame de Beauvais, premiere femme de chambre de la Reine : elle fut aussi chassée; & comme je ne voyois personne en ce temps-là, je ne m'informai pas du détail de l'affaire, ainsi je n'en dirai pas davantage. Après ma guérison, ma premiere sortie fut employée à remercier Dieu. J'allai ensuite au Palais-Royal, où l'on confirmoit le Roi & Monsieur son frere : Monsieur & moi nous fûmes parrain & maraine du Roi, & Mr. le Prince & Madame sa mere le furent de Monsieur. Mr. le Prince vint à moi avec un air railleur, & me dit que j'avois fait la ma-

lade, & que je ne l'avois pas été : je ne reçus pas bien cette raillerie, & il s'en apperçut ; il étoit alors le tout-puissant à la Cour, parce que Monsieur le vouloit bien ; s'il l'eût voulu être, Mr. le Prince en eût été bien-aise, il avoit toujours bien vécu avec lui.

Cette grande autorité choqua la Reine & Mr. le Cardinal, & leur fit prendre la résolution de faire arrêter Mr. le Prince, Mr. le Prince de Conti, & Mr. de Longueville : comme ils n'étoient pas toujours tous trois ensemble, cela étoit assez difficile. Monsieur étoit tout à la Cour, & cela se fit avec sa participation ; beaucoup de gens ont cru le contraire, parce qu'il n'avoit pas été au Palais-Royal il y avoit deux jours, lorsqu'ils furent arrêtés. Effectivement il étoit pour lors indisposé. La Reine les envoya quérir, & leur manda qu'il y avoit quelques affaires qui l'obligeoient à tenir conseil extraordinaire. On avoit averti Mr. le Prince du dessein que l'on avoit, avant qu'il allât chez la Reine : Vineuil le vint trouver, & lui montra un billet par lequel on l'avertissoit de prendre garde à lui. Ce qui assuroit Mr. le Prince, c'est que la veille il avoit envoyé le Président Perrot, qui est à lui, trouver Mr. le Cardinal, lequel lui

avoit dit tous les avis qu'avoit Mr. le Prince ; sur quoi Mr. le Cardinal lui donna de grandes assurances du contraire, & telles que Perrot dit à Mr. le Prince, qu'il se devoit absolument fier à tout ce que le Cardinal lui promettoit. Ensuite de cela, Mr. le Prince alla le soir chez la Reine, elle étoit au lit, il se mit à genoux devant elle, elle lui témoigna prendre confiance en lui, & qu'à l'avenir elle le traiteroit comme un homme à elle : il l'a remercia, lui baisa la main, & s'en revint enchanté. Il avoit résolu il y avoit environ un mois avec son frere & Monsieur de Longueville, qu'ils n'iroient pas tous trois ensemble au Palais-Royal, persuadés que cela feroit leur sûreté : ce jour Monsieur de Longueville ne put refuser de s'y trouver, parce qu'il y devoit mener le Marquis de Beuvron, pour remercier le Roi de ce qu'il avoit promis la survivance de la Lieutenance de Roi en Normandie, & du Gouvernement du vieux Palais de Rouen à son fils ; c'est pourquoi cette seule raison le fit aller au Palais-Royal. Comme ils arriverent, la Reine leur fit bonne chere.

J'allai ce jour-là au Luxembourg, où je trouvai Madame de Guimené, qui m'entretint fort long-temps de ce que Mr.

le Prince faisoit pour s'autoriser & pour se faire craindre; elle ne l'aimoit pas, non plus que moi, & elle me dit que j'en devois parler à Monsieur. J'allai trouver Monsieur, & je lui fis reproche de souffrir tout ce que j'avois oui dire de Mr. le Prince: comme j'étois dans le dernier emportement contre lui, & que la conversation d'une personne dans les mêmes sentiments m'avoit animé, je lui dis: Vous le devriez faire arrêter, on a bien fait arrêter son pere. Il me dit, patience, vous aurez bientôt contentement. Comme je l'avois trouvé tout le jour fort inquiet, je jugeai bien par le rapport que je fis de cette inquiétude avec son discours, que l'on travailloit au désavantage de Mr. le Prince.

Je m'en allai au Palais-Royal, je trouvai sur le degré des gens de Mr. le Prince de Conti fort inquiets; je leur demandai ce que l'on faisoit en-haut; ils me répondirent qu'ils n'en savoient rien. Je trouvai la salle des Gardes fermée, & toutes les portes des anti-chambres de même contre l'ordinaire; à la porte de la chambre de la Reine il y avoit deux Gardes avec des carabines; ce que je n'avois jamais vu; alors je ne fus plus en doute, & je crus ce qui étoit. Tout

le monde dans l'anti-chambre de la Reine étoit fort en inquiétude de savoir ce qui se passoit au Conseil, parce qu'il duroit plus long-temps que de coutume, & que personne n'en étoit sorti. Enfin, il finit, & l'on dit à la Reine que j'étois dans sa chambre; elle m'envoya quérir, & me dit: Vous n'êtes pas fâchée, je lui dis que non, & cela étoit bien vrai: elle me dit, n'en parlez pas davantage. Peu après, elle me tira à part, & nous nous entretînmes comme des gens ravis de se voir vengées des personnes qui ne nous aimoient pas. Il n'y avoit rien de plus injuste que l'aversion que j'avois pour Mr. le Prince; elle a bien changé depuis. J'eus la curiosité de demander à la Reine si Monsieur de la Riviere avoit su cette affaire; elle me répondit, vous êtes bien curieuse. Il est vrai, Madame, lui dis-je, je puis me passer de le savoir. Je crois, dit-elle, qu'il ne l'a su que ce matin. Ah! Madame, le mauvais signe pour lui, puisque la confiance qu'on y prend n'est plus qu'un ménagement de six heures: c'en est fait, ou je suis fort trompée, ne me le celez point. Il est vrai, dit la Reine, j'avois prié Monsieur de ne lui en point parler: il est arrivé fort plaisamment, lorsqu'on a été assemblé dans la

galerie pour aller au Conseil, que Mr. le Cardinal lui a dit : Venez dans ma chambre, je veux vous dire un mot : il a trouvé le paſſage plein de gardes, il eſt devenu pâle, & a cru qu'on le vouloit arrêter ; il a demandé, eſt-ce pour moi, Monſieur, ce que je vois ? Mr. le Cardinal me dit qu'il avoit eu fort envie de rire : pendant tout cela, Guitaut a arrêté Mr. le Prince, & Comminge, Monſieur le Prince de Conti & le Duc de Longueville ; ils ſont deſcendus par le petit degré, & ſont ſortis par le jardin où un de mes carroſſes les attendoit avec les Gendarmes & les Chevaux-légers du Roi. Pendant qu'elle me faiſoit ce récit, Mioſſans qui commande les Gens d'armes, revint, lequel lui conta comme Mr. le Prince avoit verſé, & qu'il s'étoit voulu ſauver, & que Mr. le Prince lui avoit dit : Ah ! Mioſſans, vous me rendriez un grand ſervice ſi vous vouliez ; & qu'il lui avoit répondu, je ſuis au déſeſpoir de ce que mon devoir ne me le peut permettre. On envoya ordre à Madame la Princeſſe de ſortir de Paris, & à Madame de Longueville de venir au Palais-Royal, à quoi elle n'obéit point ; elle ſe ſauva avec Mademoiſelle de Longueville en Normandie : elle croyoit y trouver beaucoup de

ſecours ; c'étoit le Gouvernement de ſon mari. M. de Beuvron, pour les intérêts duquel il avoit été pris, la reçut d'abord dans le vieux Palais de Rouen ; & dès qu'il eut des nouvelles de la Cour, il la pria d'en ſortir : il lui fut bien ſenſible de ſe voir chaſſée par des gens qui lui avoient tant d'obligations. Madame la Princeſſe demeura quelques jours aux Carmélites, puis elle s'en alla à Chantilly, où elle emmena avec elle Madame ſa belle-fille & M. le Duc d'Enguien ſon petit-fils. Tout le monde les alla voir ; pour moi je n'y allai point, j'y envoyai ; ma viſite ne leur auroit pas été agréable, ils ſavoient bien les ſentiments que j'avois là-deſſus par ma conduite en tout ce qui les regardoit.

Le lendemain que les Princes furent arrêtés, le Roi envoya quérir les Cours Souveraines & tous les Grands du Royaume ; on lut un écrit contre M. le Prince, qui a été ſu de tout le monde ; c'eſt pourquoi je n'en parlerai pas : il fut envoyé au Parlement, où il ne fut pas enregiſtré en forme comme une déclaration ; ce qui fut trouvé en quelque façon favorable à M. le Prince, & ce qui déplut fort à la Cour. Le jour qu'on en fit la lecture, il arriva une aſſez plaiſante aventure ; les

quatre Secretaires d'Etat le prirent l'un après l'autre pour le lire, ſans que pas un en pût venir à bout, & ils s'excuſerent ſur ce que l'écriture étoit mauvaiſe; de ſorte qu'il fallut le donner à M. de Lionne qu'il l'avoit écrit; il dit qu'il l'avoit écrit ſi à la hâte, qu'il ne s'étonnoit pas ſi on avoit peine à le lire. L'Abbé de la Riviere étoit préſent qui faiſoit bonne mine, & qui jugeoit bien qu'il ſe ſentiroit de cette affaire, puiſque Monſieur n'avoit plus de confiance en lui, ni la Cour qu'il l'avoit toujours maintenu avec agrément au poſte où il étoit, & qu'il le falloit quitter. En effet, ſix jours après ſur ce que Monſieur ne le traitoit plus à ſon ordinaire, il demanda ſon congé, & s'en alla en ſa maiſon de Petit-Boug à ſix lieues de Paris. Un jour avant ſon départ, il m'envoya prier de parler en ſa faveur : je lui mandai qu'il n'avoit pas aſſez bien vécu avec moi pour m'obliger à le faire, que je me contenterois de ne pas inſulter à un malheureux : Madame qui ne l'aimoit pas n'en uſa pas de même, elle le pouſſa vivement.

On parla dans ce temps-là d'envoyer Monſieur en Normandie, pour mettre ſous l'obéiſſance du Roi les villes que l'on craignoit qui ne tinſſent pour Monſieur

de Longueville, & pour aſſurer tout-à-fait cette Province : cela fut changé, le Roi & la Reine y allerent, Monſieur reſta à Paris. J'eus une vraie douleur de partir le premier jour de Février, ſaiſon qui n'étoit pas propre à faire voyage, & qui convenoit mieux à la danſe.

Avant que de partir, on arrêta Madame de Bouillon, qui étoit groſſe; on la garda dans ſon logis. Monſieur ſon mari s'en étoit allé en Limouſin, & le Maréchal de Turenne à Stenai. Madame de Carignan, qui étoit brouillée à la Cour depuis ſix mois, & qui depuis ce temps-là ne voyoit pas la Reine, fit un trait de jugement à ſon ordinaire; elle ſe raccommoda pour faire le voyage de Normandie, où on alloit pour dépoſſéder ſon beau-frere : jugez avec quelle bienſéance cela ſe pouvoit faire. Quand elle n'auroit pas été mal à la Cour, elle auroit dû s'y brouiller pour ſe diſpenſer de ce voyage. Dès que l'on fut à Rouen, l'on changea la garde du vieux Palais, on y mit des Suiſſes du Régiment des Gardes, & on envoya à Dieppe pour arrêter Madame de Longueville, où tous les habitants réſolurent d'un commun accord de la chaſſer. Elle ſe retira au château; & comme elle vit qu'elle ne pouvoit pas tenir long-temps,

elle prit résolution de passer en Hollande, où elle arriva heureusement; elle vit feu Mr. le Prince d'Orange, & de-là elle alla à Stenai, qui est une place à Mr. le Prince. Mademoiselle de Longueville s'étoit brouillée avec elle à Dieppe, elle l'avoit quittée, & envoya demander à la Cour protection & sûreté : on lui permit de se retirer à Colommiers, maison de Monsieur son pere.

Nous fûmes quinze jours en Normandie, où je m'ennuyai fort, & je fus bien-aise de me retrouver à Paris au carnaval. A mon retour, je donnai à Saujon le Gouvernement de ma Souveraineté de Dombes, avec deux mille écus d'appointements, ou de pension; il étoit vacant par la mort de Mr. le Marquis de Chatte. La veille du Mardi-gras, la Reine dit au sortir du bal, qu'elle partiroit le Samedi suivant pour aller à Dijon. Je m'étois si fort ennuyée en Normandie, que je résolus de ne pas faire ce voyage, & pour ce sujet, de faire la malade. Le jour du Carême-prenant il me fut impossible de m'empêcher d'aller au bal au Luxembourg, où Monsieur donnoit à souper à Mr. le Duc d'Anjou : je commençai devant eux à me plaindre d'un mal de gorge, à quoi j'étois fort sujette. Je dis à

Saujon le jour des Cendres d'aller voir Mr. le Cardinal Mazarin, chez qui il alloit quelquefois, & de lui dire que je ſerois bien-aiſe de ne pas aller en Bourgogne, en cas qu'il lui parlât de moi. Je me mis ce jour-là au lit pour faire ajouter foi au mal dont je m'étois plainte la veille. Saujon vint chez moi, & me dit que Mr. le Cardinal Mazarin lui avoit parlé du voyage dès qu'il l'avoit vu, qu'il avoit exécuté mes ordres, & que Mr. le Cardinal trouvoit que je pouvois demeurer à Paris; j'en fus fort aiſe. Monſieur me vint voir, auquel je dis que je ne pouvois aller en Bourgogne, & que j'étois malade : il me gronda fort, je ne laiſſai pas de perſiſter dans ma réſolution. Saujon entra enſuite, à qui je contai ce que Monſieur m'avoit dit; il me conſeilla d'obéir, & de ſuivre la Cour. Madame de Choiſy me vint voir; je lui dis : je ne ſortirai point de Paris : elle me répondit, j'en ſuis ravie, vous faites parfaitement bien. Saujon lui répliqua : ce n'eſt pas parler à Mademoiſelle en amie que de lui conſeiller de ne pas obéir à Monſieur : comme elle eût entendu cela, & que Saujon l'eût entretenue, elle revint à ſon avis. Pour moi, qui ne voulois pas le ſuivre, je grondai horriblement Saujon

de maniere que Madame de Choisy fut étonnée comment après, un pareil traitement, il ne me faisoit pas la révérence pour s'en aller. Saujon vint le lendemain matin me trouver, & me dit : je viens de chez Mr. le Cardinal, lequel m'a dit qu'il vous viendroit voir aujourd'hui, qu'il souhaitoit fort que vous fissiez le voyage. Je me remis au lit avec beaucoup de diligence, & j'attendis Mr. le Cardinal. Il me pressa d'abord de suivre la Reine au voyage, & me dit qu'elle avoit grande amitié pour moi, & fort envie de voir un établissement qui me fût propre, qu'elle souhaitoit & lui aussi que le voyage de Mondevergue fut heureux, & mille autres beaux discours. A quoi je lui répondis que je commençois à m'appercevoir qu'elle me leurroit de toutes les apparences qui ne pouvoient réussir, que j'étois tout-à-fait rebutée de la Reine & de lui : je continuai ma conversation de cette sorte, & aussi gracieusement. Nous nous séparâmes, & je lui dis, quand je verrai des effets de vos paroles, j'y ajouterai foi. Il me fit mille protestations de services. Lorsqu'il sortit de chez moi, il trouva Madame de Choisy : C'est donc vous qui avez empêché Mademoiselle de venir avec nous ? Elle lui jura le contraire : il lui

dit, je le sais; Saujon m'a dit que vous le lui dites hier. Me. de Choisy me le dit, je le crus, & me mit dans une furie fort grande contre Saujon : je jugeois qu'il s'étoit fait fête de me faire faire ce voyage par le crédit qu'il avoit auprès de moi; & que pour cacher le peu qu'il en avoit, il avoit inventé cette menterie; je lui fis la mine trois jours durant, & j'appris alors par Comminges qui étoit son parent & beaucoup plus mon ami, à qui j'en fis mes plaintes, qu'il se vantoit de me gouverner, & qu'il en faisoit le capable : j'y ajoutai foi. J'en avois beaucoup pour tout ce que me disoit Comminges; ce qui me fâchoit étoit d'avoir eu tant de confiance, & si bonne opinion d'un homme qui ne le méritoit pas. Je me plaignis à ses amis, & entr'autres à Mr. de Vilermont, qui l'excusa fort, & dauba Madame de Choisy: il dit qu'elle étoit méchante; il disoit vrai, non pas en cette rencontre: elle conseilla à Saujon de s'éclaircir avec moi; ce qu'il fit, & il se raccommoda par cette voie.

Le Roi envoya un de ses ordinaires à Chantilly, pour demeurer auprès de Madame la Princesse : il avoit su qu'elle avoit des intrigues, & qu'elle faisoit des ligues. Pendant ce temps-là, Madame sa belle-fille

se sauva avec Monsieur son fils à Mouron; & du Vouldy, qui étoit l'ordinaire du Roi commis à sa garde, ne s'en apperçut point; il alla à sa chambre pour la voir, & il crut toujours parler à elle, quoiqu'il parlât à une de ses filles qui étoit sur un lit, & il prit un petit garçon qu'elle avoit avec elle pour Mr. le Duc d'Enguien; de sorte qu'elle étoit à Mouron avant que la Cour fût avertie qu'elle s'étoit sauvée.

Le siege de Bellegarde dura assez long-temps par la résistance du Gouverneur & de quantité de personnes de condition qui étoient dans cette place, & y firent des merveilles; & quoiqu'ils fussent tous gens presque égaux en qualité & en service, qui pouvoient avec justice ne se point céder le commandement les uns autres, ils s'accordoient néanmoins parfaitement bien, dans le dessein qu'ils avoient de servir Monsieur le Prince. La résistance fut telle, qu'ils arborerent un drapeau noir sur la muraille; l'on sait assez ce que cela veut dire, sans que je m'amuse à m'expliquer là-dessus; il sembleroit que je voudrois me piquer d'éloquence, à quoi je ne prétends pas; je veux seulement dire ce que je sais simplement, & le rendre le plus intelligible qu'il m'est possible.

Après la prise de Bellegarde, la Cour revint

revint à Paris, d'où je n'étois pas sortie ni Monsieur aussi. Le Roi avoit même laissé des Compagnies de ses Régiments des Gardes Françoises & Suisses, qui faisoient garde devant le Luxembourg de la même maniere que pour la personne du Roi. Quelques nouvelles vinrent de la frontiere, qui obligerent Monsieur de les y envoyer. Pendant l'absence de la Cour, Madame la Princesse la mere s'étoit approchée, & la Cour la trouva à deux lieues de Paris : elle avoit été quinze jours dans la Ville cachée pour prendre son temps de présenter requête au Parlement, ce qu'elle avoit fait pour la liberté de Messieurs les Princes ses Enfants. Elle disoit que ses Enfants nés Princes du Sang étoient aussi nés Conseillers du Parlement, qu'ils étoient ainsi de la Compagnie, qu'ils ne devoient pas être laissés sans secours, & que selon la Déclaration de 1648, on les devoit mettre en liberté, ou leur faire leur procès par leurs Juges naturels. Le Parlement prit la requête ; elle demanda sûreté pour sa personne, elle l'obtint ; & pour cet effet on l'envoya dans une maison dans la cour du Palais chez Mr. de la Grange, où toute la terre l'alla voir. Monsieur fut embarrassé de cet aventure : il la fit néanmoins partir un jour avant l'arrivée de la

Cour pour aller au Bourg de la Reine, de quoi la Cour ne fut pas satisfaite; elle prétendoit que Monsieur auroit dû faire sortir Madame la Princesse dès le jour qu'elle arriva. La Reine me fit fort bon accueil à son retour; toutes les troupes de Bellegarde, soit les Régiments de Mr. le Prince, ses compagnies d'Ordonnance, ou quelques autres troupes de personnes attachées à lui, qui s'étoient jettées dans cette place lors de sa prison, furent cassées. On ne s'étonnera pas s'il avoit beaucoup de serviteurs parmi les gens de guerre, après avoir si souvent commandé les armées du Roi avec tant de succès, & y avoir requis tant d'estime & de réputation. Ainsi l'affection qu'ils avoient tous pour son service les porta à aller tous trouver à Stenai Madame de Longueville, ce qui composa un corps fort considérable avec les troupes qui avoient suivi Mr. de Turenne, lesquelles étoient composées de personnes attachées à lui, & qui avoient servi sous lui en Allemagne. Monsieur de Turenne commanda cet armée pour le service de Monsieur le Prince.

Mondevergue arriva en ce temps-là d'Allemagne, & n'apporta autre nouvelle, sinon que l'on m'y souhaitoit fort. Les Ministres ne s'étoient pas ouverts à lui

ſur le ſujet du mariage, il croyoit que cela venoit de ce qu'il étoit auprès de Mr. le Cardinal, & que par cette raiſon on n'avoit voulu prendre aucune confiance en lui. Mr. le Cardinal Mazarin me tint là-deſſus mille beaux diſcours, & m'aſſura qu'il vouloit travailler fortement à faire réuſſir l'affaire. Mondevergue me dit un jour qu'il venoit de chez Mr. le Cardinal, qu'il lui avoit dit, je veux propoſer à Mademoiſelle d'envoyer en Allemagne Saujon : je fus aſſez ſotte pour trouver cela à propos. Le ſoir chez la Reine, Mr. le Cardinal me confirma le même deſſein, je remis à le propoſer à Monſieur qui y conſentit ; de ſorte que le voyage de Saujon fut réſolu : on lui donna les plus belles & les plus amples inſtructions du monde, il me les montra : je les trouvai admirables, & je ne doutai point qu'avec cela & la capacité de Saujon, dont j'étois perſuadée, l'affaire ne réuſſît, ſon départ me donna grande joie. Celui de la Cour pour Compiegne arriva bientôt après. Madame de Longueville avoit traité avec les Eſpagnols, qui lui donnerent des troupes ſous le commandement du Baron de Clinchamp. Elles ſe joignirent avec celles de Monſieur de Turenne ; de ſorte que cette armée ſe rendit conſidérable ; elle entra

en France, assiégea Guise pendant que nous étions à Compiegne, & cette place fut secourue.

L'aversion que le Parlement de Bordeaux & beaucoup de la Noblesse de Guyenne avoient contre Mr. le Duc d'Epernon, fit naître des rumeurs dans ce pays-là; de maniere que l'on en vint à l'extrêmité, on y fit la guerre tout-de bon. Cela obligea Madame d'Epernon à revenir à Paris; elle arriva dans le temps que j'avois la petite-vérole; elle eut tant de bonté & d'amitié pour moi, qu'elle me voulut voir en cet état. La guerre de Guyenne eut quelque relâche; le Maréchal du Plessis-Prassin, qui y avoit été de la part du Roi, avoit en quelque maniere pacifié les affaires. Madame la Princesse y alla avec Mr. le Duc d'Enguien son fils; Messieurs les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, & force personnes de qualité qui étoient dans les intérêts de Mr. le Prince. Comme la nouvelle vint à la Cour de leur arrivée à Bordeaux, le Roi manda Monsieur qui étoit à Paris & tous les Ministres, dont la plus grande partie étoit à Paris pour lors. Mr. le Chancelier étoit exilé, & Mr. de Châteauneuf étoit Garde-des-Sceaux. L'on résolut que la Cour iroit à Bordeaux en diligence: Monsieur de-

meura pour commander à Paris, & on laiſſa auprès de lui Mr. le Tellier, Secretaire d'État, pour les expéditions; Mr. de Châteauneuf demeura auſſi, & quelques autres Miniſtres. Mr. le Duc de la Meilleraye avoit accepté le commandement de l'armée, & y étoit arrivé peu de temps avant le Roi. L'on rappella Mr. d'Epernon, il vint voir Leurs Majeſtés à Angoulême, & delà s'en alla à Loches. Le Maréchal de la Meilleraye vint au-devant de Leurs Majeſtés à Coutras, lieu fort renommé pour la bataille que le Roi mon grand-pere y gagna lorſqu'il étoit Roi de Navarre; ce lieu appartient à Mr. le Prince *. Le Maréchal de la Meilleraye retourna à l'armée, † & ne la trouva pas ſi belle qu'il la croyoit. Il n'en dit point la vérité à la Reine, il lui dit qu'elle étoit la plus belle du monde, quoiqu'elle fût fort foible : il n'y avoit pas d'artillerie, bien que cela fût abſolument néceſſaire pour un ſiege.

Monſieur de Comminges, Capitaine des Gardes de la Reine en ſurvivance de Monſieur Guitault ſon oncle, avoit été quelque temps abſent de la Cour ; il avoit

* A cauſe du Duché de Fronſac.

† Quand nous allâmes à Libourne, M. le Cardinal fit un voyage à l'armée.

ſait un voyage en Guyennne pour les affaires du Roi, & à ſon Gouvernement de Saumur qu'il avoit depuis peu. Comme je l'eſtimois fort, & que j'avois bien de la confiance en lui, je lui parlai du voyage de Saujon, & lui contai comme cela s'étoit fait. Je lui dis qu'il étoit déja arrivé à Vienne ; il me dit : Si Votre A. R. me permet de lui dire mes ſentiments là-deſſus, je lui dirai que je ſuis au déſeſpoir que vous ayiez conſenti que Saujon fît ce voyage, & je ne comprends pas comment il a été aſſez mal-habile homme pour accepter cette commiſſion. Il ajouta : Vous êtes la plus grande Princeſſe du monde, le plus conſidérable parti qu'il y ait préſentement dans l'Europe & en France ; cependant il faut qu'il paroiſſe que l'on fait des démarches pour vous marier avec l'Empereur, qui eſt un homme vieux, qui a des enfants, & lequel, en quelque état qu'il fût, devroit s'eſtimer trop heureux de vous venir demander à genoux ; que néanmoins on connoiſſe dans le monde que c'eſt par votre participation que l'on agit, & que cela ſe fait par une perſonne que l'on ſait être tout-à fait à vous : je vous avoue que cette affaire ſera une tache à votre vie, & que je voudrois avoir donné tout ce que je puis eſpérer, & m'ê-

tre trouvé à Paris lorſque l'on vous parla de ce voyage; j'aurois dit à V. A. R. tout ce que je lui dis préſentement; & ſi elle n'avoit pas goûté ces vérités, j'aurois bien empêché Saujon de partir, parce qu'il n'eſt pas capable de cette commiſſon; quoiqu'il ne manque pas d'eſprit, il n'eſt pas propre pour les affaires de la nature de celle dont il eſt chargé, & il n'a aucun agrément pour la converſation. Je fus fort perſuadée de tout ce qu'il me dit, & je compris fort bien qu'il avoit raiſon; je fus fort fâchée de ne l'avoir connu que lorſqu'il n'y avoit plus de remede.

Il vint des Députés du Parlement de Paris pour faire de propoſitions de paix avec les Bordelois; on ne les voulut pas écouter, ni même leur permettre de demeurer à Libourne une nuit; ils n'y firent que dîner. Monſieur envoya le Coudray-Montpenſier pour le même ſujet, & il diſoit que rien n'étoit plus néceſſaire que cette paix, que les ennemis étoient forts ſur la frontiere de Champagne. Comme j'avois conçu le voyage de Saujon fort déſavantageux pour moi, je n'avois pas auſſi l'eſprit en repos, & je ne ſouhaitois pas que les autres en euſſent plus que moi, ainſi j'avois peur que la paix ne ſe fît, &

je souhaitois que cette guerre durât jusqu'à ce que l'on sût l'événement de la négociation de Saujon. Je ne desirois pas d'aller à Paris avant ce temps-là ; si je ne souhaitois pas l'affaire avec autant de passion que j'avois fait, aussi ne m'étoit-elle pas tout-à-fait indifférente. Le desir de voir continuer la guerre se trouva conforme à celui de la Cour, je fis bien sur cela ma cour à la Reine. Le Coudray alla à Bordeaux, où on lui fit des propositions de paix qui ne furent pas bien reçues. La Reine, qui vouloit le renvoyer à Paris sans faire de réponse à Bordeaux, me demanda si j'avois quelque pouvoir sur son esprit ; je lui dis que oui, & il étoit vrai : elle m'ordonna ensuite de lui persuader de dire à Monsieur que l'on ne vouloit pas de paix à Bordeaux, que l'on l'avoit fort mal reçu, & même que l'on l'avoit traité fort incivilement. Je parlai à le Coudray de la maniere que la Reine l'avoit desiré, il me promit de faire ce que je desirerois. J'écrivis à Monsieur conformément à ce que je lui avois dit. Mr. le Cardinal me pria d'écrire à Madame de Fouquerolles, qui étoit lors de mes amies, & de lui mander qu'elle montrât ma lettre à Monsieur le Président de Mesmes & à Monsieur d'Avaux

ſon oncle, qu'ils étoient tous deux de mes amis, & particuliérement le dernier; qu'ils avoient confiance en moi, & qu'ainſi on ajouteroit foi à ce que diroit le Coudray, quand on verroit Meſſieurs de Meſmes perſuadés de la même choſe. Le Coudray partit chargé de beaucoup de lettres & peu de vérités, dont j'ai eu bien du ſcrupule depuis.

La nouvelle de l'acouchement de Madame arriva; elle eut un fils, ce qui me réjouit infiniment; toute la Cour en témoigna ſa joie : je fis faire des feux de joie, & je n'oubliai rien pour donner des marques de la mienne, que je ſentois dans le cœur tout de même que je le faiſois paroître. J'écrivis à Leurs A. R. dans des tranſports capables d'amollir les rochers pour jamais; Monſieur me témoigna être perſuadé de mes ſentiments, par la lettre qu'il m'écrivit pour me donner part de cette heureuſe naiſſance; Madame ne douta pas auſſi de ce que je ſentois pour elle par l'affection que j'ai toujours eue pour ma Maiſon. Pendant que je ſuis ſur le chapitre de Madame, le ſéjour de Libourne ne fourniſſant rien d'ailleurs qui mérite de charger mes Mémoires, je ſerai bien-aiſe de rapporter içi un récit auquel j'ai pris beaucoup de

plaisir; c'est la maniere dont Madame sortit de Nancy, quand elle alla trouver Monsieur en Flandres.

Le mariage de Madame n'étoit pas déclaré lorsque Nancy fut assiégé par l'armée du Roi; elle fut bien embarrassée, & ne savoit que devenir. Le Roi ne vouloit point absolument ce mariage; de sorte qu'elle craignoit de tomber entre les mains des François, & appréhendoit la persécution que Mr. le Cardinal de Richelieu auroit pu exciter contre elle: ce qui la fit résoudre à se sauver à quelque prix que ce fût. Elle croyoit ne pouvoir trop hasarder pour se maintenir dans une condition qu'il lui étoit si avantageuse; elle prit ses mesures pour cela avec Mr. le Prince François de Lorraine son frere, qui étoit demeuré à Nancy comme elle. Il envoya demander un passe-port pour sortir de Nancy avec trois de ses Gentilshommes, pour aller à un autre lieu du nom duquel je ne me souviens pas; on lui accorda le passe-port: Madame s'habilla en homme, elle essaya une perruque blonde, elle ne venoit pas bien; elle en prit une de même que ses cheveux, & se barbouilla le visage avec de la suie, mit l'épée au côté, & s'en alla dire adieu à Madame de Remiremont,

avec laquelle elle demeuroit, & qui logeoit dans le même couvent où elle avoit été mariée. Elle effraya fort toutes les religieuses qui étoient à l'oraison, de voir un homme à cinq heures du matin dans leur Eglise; elle se recommanda à Dieu, & ensuite elle sortit. Monsieur son frere passa au travers de l'armée du Roi; on arrêta son carrosse où elle étoit, au quartier de Monsieur du Châtelier Barlot qui étoit Maréchal-de-camp; on ne voulut pas le laisser passer qu'on n'eût montré le passeport. Madame dit que cela lui donnoit de grandes inquiétudes, de peur qu'il ne vînt; il l'eût sans doute reconnue; par bonheur il étoit si matin qu'il n'étoit pas levé; il envoya faire compliment à Mr. le Prince François de ce qu'il n'avoit pas l'honneur de le voir, que la crainte de le faire attendre l'en empêchoit. Quand ils furent à trois lieues de Nancy, Madame monta à cheval sur une *pie* qu'elle avoit amenée ici avec elle, & il y a peu d'années qu'elle est morte: elle avoit avec elle un vieux Gentilhomme son domestique, & un à Mr. son frere. Ils allerent droit à Thionville, où ils arriverent heureusement: ils attendirent qu'un Gentilhomme qu'elle avoit envoyé au Gouverneur fût de retour; elle se

coucha ſur l'herbe à la porte de la ville, & elle étoit ſi laſſe qu'elle ne pouvoit plus ſe tenir à cheval. Ils avoient trouvé en chemin des gens de guerre, ce qui les obligea de ſe jetter dans un bois où ils furent trois ou quatre heures. Comme Madame attendoit ſon Gentilhomme qui étoit allé vers le Gouverneur, la ſentinelle railloit, & diſoit : Voilà un jeune cadet qui n'eſt encore guere accoutumé à la fatigue. Le Comte de Veil, qui étoit Gouverneur de Thionville, & qui avoit ordre de l'Infante de laiſſer paſſer tous ceux qui viendroient de la part de Monſieur de Lorraine, ſe douta que c'étoit Madame : il envoya un Officier à la porte la quérir, de peur que s'il y alloit lui-même cela ne la fît reconnoître. Dès qu'elle fut dans la ville, la femme du Gouverneur lui envoya des habits, & elle l'alla voir après.

Madame demanda au Comte deux couriers, un pour dépêcher à Monſieur à Bruxelles, & l'autre à Monſieur de Lorraine, afin que ni l'un ni l'autre ne fût en peine d'elle. Quand elle ſe fut un peu repoſée, l'impatience ne lui permit pas de demeurer long-temps à Thionville, elle s'en alla à Bruxelles ; Monſieur vint au-devant d'elle à quelques journées. L'on

peut juger de la joie qu'ils eurent de ſe voir : la Reine mere vint auſſi au-devant d'elle avec l'Infante, qui eût pour Madame des bontés auſſi grandes qu'elle avoit eues pour la Reine & pour Monſieur. Elle les avoit logés dans ſon palais, elle l'y logea auſſi Madame, à laquelle elle envoya des coffres pleins de toutes ſortes de choſes depuis les plus néceſſaires juſqu'aux plus jolies, dont on puiſſe s'aviſer. Cette Princeſſe avoit trouvé moyen de joindre la magnificence à la vertu la plus haute & la plus ſévere, c'étoit la plus grande Princeſſe qui eût jamais été, & il ne s'en trouvera point dans les Hiſtoires qui ayent auſſi dignement gouverné les Etats, ni avec tant d'approbation, ni avec tant d'amitié des peuples qu'elle a fait les ſiens : elle étoit très-charitable & la meilleure du monde ; elle répondoit elle-même à toutes les requêtes des pauvres, comme elle faiſoit à celles des Grands. Si je voulois dire toutes les grandes qualités qu'elle poſſédoit, & dont j'ai oui parler quelquefois à Monſieur & à tous ſes gens, il faudroit un volume entier ; cela même me détourneroit de la ſuite de mon diſcours ; c'eſt pourquoi il ſuffit de ce que j'ai dit pour témoigner la reconnoiſſance que j'ai des bontés & des hon-

neurs que Monſieur & Madame en ont reçus.

Revenons à Libourne, où l'on fut un mois depuis le départ de Monſieur le Coudrai à s'ennuyer aſſez. Il y faiſoit une chaleur horrible : pour en moins ſentir l'incommodité, la Reine demeuroit tout le jour ſur ſon lit ſans s'habiller que le ſoir, ainſi elle ne voyoit perſonne ; j'étois toujours dans ſa chambre : le plus grand divertiſſement que j'eus étoit d'écrire à Paris, je n'aimois pas lors à lire, ce que j'aime beaucoup préſentement. Après ce temps-là, la Cour alla à Bourg, qui eſt ſur la riviere de Dordogne, preſque vis-à-vis le Bec d'Ambez. La ſituation en eſt fort agréable, ce qui contribuoit à avoir moins d'ennuis : pour moi je regardois ſans ceſſe à la fenêtre de ma chambre arriver des bateaux ; & quand j'étois chez la Reine, je travaillois tout le jour en tapiſſerie. Quoiqu'il fît le plus beau temps du monde, la Reine ne voulut point ſe promener, ce qui me donna beaucoup de mortification de ne bouger d'une chambre.

Monſieur le Cardinal alla au ſiege de Bordeaux, qui fut un ſiege imaginaire ; on prit un fauxbourg avec peu de réſiſtance, & cependant on en fit un bruit comme ſi c'eût été une occaſion admira-

ble : Mr. le Cardinal étoit au haut du clocher de St. Yvony, (ce fauxbourg s'appelle ainsi) à regarder ce qui se passoit. Je pense que Monsieur le Maréchal de la Meilleraye s'entendoit avec ceux de dedans, puisqu'après avoir pris une si grande quantité de Places ;qu'il en a prises si heureusement & si vaillamment, il est bien à croire que Bordeaux étant une méchante Place, qu'on attaquoit du côté le plus foible, il l'auroit pu emporter en bien peu de temps.

Monsieur, qui étoit à Paris, & qui voyoit le mauvais état des affaires du Roi de tous côtés par les entreprises bizarres de Mr. le Cardinal Mazarin, lequel pour venger Monsieur d'Epernon, laissoit la frontiere sans troupes, & l'abandonnoit aux ennemis pour prendre Bordeaux, renvoya Mr. le Coudray avec Messieurs de Lartege & Bitault, Conseillers du Parlement de Paris, avec ordre de la Compagnie de travailler incessamment avec les Députés qui viendroient de Bordeaux, à faire la paix. Le Coudrai avoit aussi ordre de S. A. R. de se joindre à eux pour représenter à Leurs Majestés de quelle importance étoit cette affaire. On eut nouvelle à la Cour qu'ils venoient ; & quand ils furent venu, la Reine & Mr. le Car-

dinal Mazarin en furent fort fâchés, & me dirent que cétoit le Coadjuteur & Mr. de Beaufort qui faiſoient faire cela à Monſieur, & la Reine ajouta qu'elle mouroit de peur qu'ils ne vouluſſent faire ſortir Mr. le Prince. Là-deſſus j'entrai dans ſes ſentiments, j'avois la même frayeur: je ſouhaitois avec paſſion que Monſieur le Prince paſſât ſa vie en priſon. Les Députés de Bordeaux, qui avoient envoyé des paſſe-ports, arriverent en même-temps que ceux de Paris; ils ne conférerent point avec Mr. le Cardinal Mazarin, ils conférerent avec Mr. Servien, le Maréchal de Villeroy, & les Secretaires d'Etat. Les Députés de Bordeaux étoient ſept; ſavoir, un Préſident à Mortier, trois Conſeillers, un Procureur Syndic de la Ville, & deux autres Bourgeois; on conféra pluſieurs fois ſans rien conclure. J'étois logée à Bourg chez un de ces Conſeillers, & c'étoit dans cette maiſon-là où ils s'aſſembloient, & où ils étoient tout le jour, ce qui me fit faire connoiſſance avec eux. Comme Monſieur ſe mêloit de cette affaire, les Députés de Bordeaux m'en venoient auſſi rendre compte fort ſoigneuſement: le peu d'occupation que j'avois me faiſoit prendre ſoin d'en envoyer quérir tous les jours quelques-uns pour ſavoir

ce qui ſe paſſoit dans leurs conférences: ce qui les accoutuma à m'en venir dire des nouvelles, ſans que j'euſſe la peine dans la ſuite du temps de les envoyer chercher. Il ſe rencontra quelque difficultés dans leur Traité, ce qui les obligea de s'en retourner à Bordeaux, où Meſſieurs les Conſeillers de Paris & le Coudray allerent auſſi. Pendant cette premiere conférence, il n'y avoit pas de treve; Mr. le Maréchal de la Meilleraye avoit la goutte, & Mr. le Cardinal étoit au camp.

Cependant il arriva un courier avec la nouvelle que Monſieur de Turenne étoit entré fort avant en France, & qu'il devoit être à Dammartin la nuit qu'il étoit parti, (ce lieu n'eſt qu'à huit lieues de Paris) & que l'Archiduc étoit à Fìmes, que l'on avoit éte obligé ſur cette nouvelle d'ôter les priſonniers du Bois de Vincennes, & de les amener à Marcouſſy, qui eſt un vieux château très-fort, appartenant à Mr. d'Entragues. J'allai parler de cela à la Reine, qui me traita de ridicule; trois jours après elle le fut, on n'avoit oſé le lui dire d'abord, il fallut qu'elle en apprît la nouvelle par Mr. le Cardinal Mazarin, autrement elle ne l'auroit pas cru. On ſavoit auſſi comme l'Archiduc avoit écrit à S. A. R., qu'il

avoit plein pouvoir de faire la paix, & que pour ce ſujet il avoit grande envie de le voir & de conférer avec lui : ſur quoi S. A. R. lui fit réponſe qu'elle le ſouhaitoit avec paſſion, & qu'elle envoya le Baron de Verderonne avec Dom Gabriel de Tolede qu'il lui avoit envoyé, pour lui rapporter de ſes nouvelles. La Reine ne crut celle-là non plus que les autres. S. A. R. envoya un courier pour demander un plein pouvoir de traiter, que l'on trouvât bon qu'il menât avec lui Mr. le Nonce du Pape & Mr. l'Ambaſſadeur de Veniſe, que l'Archiduc avoit témoigné deſirer de voir, & que Mr. d'Avaux l'accompagnât. Il jugeoit que l'on ne pouvoit pas ſe paſſer de lui par la grande connoiſſance qu'il avoit des affaires; il avoit été Plénipotentiaire à Munſter, & il n'étoit pas d'avis qu'on envoyât Mr. Servien qui étoit en horreur aux peuples, dans l'opinion que l'on avoit que c'étoit lui de qui on s'étoit ſervi pour empêcher la paix générale. La Reine me fit l'honneur de m'envoyer Mr. de Lionne ſon Secretaire, pour m'apprendre cette nouvelle, & il me lut la lettre. Je me trouvai un peu mal ce jour-là : l'après-dînée la Reine me vint voir, & me témoigna qu'elle ne croyoit pas que les Eſ-

pagnols vouluſſent la paix, & qu'ils ſe moquoient; pour moi qui la ſouhaitois avec paſſion, je le croyois. Mr. le Cardinal revint, & on envoya à Monſieur un pouvoir le plus grand & le plus ample, à ce que l'on dit, qui ait jamais été donné à homme de ſa condition. En ces rencontres on ſe fie quelquefois plus à un particulier qu'à de grands Princes. Mr. le Cardinal Mazarin ne parut point ſatiſfait de ce que Monſieur avoit envoyé Verderonne, & avoit fait réponſe à l'Archiduc, avant que d'en faire demander la permiſſion au Roi; il trouvoit que c'étoit trop faire le maître, & cela n'eſt pas tout-à-fait ſans raiſon, il y eut plus de gens pour que contre cette opinion. Je crois que Mr. le Cardinal Mazarin n'avoit pas trop envie que l'affaire réuſſît, & il n'avoit pas tort de ce côté-là. Pour moi qui n'étois pas faite pour lui cacher ce que je penſois, je lui dis que je ne pouvois pas blâmer Monſieur de ce qu'il avoit fait, que le rang qu'il tenoit dans l'Etat par ſa naiſſance, & celui que lui donnoit encore une Régence, ne lui permettoient pas d'attendre une réponſe de la Cour pour une affaire qui paroiſſoit auſſi belle & auſſi avantageuſe que l'étoit celle d'une conférence en l'état où étoient

les affaires, les ennemis étant aux portes de Paris, qui payoient par-tout, & qui par cette raiſon ſeroient bénits des Peuples qui étoient révoltés de tous côtés: en ſorte qu'il étoit à craindre que s'ils venoient, on ne les recût ſans que Monſieur le pût empêcher. Enfin, je lui dis toutes les raiſons qui pouvoient prouver celles que Monſieur avoit, le ſervice qu'il rendoit au Roi & à ſon Etat, quand même cela ne réuſſiroit pas, que le blâme tomberoit ſur les Eſpagnols, & que lui en ſon particulier ſeroit juſtifié de ce que l'on l'accuſoit d'avoir empêché la paix à Munſter; que ſi elle ſe faiſoit, rien n'étoit plus avantageux dans un temps où tout étoit en trouble, & que ce ſeroit le moyen de garder Mr. le Prince tant qu'on voudroit en priſon, que ſon parti étoit à bas. Je raiſonnai de toute ma force, je ne ſais ſi je raiſonnois bien. Les Députés revinrent de Bordeaux; l'ennui que j'eus à Libourne m'avoit fait changer la penſée que j'avois de reculer la paix de tout mon poſſible, en un deſir fort ardent de l'avancer ſi je pouvois; de ſorte que je parlois tous les jours à Mr. le Cardinal Mazarin pour le porter à l'accommodement, & je lui repréſentois l'intérêt que j'avois à y contribuer: ce qu'il

recevoit fort bien. Il rioit & me disoit: Vous respirez par vos fenêtres un air Bordelois qui pourroit à la longue vous faire devenir Frondeuse. Les affaires s'avancerent, on fit une treve, pendant laquelle on eut dessein de se rendre maître de la Ville, parce qu'on y entroit librement. Mr. le Coudray, que j'avois un peu corrompu pendant que j'étois à Libourne, se laissa achever de corrompre par Mr. le Cardinal Mazarin : il me dit de Bordeaux, pendant qu'on entre librement en cette Ville, si on se saisissoit d'une porte, on verroit beau jeu. Je ne fis pas semblant de le remarquer, je jugeai cependant au ton dont il me le disoit, que l'on l'avoit proposé, & que la bonne foi n'étoit pas la chose à quoi l'on prît le plus garde en cette affaire : comme je suis fort sincere, cela me choqua au dernier point.

Mr. Servien trouva quelque obstacle nouveau à la paix : ce qui donna lieu à tous de crier : on disoit qu'il étoit ennemi de la paix. Sur quoi je pris la liberté de dire à la Reine que l'on ne devoit pas faire de difficulté de conclure la paix ; que si elle se rompoit, on recevroit un fort grand affront de lever le siege de Bordeaux, & qu'on seroit bien contraint

d'en venir-là ; qu'il n'y avoit plus d'armée, que les malades l'avoient fait périr faute de munitions, que du côté de Paris l'on donneroit l'Arrêt de 1617, qui étoit celui qui fut donné contre le Maréchal d'Ancre, qui excluoit les étrangers du Gouvernement, & qui étoit l'épouvantail du Cardinal Mazarin. Elle me répondit: Hé bien, quitte pour n'aller jamais à Paris. Je lui dis, il faudra renoncer à Paris & à toutes les Villes où il y a des Parlements qui donneront le même Arrêt ; & si les affaires s'aigrissent, les Présidiaux feront les mauvais aussi, & l'on n'ira plus que dans les Bourgs fermés. Hé bien, dit la Reine, il s'y faudra résoudre, & me reprocha que j'étois Frondeuse. Je lui répliquai, je vous dis la vérité, & personne ne vous la dit ; & je vous avoue que pour une difficulté de rien, cela est bien étrange de vouloir passer ses jours de Village en Village, & par-là exposer l'autorité du Roi qui est déja si déchue. Le soir j'en dis bien davantage à Mr. le Cardinal Mazarin. Je ne sais si ce fut la peur que je lui fis, ou quelque espérance de négociation par Mr. de Bouillon, ils accorderent l'amnistie, telle que les Bordelois vouloient. Les Députés saluerent Leurs Majestés, &

s'en retournerent. Monſieur le Cardinal me dit que le lendemain il devoit voir Mr. de Bouillon à trois lieues de Bourg. Je lui dis, vous ſerez bien-aiſes tous deux, vous vous promettrez tout ce que vous ne tiendrez pas. Il partit pour ce voyage le matin comme il avoit dit, je demeurai tout ce jour-là enfermée dans ma chambre à lire les lettres que j'avois reçues de Paris, & à y faire réponſe. L'on me vint dire que Madame la Princeſſe alloit arriver; cela me ſurprit aſſez, je m'en allai diligemment chez la Reine, qui me dit lorſque j'entrai: Hé bien, ma niece, n'êtes-vous pas bien étonnée de ſavoir Madame la Princeſſe ſi près? Je lui dis, oui, Madame, je l'ai ſu par haſard, & j'en ſuis bien-aiſe; ſans cela je ne l'aurois pas vue, j'avois fais deſſein de ne point ſortir. Elle me dit, je vous l'aurois mandé; je ne lui répondis rien, elle vit bien que ce procédé ne me plaiſoit pas. Elle envoya un Gentilhomme à Madame la Princeſſe lui faire des compliments, & Monſieur le Maréchal de la Meilleraye l'alla quérir au bord de l'eau. Comme Mr. le Cardinal Mazarin vint chez la Reine, il s'approcha, & dit à la Reine devant moi : Monſieur n'eſt pas ici, il ne faut rien faire ſans la partici-

pation de Mademoiſelle ; du moins il ne ſe plaindra pas qu'on agiſſe ſans lui quand elle y ſera. Enſuite il dit, il faut aviſer ſi on recevra Madame la Princeſſe devant le monde ou en particulier : Mademoiſelle, dites votre opinion. Je répondis, ſi on me l'avoit demandée pour des affaires plus importantes, je la donnerois pour des bagatelles ; je n'ai point eu de part à celles-ci, je ne veux point avoir de part aux autres. Ils réſolurent de la voir en particulier. La Reine entra dans la chambre avec le Roi, Monſieur frère du Roi, Mr. le Cardinal, le Maréchal de Villeroy & moi. Je tirai à part Mr. le Cardinal Mazarin, & je lui dis : Voici un myſtere que je ne comprends pas, je vois bien pourtant par les empreſſements que l'on a pour Madame la Princeſſe, qu'il y a quelque négociation, vous en ferez mauvais marchand ſi vous agiſſez ſans Monſieur ; il vous abandonnera, & vous ne ſauriez vous paſſer de lui : quoique vous vous flattiez de Mr. le Prince, il ne vous protégera jamais contre Monſieur. Il me jura & proteſta qu'il n'avoit rien fait, que l'arrivée de Madame la Princeſſe étoit un pur haſard. Je lui dis que je le ſouhaitois pour l'amour de lui, que j'étois aſſurée que Monſieur ne

ne le trouveroit pas bon, & que tout au moins il lui manderoit de prendre garde à ce qu'il faifoit; parce qu'à la fin il s'accableroit de tant de mauvaifes affaires, que quelques bontés qu'il eût pour lui, il feroit contraint de l'abandonner.

Comme nous étions en cette converfation qui fut affez longue, Madame la Princeffe entra : elle avoit été faignée la veille, ce qui lui faifoit porter une écharpe mife fi ridiculement auffi-bien que le refte de fon habillement, que la Reine eut grande peine à s'empêcher de rire auffi-bien que moi. Mr. le Duc d'Enguien étoit avec elle, le plus joli du monde, & Mrs. les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault. Après avoir falué la Reine, elle lui parla de fa maladie & de fon fils, puis ils fe jetterent à genoux devant Leurs Majeftés pour leur demander la liberté de Mr. le Prince, ce qu'elle fit de mauvaife grace. La Reine les releva, & leur répondit peu favorablement; fa vifite fut fort courte. Je lui allai faire mon compliment; Mrs. de Bouillon & de la Rochefoucault demeurerent après elle un moment; ils me vinrent voir enfuite. J'écrivis à Monfieur une fort longue relation de tout ce qui s'étoit paffé, perfuadée que Mr. le Cardinal Mazarin

n'auroient pas hâté de lui rendre compte de ce qu'il avoit fait, j'écrivis jusqu'à quatre heures du matin : ce qui fut cause que le lendemain M^e. la Princesse me trouva encore endormie lorsqu'elle me vint voir ; mes femmes furent assez habiles pour m'éveiller. Elle me parut telle qu'elle avoit accoutumé d'être, & je ne trouvai pas que les affaires l'eussent beaucoup faite : ce qui me fit croire qu'elle avoit eu peu de part à tout ce qui avoit été fait en son nom. Elle ne me parla que de bagatelles, & à peine me répondit-elle quand je lui fis des compliments pour M^r. son mari.

L'après-diner Monsieur le Cardinal, qui croyoit être le plus persuasif de tous les hommes, m'entretint quatre heures du zele qu'il avoit pour le service de Monsieur, de l'amitié que Monsieur avoit pour lui, de celle qu'il avoit pour moi, & de l'envie que le mariage de l'Empereur réussît, dont je ne me souciois plus : je ne prenois presque pas la peine de lire les lettres que Saujon m'écrivoit. Il me parla aussi des soins qu'il avoit pris, & de l'envie qu'il avoit eue de me marier au Roi d'Espagne ; il fit une récapitulation de ce qu'il m'avoit dit tant de fois ; quand il ne savoit plus que me dire, il

s'enquit de mon bien & de mes affaires, dont j'étois mal informée, le tout étoit entre les mains des gens de Monſieur. Il crut me faire ſa cour de me propoſer de parler à Monſieur pour m'en faire donner la diſpoſition que j'avois de l'argent, qu'il vouloit être mon Intendant: il n'y eut bagatelles dont il ne m'entretint, quoiqu'elles n'euſſent nul rapport à l'affaire dont il étoit queſtion, à quoi je revenois toujours. Je lui dis, il n'y a baſſeſſe dont vous ne vous aviſiez ce matin. Comme Mr. Laîné, qui eſt à Mr. le Prince, & qui vient de Bordeaux, étoit avec moi, il eſt venu un de vos Pages le quérir pour dîner, & lui dire que vous l'attendiez : nous nous ſommes moquez de vous, lui & moi. Voyez, m'a-t-il dit, que ſon miniſtere eſt à craindre ; avant-hier il me vouloit faire pendre, aujourd'hui il me veut donner à diner. Le Cardinal Mazarin me répondit que ce n'étoit pas lui, & me donna une fort mauvaiſe excuſe. Le ſoir Mr. Laîné, que je connois aſſez, me vint dire adieu : Je lui dis, je vous trouve bien ridicules tous de négocier avec Mr. le Cardinal Mazarin pour la liberté de Mr. le Prince ; ſi c'eſt ſans la participation de Monſieur, ce n'eſt rien faire ; Mr. le Prince vou-

dra-t-il être obligé à un tel homme, & s'engager à prendre sa protection contre toute la France qui le hait fort; je ne le crois pas; & quoique je n'aime point votre Mr. le Prince, je ne laisserai pas que d'être bien-aise que Monsieur s'unisse avec lui, & le fasse sortir. Laîné m'assura fort qu'il n'avoit écouté aucune des propositions de Mr. le Cardinal, & qu'il savoit bien que Mr. le Prince ne sortiroit jamais que par Monsieur. Nous étions tous deux assez mal informés de ce qui se passoit à Paris dans ce temps-là, les amis de Monsieur travailloient à les unir d'intérêt Monsieur & lui.

Ce fut dans ce temps-là que Mr. de Nemours, qui s'étoit engagé dans le parti de Mr. le Prince par l'entremise de Madame de Châtillon, voulut le sauver: l'entreprise manqua pour n'avoir pas été bien conduite. Nous partîmes pour Bordeaux le même jour que Mr. Laîné pour Mouron : il alloit faire exécuter le traité, & cesser toutes les hostilités qui se commettoient par la garnison contre tout le Berry. Comme nous étions dans le bateau, Mr. le Cardinal Mazarin me dit : Mr. Laîné, qui nous voudroit brouiller, m'a bien dit des particularités, & il me rapporta mot pour mot la conversa-

tion que j'avois eue le soir avec lui ; ce qui me surprit sans que je le témoignasse. Je lui dis, il a donc bien fait des tentatives de tous côtés ; il m'a dit que vous lui aviez fait mille propositions d'accommodement sans Monsieur, & il m'a semblé ne lui pouvoir pas moins répondre que de la maniere que j'ai fait ; cela est assez vraisemblable, il n'est guere habile homme de croire nous brouiller. Il fut assez surpris de ce que je lui avois parlé de lui si librement. Ce voyage se fit fort agréablement ; le temps étoit le plus beau du monde, & les avenues de Bordeaux fort agréables : les navires, qui étoient venus pour le siege, arriverent tout le jour que la paix fut signée ; ils nous accompagnerent, & firent grand feu à notre arrivée à Bordeaux ; les canons de la Ville y répondirent, toute la Cavalerie étoit en haye au bord de l'eau ; elle fit une décharge. Le Corps de Ville vint haranguer le Roi avant qu'il sortît du bateau ; il y avoit sur le quai une foule de peuple incroyable, l'on témoigna grande joie de voir le Roi, & l'on ne dit pas un mot à Mr. le Cardinal Mazarin : l'on craignoit que l'on ne criât au Mazarin, ce qui eût été assez bizarre devant le Roi ; ces gens-là l'avoient pris d'un air à en

pouvoir tout craindre. Nous trouvâmes à la porte de la Ville des troupes d'Infanterie en haye avec des Officiers, cela me ſurprit. Selon le traité, le Bourgeois devoit quitter les armes, & les troupes du Roi ne devoient bouger de leurs quartiers. Je demandai au Cardinal Mazarin, qui ſont ces gens-là? Il me répondit, je n'en ſais rien. Je lui dis, ils ſont bien mal vêtus, & ont la mine trop aguerrie pour des Bourgeois, & les Officiers ſaluent trop bien. Je demandai, qu'elle troupe eſt-ce-là? Ils répondirent, le Régiment de Navailles: Je n'en parlai plus.

Dès que j'eus mené Leurs Majeſtés à l'Archevêché où elles logeoient, je m'en allai en mon logis. C'étoit chez Mr. le Préſident de Pontac, dont la femme eſt ma parente, & ſœur de Mr. de Thou; ſon logis eſt fort beau & fort magnifique: quoique je n'euſſe nulle connoiſſance qu'elle dans la Ville de Bordeaux, je ne laiſſai pas de recevoir bien des viſites dès le jour même de mon arrivée. Je ne me trompai pas, quand je jugeai que les troupes ne feroient pas un trop bon effet: j'appris que le Parlement, qui vit avant l'arrivée du Roi toutes les portes priſes par des gens de guerre contre ce que l'on avoit promis, s'aſſembla pour réſoudre

d'aller saluer le Roi, & fit des plaintes aux Députés, qui avoient négocié à Bourg, de l'infraction du traité, & même il fut proposé de reprendre les armes. Dans la crainte que la nuit suivante l'on ne fît quelque entreprise, il fut résolu que les Députés chercheroient Mr. le Coudray, & qu'ensemble ils iroient trouver ceux avec qui ils avoient traité. Comme ils croyoient Mr. le Coudray Mazarin, ils jugerent à propos de me venir trouver, ils me conterent l'affaire, & me prierent de l'envoyer quérir, ce que je fis aussitôt. Je lui dis de s'en aller trouver la Reine, & de lui dire l'importance dont cela étoit, puisque, pour avoir manqué à ce que l'on avoit promis, sûrement on prendroit les armes dans la Ville; l'embarras où l'on se trouveroit, & les mauvaises suites qui en arriveroient, avec le méchant effet que cela feroit dans les pays étrangers. La Reine dit à le Coudray: Mademoiselle devient furieusement frondeuse, & lui témoigna n'être pas tout-à-fait contente de moi. Comme j'étois assurée qu'elle ne m'en osoit rien dire, je ne faisois pas semblant de le savoir. L'on promit à le Coudray que l'armée commenceroit à passer l'eau dès le lendemain, & que l'on ne feroit gardes aux portes

que jusqu'à ce qu'elle fût passée, de crainte que les Soldats & Cavaliers n'entrassent dans la Ville, & n'y fissent du désordre. Ces Messieurs à qui il vient rendre réponse à mon logis furent fort contents, & le dirent le lendemain à leur Compagnie, & le firent savoir dès le soir même dans la Ville, pour apprivoiser les esprits qui étoient fort allarmés.

Après que le Parlement & tous les autres Corps de la Ville eurent salué Leurs Majestés, nous allâmes sur la riviere voir tous les vaisseaux : l'on tira mille volées de canon; toute l'artillerie de dessus fit son devoir, toute la ville de Bordeaux étoit aux fenêtres du port. Mr. le Cardinal Mazarin me disoit, au moins les Bordelois voyent que si on avoit voulu leur faire du mal, l'on le pouvoit avec une si belle armée navale. Pour moi, quoique je ne me connoisse pas en armement naval, je ne trouvai pas celui-là beau, & je ne jugeai cette promenade propre qu'à donner une nouvelle maniere aux ennemis de Mr. le Cardinal Mazarin de se moquer de le voir triompher de si peu de chose. La Ville de Bordeaux est dans la plus belle situation du monde, rien n'est si beau que la riviere de la Garonne & son port : les rues sont belles, & les mai-

ſons bien bâties; il y a de fort honnêtes gens & fort ſpirituels, & qui ſont néanmoins plus propres pour l'exécution que pour le conſeil; ils vont fort vîte, & n'ont pas grand jugement. Pendant les dix jours que la Cour y ſéjourna, perſonne n'alloit chez la Reine; & quand elle paſſoit dans les rues, on ne s'en ſoucioit guere. Je ne ſais ſi elle avoit fort agréable d'entendre dire que ma Cour étoit groſſe, & que tout le monde ne bougeoit de chez moi pendant qu'il en alloit ſi peu chez elle. Le courier que j'envoyai à Monſieur revint; & il m'écrivit ſur le même ton que j'avois parlé à Mr. le Cardinal Mazarin. S. A. R. lui écrivit une lettre, ainſi que je lui avois prédit, il ne s'en vanta pas. Dès qu'il ſut que j'avois reçu un courier, il fut dans la derniere inquiétude de ſavoir ce que l'on m'avoit mandé: il m'envoya le Coudray me queſtionner, à qui je ne voulus rien dire. Comme je revenois de la Meſſe, je trouvai Mr. le Cardinal Mazarin chez moi, qui me fit excuſe de ne m'être pas encore venu voir, qu'il avoit eu tant d'affaires qu'il lui avoit été impoſſible: il s'attendoit que je lui conterois en grand hâte tout ce que Monſieur m'avoit mandé, je ne lui en parlai point. Comme je vis qu'il ne m'en diſoit

rien, je lui demandai : N'avez-vous pas reçu des nouvelles de Paris ? Et vous, n'en avez-vous point eu, me répondit-il ? Je lui dis que non, qu'il m'étoit venu un courier que j'avois envoyé, que ce n'étoit que pour des affaires domeſtiques, qu'ainſi je n'avois des lettres que de mes gens qui ne me parloient de rien. Je penſe qu'il s'en alla aſſez mal ſatisfait de ſa viſite, & je connus qu'elle avoit été à une autre fin.

Le Parlement de Bordeaux avoit député deux Préſidents & dix ou douze Conſeillers, pour aller viſiter Monſieur frere du Roi ; & à cauſe de l'obligation qu'ils avoient à Monſieur, de la paix, ils avoient jugé ne lui pouvoir donner des marques d'une plus grande reconnoiſſance, que de me rendre un honneur qui ne m'étoit pas dû, & de me faire une viſite pareille à celle qu'ils avoient faite à Monſieur. Cela avoit fâché Mr. le Cardinal Mazarin, il avoit ſu qu'ils l'avoient ainſi réſolu, & en même-temps de ne le point voir. On les avoit voulu empêcher de voir Monſieur, & ç'avoit été en vain ; il les avoit auſſi fait prier de ne me point voir pour ſatisfaire la Reine, parce qu'ils ne voyoient pas Mr. le Cardinal Mazarin ; ils n'eurent nul égard à ſa priere, & vin-

rent chez moi, au ſortir de chez Monſieur. Ils me firent une harangue, qui témoignoit la reconnoiſſance qu'ils avoient envers S. A. R., & d'une maniere auſſi fort obligeante pour moi. Mr. le Cardinal Mazarin, qui vit que la viſite étoit faite, ne laiſſa pas d'avoir en tête d'en avoir une, par l'éclat que cela feroit qu'un Parlement lui eût envoyé des députés. Il crut que cette députation, qui ne s'étoit point faite à ſon arrivée, ſe devoit faire à ſon départ. Le Comte de Palluau me vint voir; c'eſt un homme fort attaché à Mr. le Cardinal Mazarin, qui a beaucoup d'eſprit, & qui eſt de fort agréable converſation, avec lequel je prenois beaucoup de plaiſir. Après avoir été quelque temps avec moi, & m'avoir trouvée avec des gens du Parlement qui me voyoient ſouvent, (les Gaſçons ſe familiariſent aiſément, & font bientôt connoiſſance) il me dit: Ne voulez-vous pas faire voir le crédit que vous avez parmi ces gens-là, & rendre un ſervice à un de vos amis? Je lui demandai quel ſervice, & à quel ami; il me répondit, à Mr. le Cardinal Mazarin, faites-lui rendre une viſite. Je lui répondis, s'il m'en prie je le ferai, ſinon je ne m'en mêlerai pas; il croiroit que je me voudrois faire de fête, & cela feroit

aſſez ridicule de croire avoir du crédit auprès des gens que je ne connois que depuis peu de temps. Sur quoi il me dit, il ſeroit de meilleure grace à vous de le faire ſans qu'il vous en priât. Je l'aſſurai que je n'en ferois rien. J'allai chez la Reine, Palluau y vint me dire, il faut que vous parliez de ce que je vous ai tantôt dit à Mr. le Cardinal Mazarin; je l'aſſurai pour la ſeconde fois que je n'en ferois rien : nous diſputâmes longtemps là-deſſus, & je lui témoignai que je connoiſſois bien que c'étoit de la part de Mr. le Cardinal Mazarin que l'on me parloit, & qu'ainſi toutes ces façons étoient inutiles : il me l'avoua, & me pria de n'en point parler. Cependant, pour diſpoſer les affaires de maniere que Mr. le Cardinal les agréât, nous convînmes que lorſque le Parlement ſeroit chez la Reine, ſi Mr. le Cardinal étoit auprès de moi, je lui dirois, demandez à Palluau ce que nous avons dit tantôt. Il s'y trouva, & je le lui dis : il me répondit, Mr. de Palluau me l'a dit, & je vous en ſuis très-obligé; je ne me ſoucie point de ces gens-là; quand ils me viendroient voir, je leur ferois fermer la porte, ſi ce n'étoit pour le ſervice du Roi qu'il eſt néceſſaire que je les voye; il me fit mille rodomontades,

& conclut par me prier de faire tout mon poſſible pour qu'ils l'allaſſent voir. J'envoyai quérir tous ceux que je connoiſſois, & avec Mr. le Coudrai je les preſſai fort : ils me dirent tous que ſi je le leur ordonnois de la part de S. A. R., ils le feroient, qu'autrement cela ne ſe pouvoit. Je leur dis que je croyois que cela feroit fort agréable à S. A. R., que je ne leur pouvois pas dire qu'il me l'avoit commandé, que je n'avois point d'ordre. Le lendemain ceux à qui j'avois parlé firent cette propoſition à la Compagnie, & on la trouva ſi ridicule au Palais, qu'il eût mieux valu qu'on n'en eût point parlé. Quant à moi, Mr. le Cardinal prit ſi mal ma démarche, qu'il m'accuſa de lui avoir fait cette piecé ; de quoi je ne me ſouciois guere.

Quoique je me divertiſſe bien à Bordeaux, j'avois une telle envie d'aller à Paris, que j'étois fort aiſe de rebuter Mr. le Cardinal Mazarin, & l'obliger à partir le plus promptement qu'il ſe pourroit ; ce qui arriva, & j'eus une grande joie de me voir en chemin. Nous trouvâmes à Saintes Monſieur l'Archevêque d'Ambrun, qui étoit envoyé de la part du Clergé pour ſupplier Leurs Majeſtés de permettre que l'on mît Monſieur le

Prince de Conti en liberté pour le traiter, parce qu'il étoit en danger de sa vie. Cet Envoyé ne fut point agréable ; & comme on en fut averti, on lui fit dire que l'on ne le vouloit pas voir, & Mr. le Cardinal Mazarin & la Reine me dirent, l'Archevêque d'Ambrun est de vos amis, il faut que vous le détourniez de nous parler de cette affaire. La Maison de la Feuillade a toujours été à S. A. R. Le pere & trois enfants sont morts à son service, ainsi j'avois beaucoup d'habitude avec eux ; l'Archevêque en son particulier a toujours été de mes amis. Je l'envoyai quérir, & lui proposai ce que l'on m'avoit ordonné. Je le trouvai d'une fort bonne volonté pour ce que je lui disois, & plus disposé à suivre les ordres de la Cour que ceux de son Corps ; & je me suis depuis apperçue que l'envie de se mêler d'affaires l'en a fait charger d'aussi bonnes pour plaire à la Cour, qu'il suivit à cette même intention mes conseils. Je rendis compte de ma commission à Mr. le Cardinal Mazarin, puis la Reine, qui furent très-satisfaits : de sorte que Mr. l'Archevêque d'Ambrun salua Leurs Majestés & le Cardinal sans parler de rien.

La Reine vit à Saintes une dévote séculiere dans les Carmélites, laquelle étoit

impotente, qui lui avoit fait dire par Madame de Brienne qu'elle souhaitoit avec passion de la voir ; elle lui avoit fait dire la même demande lorsqu'elle avoit passé, & elle la pria pour lors de lui envoyer quelque personne de créance à qui elle pût confier ce qu'elle avoit à dire. La Reine y avoit envoyé le Pere Faure, Cordelier, lequel est à présent Evêque de Glandeves, * qui n'avoit osé à son retour à Libourne dire à la Reine tout ce qu'il avoit su de la dévote, parce que cela étoit directement contre Mr. le Cardinal Mazarin. Il étoit parti d'Angoulême pour l'aller trouver à la Rochelle, où elle demeuroit, & s'étoit faite porter exprès à Saintes pour voir la Reine à son passage. Mr. de Glandeves dit à la Reine, Madame Lainé (elle s'appelloit ainsi) ne m'a rien voulu dire, & ne veut parler qu'à Votre Majesté : la Reine l'alla voir, & eut avec elle une fort longue conversation qui m'ennuya beaucoup, & à tel point que je m'en impatientai. Je m'approchai pour l'interrompre, & j'entendis que la Reine lui disoit : Vous ne le connoissez pas, il n'a d'autres intérêts que ceux du Roi : je me doutai qu'elle parloit du Cardinal Mazarin.

---

* Il fut depuis Evêque d'Amiens,

Comme nous fûmes dans le carrosse, la Reine dit à Madame de Brienne, quelle visite vous m'avez fait faire! Je lui dis, je crois, Madame, que vous n'offrirez point de chandelles à Saintes. Tu as donc oui ce qu'elle m'a dit? Je lui répondis que j'en avois oui une partie; sur quoi elle me répliqua, elle m'a tenu mille discours contre Mr. le Cardinal; c'est une pauvre femme à qui on a fait dire tout cela, & n'en dit pas davantage.

J'ai su depuis qu'elle lui avoit dit que Mr. le Cardinal portoit un tel malheur à la France, & à elle, qu'il seroit cause de leur ruine; que si elle ne le chassoit dans peu, on le chasseroit par force; & que pour marque de la vérité de ce qu'elle lui disoit, elle l'assuroit qu'elle seroit malade dans trois jours, ce qui arriva; lorsqu'elle fut à Poitiers, elle eut la fievre, & fut contrainte de se faire saigner. Ce mal lui continua jusqu'à Amboise, où elle fut obligée de séjourner huit jours, pendant lesquels son mal augmenta jusqu'à donner de la crainte: ce qui fâcha fort Mr. le Cardinal Mazarin; il avoit toutes les impatiences possibles d'être à Paris pour persuader S. A. R. de consentir qu'on menât Mr. le Prince au Havre, quoique l'on lui eût envoyé

plusieurs couriers pour cela, il n'avoit jamais voulu; ce qui donna à la Cour de grands soupçons de ce qui est arrivé depuis. Mr. le Cardinal Mazarin me proposa d'aller un jour à Paris pendant le séjour de la Reine à Amboise, ce que j'aurois pu faire aisément en deux jours en relais; j'en avois un prétexte le plus beau du monde, Madame de Guise ma grand'mere étoit malade, & je n'osois m'embarquer à ce voyage sans la permission de S. A. R. Pendant ce temps-là la Reine se porta mieux, & l'on partit: l'intention de Mr. le Cardinal Mazarin avoit été que j'eusse fait en sorte auprès de S. A. R. qu'il vînt au-devant de Leurs Majestés à Orléans; j'aurois toujours été avec lui, & tâché de le persuader à consentir à ce qu'on vouloit lui proposer.

Sur les chemins, Mr. le Cardinal Mazarin me faisoit part des nouvelles qu'il recevoit qui ne lui étoient pas agréables; on lui mandoit que les amis de Mr. le Prince n'abandonnoient pas Monsieur, & faisoient de grands progrès auprès de lui; que Madame de Chevreuse, le Coadjuteur, Madame de Montbazon, & toute cette caballe de Fronde, & leurs dépendants, étoient dans les intérêts de Mr. le Prince. La Princesse Palatine avoit beau-

coup ſervi à toute cette union : elle commença en ce temps-là à ſe rendre conſidérable, & à faire parler d'elle dans les affaires ; auparavant l'on n'avoit parlé que de ſes aventures pendant que la Reine de Pologne étoit ici : quoique ſa ſœur, & l'aînée, elle ne la voyoit guere, ce qui ſe remarquoit, elles logeoient dans la même maiſon. Mr. de Guiſe, tout Archevêque de Reims qu'il étoit, la recherchoit comme s'il eût été en l'état où il eſt maintenant, d'une maniere à la vérité toute extraordinaire ; il faiſoit l'amour comme dans les romans : quand il ſortit de France, elle en étoit auſſi ſortie ; peu de temps après, elle s'habilla en homme, & s'en alla droit à Beſançon pour paſſer delà en Flandre ; elle s'y fit appeller Madame de Guiſe ; lorſqu'elle parloit ou écrivoit, elle diſoit, mon mari ; elle n'omettoit rien de tout ce qui déclaroit ſon mariage. Pendant qu'elle étoit à Beſançon & lui à Bruxelles, il devint amoureux de Madame la Comteſſe de Boſſu, qu'il épouſa. Elle revint à Paris, & reprit ſon nom de Madame la Princeſſe Anne, comme ſi de rien n'eût été : peu d'années après, elle épouſa en cachette, & ſans le conſentement de la Cour, Mr. le Prince Edouard, l'un des cadets de Mr. l'Electeur Palatin. Cette

Princesse fit la paix avec la Reine, elle revint à la Cour; & comme son mari étoit fort gueux & jaloux, & elle d'humeur fort galante, elle l'obligea de consentir qu'elle vît le grand monde, & lui persuada que c'étoit le moyen de subsister & d'avoir des bienfaits de la Cour : alors elle suivit son inclination, & força celle de son mari par la raison & la nécessité: à la guerre de Paris, son mari prit emploi, & ce fut alors qu'elle fit grande amitié avec Mr. de Longueville & le Prince de Conti.

La Cour ne trouva pas Monsieur à Orléans, comme elle avoit espéré, ni même M. le Tellier qui y devoit venir. L'on apprit seulement que l'on avoit pendu en effigie M. le Cardinal Mazarin à tous les carrefours de Paris, ce qui ne lui étoit pas agréable. L'on trouva Mr. le Tellier à Pluviers, qui n'assura pas que S. A.R. viendroit à Fontainebleau, ni qu'elle eût des sentiments favorables pour la Cour. On y fut trois ou quatre jours, sans que S. A R. y vînt : Mr. de Châteauneuf y arriva, & assura qu'il y viendroit; comme il étoit de la cabale du Coadjuteur, qui devenoit le favori de Monsieur, il se faisoit valoir de ce que Monsieur faisoit. Le Roi & Mr. le Cardinal Mazarin fu-

rent au-devant de Monſieur; l'on peut juger par les empreſſements que l'on avoit de ſa venue de ceux qu'ils lui témoignerent. Monſieur ne fut pas ſitôt arrivé, qu'il lui marqua le déplaiſir & le reſſentiment qu'il avoit eu, lorſque l'on avoit transféré Mr. le Prince du bois de Vincennes. J'ai dit, à ce qu'il me ſemble, que c'étoit à cauſe de l'approche des ennemis que l'on avoit transféré les Princes : il eſt bien vrai que l'on ſe ſervit de ce prétexte, & cependant on les mena à Marcouſſy, ſans que Monſieur le ſût, que lorſqu'ils y étoient, contre la parole que la Reine lui en avoit donnée. Lorſque l'on partit pour aller en Guyenne, la Reine dit à Mr. de Bar, qui gardoit les Princes, & en préſence de Monſieur, qu'il ne les remît en liberté, ni qu'il ne les tranſférât par les ordres de l'un ou de l'autre ſéparés, mais ſeulement quand il en verroit un ſigné de tous deux enſemble. Je crois avoir appris ceci en un voyage que je fis à Blois, depuis que j'ai écrit ce qui eſt ci-devant : comme je ne m'amuſe à ces mémoires que pour moi, & qu'ils ne ſeront peut-être jamais vus de qui que ce ſoit, au moins durant ma vie, je ne m'attacherai point à les corriger, perſuadée que je ne ferois pas mieux, parce que je

ne me crois pas capable d'en connoîrre les défauts. Revenons au ſujet.

On peut juger ſi Monſieur avoit lieu d'être ſatisfait, il voyoit que l'on ne vouloit transférer Mr. le Prince au Havre, que pour être en lieu où Mr. le Cardinal Mazarin en fût abſolument le maître pour s'en ſervir dans un grand beſoin, & que quand il ſeroit abandonné de tout le monde, le lâcher comme une foudre pour accabler tous ſes ennemis, & diſſiper tout ce qui lui ſeroit contraire; l'on pouvoit aſſez faire ce jugement. Mr. le Prince avoit été ſi heureux, qu'il ſembloit que rien ne lui pût réſiſter; & comme ce n'étoit point le compte de Monſieur que cela ſe fît ſans ſa participation, il y réſiſtoit : je l'allai voir à ſa chambre à Fontainebleau, il y étoit fort en colere. Il me déchargea ſon cœur, & me dit que quelques moyens que l'on employât pour avoir ſon conſentement à ce changement, il ne le donneroit jamais, & que c'étoit le vrai moyen d'augmenter les troubles, par les raiſons que j'ai dites que l'on croyoit que Mr. le Cardinal Mazarin avoit pour cela; que le Parlement fronderoit plus que jamais, & qu'il étoit réſolu de ne ſe plus mêler de rien. Il ne vint point chez la Reine ce jour-là, l'on

fit force allées & venues; enfin, il y vint le soir. Les affaires au-lieu de s'adoucir, s'aigrirent, il se sépara d'avec la Reine de cette maniere. M^r^. le Cardinal Mazarin envoya vers la pointe du jour m'éveiller pour me prier de m'en aller chez Monsieur, pour voir s'il n'y auroit point moyen de le faire demeurer; sa résolution étoit si fortement prise, que rien ne le put arrêter. La Reine envoya M^r^. le Comte d'Harcourt quérir les Princes à Marcoussy, & les mener au Havre, & dit à Monsieur, puisque vous ne voulez pas y consentir lorsque les affaires du Roi le requierent, il suffit. Monsieur dit, le Roi est le maître, ce n'est pas mon avis: ainsi il partit pour Paris assez mal content; la Cour le suivit un jour après. Monsieur ennuyé de ce qui se passoit, s'allia tout-à-fait avec les amis de M^r^. le Prince: ce détail m'est tout-à-fait inconnu. Monsieur qui savoit l'aversion que j'avois pour M. le Prince, se cacha de moi; & quand les affaires sont passées, & qu'on n'a point le dessein de les écrire, l'on s'en informe peu. En ce temps-là je ne croyois pas être jamais en lieu où cette pensée me pût venir. Tout ce qui vint à ma connoissance, est que Monsieur agit de concert avec le Parlement pour la liberté de Monsieur

le Prince, à quoi il réussit, comme je dirai ci-après.

Madame la Princesse mourut à Châtillon après une longue maladie, dans les sentiments les plus beaux & les plus chrétiens qu'il est possible. Elle avoit vécu dans ses dernieres années avec beaucoup de dévotion, & même cela lui faisoit abandonner les intérêts de son fils, soit qu'elle fût fort résignée, ou qu'elle eût moins de tendresse. Mr. le Prince sait ce qui en étoit, & pour moi je n'en jugerai pas. Mr. le Cardinal Mazarin partit de Paris pour aller en Champagne; il reprit Rethel que Mr. de Turenne avoit pris; ensuite le Maréchal du Plessis-Praslin, qui commandoit l'armée du Roi, donna une bataille à Sommepuy, il la gagna, & fit beaucoup de prisonniers. Mr. de Turenne qui commandoit l'armée de Mr. le Prince, fut fort heureux de se sauver. Mr. le Cardinal Mazarin voulut que l'on l'appellât la bataille de Rethel, parce qu'il étoit dans la ville, & que l'on pût croire que c'étoit lui qui l'avoit gagnée, quoiqu'il en fût à deux lieues; & sur cette victoire du Cardinal, on fit des vers assez plaisants, ce qui tourna sa bravoure en ridicule. Il m'a semblé que je les devois mettre ici.

L'on doit au Cardinal rémunération.
Sans cet abſent Vainqueur l'on n'eût rien fait qui vaille.
Il a mené nos gens à l'expédition,
Et de loin a gagné la bataille,
Ainſi qu'un Bedeau fait la prédication.

Lorſque la nouvelle de cette journée arriva, S. A. R. étoit au Palais. L'on fut bien-aiſe de la mander en ce lieu-là ; on croyoit donner de la terreur à tous les amis de Mr. le Prince, lorſqu'ils ſauroient ſon armée défaite. Cela fit un effet tout contraire ; la peur que Mr. le Cardinal Mazarin ne s'en prévalût les fortifia dans le deſſein de ſervir Mr. le Prince, pour ſe délivrer par lui d'un tel ennemi. Monſieur, au retour de chez la Reine, me vint dire cette nouvelle, & ajouta, rien n'eſt moins avantageux à la Cour que le gain de cette bataille ; elle profitera plus à Mr. le Prince de cette maniere, que ſi Monſieur de Turenne l'avoit gagnée.

Mr. le Cardinal revint le dernier jour de l'année 1650 le plus fier & le plus triomphant du monde ; je ne l'ai jamais vu ſi gai. La Reine étoit encore malade de cette maladie qui avoit commencé à Poitiers, & ne ſe levoit point. Comme j'entrai dans ſa chambre, & que j'approchai

chai de ſon lit ; elle me dit : Ma niece, avez-vous vu Mr. le Cardinal ? Je lui répondis que non : le Roi qui y étoit l'alla querir, j'allai au-devant lui. J'étois dans la chambre, comme il s'approcha de moi, il ſe mit preſque à genoux, tant il me ſalua humblement ; je le relevai & l'embraſſai : il me fit mille civilités, que je lui rendis. La joie ſe troubla par les fréquentes aſſemblées du Parlement, où Monſieur ne manquoit pas d'aller, & où il parloit de me marier, ce qui faiſoit craindre à la Cour qu'il ne fût pour Mr. le Prince, dont les ſerviteurs & les amis commençoient à ſe raſſembler. Il s'en trouva beaucoup à un bal chez la Comteſſe de Fieſque la jeune, de qui le mari étoit fort attaché aux intérêts de Mr. le Prince. L'amitié que l'un & l'autre avoient pour lui, étoit cauſe que la Comteſſe ne me voyoit pas ſi ſouvent qu'elle a fait depuis : je vis à ce bal le Comte de Tavanne & pluſieurs autres attachés à Mr. le Prince, à qui je fis de grandes civilités. Cet hyver-là, malgré les inquiëtudes & les brouilleries du Palais-Royal, l'on danſa & l'on ſe réjouit aſſez. Monſieur de Mercœur faiſoit fort le galant de Mademoiſelle de Mancini, avec laquelle il étoit preſque accordé ; l'affaire en étoit demeurée-là, Mr. le Prince

ne l'avoit pas voulu. Le Parlement faisoit des remontrances fort vives pour la liberté de Mr. le Prince, ce qui obligeoit la Cour à y répondre. Monsieur, qui la souhaitoit, & qui la jugeoit même nécessaire, en pressa la Reine; & ce fut sur cela que Mr. le Cardinal Mazarin fit ce beau discours de Cromwel & de Fairfax, sur lequel Monsieur s'emporta contre lui, & dit à la Reine qu'il ne mettroit jamais le pied dans les Conseils du Roi, tant que ce personnage-là y seroit. Le détail de cette conversation est imprimé & su de tout le monde; ainsi je ne le mettrai pas ici.

J'étois sortie du Palais-Royal lorsque cela arriva. Le lendemain Goulas, Secretaire de Monsieur, qui s'en alloit au Havre avec de Lionne pour traiter avec Mr. le Prince sur sa liberté, me conta ce qui s'étoit passé dans ce démêlé de Monsieur & de Mr. le Cardinal Mazarin. Il étoit venu sur ce qu'il se plaignoit que Monsieur avoit mis les affaires en un état que l'on ne se pouvoit plus défendre de faire sortir Mr. le Prince, & qu'il n'en sauroit nul gré, parce qu'il paroissoit que sa liberté avoit été forcée. Comme je sus ce désordre, je m'en allai au plus vîte chez S. A. R. qui me conta toute l'affaire, & me dit qu'il n'iroit plus au Palais-Royal

tant que le Mazarin y feroit. Je ne fus pas fâchée de cette réfolution; quoique je n'aimaffe pas Mr. le Prince, j'aimois néanmoins tant Monfieur, que j'étois ravie qu'il entreprît deux auffi grandes affaires que celles de faire fortir Mr. le Prince de prifon, & Mr. le Cardinal Mazarin du miniftere, puifqu'il l'avoit fâché. La crainte que j'avois en même-temps qu'il ne fe laffât des embarras de cette affaire, & qu'il ne la pouffât pas à bout, me donnoit la derniere inquiétude. Tous les amis de Mr. le Prince vinrent dans cette rencontre au Luxembourg, je leur fis mille compliments; & dans ce moment je réfolus de furmonter la déraifonnable averfion que j'avois pour Mr. le Prince. Guitaut, qui eft à lui & en qui il a beaucoup de confiance, qui l'a fort bien fervi pendant fa prifon, me vint voir : je lui fis mille proteftations de bien vivre avec Mr. le Prince & avec toute fa Maifon, & du regret que j'avois de ne l'avoir pas fait par le paffé : il m'affura fort de leur refpect & de leur amitié, & de la douleur qu'ils avoient de la maniere dont je les avois traités.

Madame de Fouquerolles, qui eft la plus intrigante perfonne du monde, & n'eft pas la plus prudente, me vint faire des propofitions de la part de Mr. le Car-

dinal Mazarin. Je ne fais si elle auroit été avouée, ou si elle se faisoit de fête : elle disoit que si Mr. vouloit se raccommoder avec Mr. le Cardinal Mazarin, il lui donneroit la carte blanche pour faire tout ce que bon lui sembleroit pour lui & pour sa famille, & qu'il pouvoit faire pour moi beaucoup plus que pour les autres. Ce panneau étoit assez beau ; mais je ne fus pas assez ridicule pour y donner. L'après-dîner du même jour, Servien me vint trouver de la part de la Reine, pour me prier de faire tout mon possible pour adoucir Monsieur envers le Cardinal : elle me prioit de me souvenir de l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour moi ; qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir pu m'en donner des marques, & qu'au moment qu'elle avoit dessein de m'en donner de bien sensibles, Monsieur se brouilloit avec elle pour l'en empêcher ; que c'étoit ce qui l'affligeoit le plus ; que quand je ne songerois pas à elle par amitié, je devois y penser par mon intérêt particulier ; que cette brouillerie me seroit tout-à-fait nuisible. Je dis à Mr. Servien que j'avois beaucoup de déplaisir de tout ce qui s'étoit passé, que j'étois très-humble servante de la Reine, que je ferois toujours tout mon possible pour le lui témoigner ; qu'elle devoit con-

ſidérer qu'il y avoit long-temps que Mr. le Cardinal Mazarin vivoit fort mal avec Monſieur, qu'à ſa conſidération il en avoit beaucoup enduré, & qu'il étoit bien malaiſé à un homme de la qualité de Monſieur de ſouffrir de Mr. le Cardinal Mazarin le mépris qu'il en faiſoit en toute rencontre.

Je m'en allai rendre compte à Monſieur de cette converſation : les frondeurs de toutes profeſſions étoient en grand nombre au Luxembourg ; ils conſeillerent à Monſieur de m'envoyer chez la Reine : j'y allai ; elle me demanda : Hé bien, n'êtes-vous pas bien étonnée de voir que votre pere me veuille perſécuter, & chaſſer Mr. le Cardinal, lui qui l'aimoit avec des paſſions inouies ? Monſieur ne hait point Mr. le Cardinal, lui répondis-je, il aime le Roi & l'Etat comme il le doit ; & perſuadé qu'il eſt du mauvais état des affaires, par la connoiſſance qu'il en a, il croit qu'il ne ſert pas le Roi ; c'eſt la raiſon qui l'oblige à ſouhaiter ſon éloignement. La Reine me répliqua : Que ne l'a-t-il dit plutôt? Je repartis : le reſpect qu'il porte à Votre Majeſté, eſt cauſe qu'il en a ſouffert tant qu'il a pu, dans l'eſpérance qu'il avoit qu'il profiteroit des avis qu'il lui donnoit ; lorſqu'il a vu qu'il les mépriſoit, & qu'il fai-

soit tout le contraire, il a cru être obligé de faire la déclaration publique qu'il a faite ce matin au Parlement, de peur que l'on ne l'accusât un jour d'avoir mal servi le Roi. Je lui témoignai le déplaisir que j'en avois, & la joie que ce me seroit si l'on pouvoit trouver un tempérament pour tout pacifier : je lui fis toutes les civilités & tous les compliments possibles, à quoi je me sentois obligée. La Cour fut toute partagée, & l'on s'étonna fort que Mr. le Duc d'Elbœuf se fût déclaré contre Monsieur, à qui il avoit beaucoup d'obligation, & avec qui il avoit traité à la guerre de Paris, pour l'aversion qu'il avoit pour Mr. le Cardinal Mazarin lorsqu'il étoit de ses amis : ainsi il faisoit connoître que l'amitié ou la haine de Monsieur lui en faisoit prendre pour les gens. Il vint pour parler de la part du Roi à Monsieur, qui lui dit : Les paroles du Roi qui sont sacrées ne doivent point être portées par un homme fait comme vous, c'est pourquoi je n'en recevrai point, & le renvoya avec quantité de pareils discours dont je ne me souviens pas. Le Prince de Tarente, fils de Mr. le Duc de la Tremouille, alla aussi s'embarquer mal-à-propos à lever des troupes pour servir Bourdeaux contre Mr. le Prince, lui qui avoit l'honneur d'être son

proche parent : l'on croyoit que c'étoit Mr. le Landgrave de Hesse, dont il avoit épousé la fille, qui l'y avoit obligé. Cela fut trouvé fort étrange, de s'offrir à Mr. le Cardinal Mazarin dans le temps que l'on travailloit à la liberté de Mr. le Prince : je lui en dis mon sentiment, c'est un honnête homme qui est mon parent & mon ami. J'avois bien du déplaisir qu'il eût fait cette faute, qu'il a bien réparée depuis. Il est vrai que Mr. le Prince avoit manqué envers lui dans une occasion où il s'agissoit des intérêts de Mr. de la Tremouille & de Mr. de Rohan; il avoit été pour ce dernier sans aucune autre raison apparente, que parce qu'il étoit son confident lorsqu'il aimoit Mademoiselle du Vigean.

J'étois toujours au Luxembourg avec des Conseillers, & n'entendois parler à Monsieur que de ce que l'on faisoit au Palais. Je lui témoignai avoir envie d'y aller, à quoi il consentit : j'allai dans la lanterne du côté du Greffe. Ce jour on résolut de nouvelles remontrances au Roi pour l'éloignement de Mr. le Cardinal Mazarin ; l'on en avoit fait un jour devant. Je vis encore ce jour-là la Reine, qui me fit conter ce qui se faisoit au Palais ; je lui fis la plus succincte relation

qu'il me fut possible, je connoissois qu'elle ne lui étoit pas agréable : je la trouvai ce jour-là plus mélancolique qu'elle n'avoit été tous les autres jours ; aussi étoit-ce celui que Mr. le Cardinal Mazarin devoit partir. J'avois fait dessein de me coucher de bonne heure, parce que je m'étois levée fort matin : ce que je ne fis pas. Comme je me déshabillois, on me vint dire qu'il y avoit grande rumeur dans la Ville : la curiosité me prit d'aller sur une terrasse qui est aux Tuileries où je logeois, elle regarde de plusieurs côtés. Il faisoit lors beau clair de lune ; je vis au bout de la rue à une barriere du côté de l'eau, des Cavaliers qui gardoient la barriere pour favoriser la sortie de Mr. le Cardinal Mazarin par la porte de la Conférence : les Bateliers se mirent contre les Cavaliers, plusieurs valets & mes violons allerent chasser les Cavaliers de la barriere, il y eut quantité de coups de tirés. Comme je voyois du feu, & que j'entendois des coups, j'envoyai pour faire retirer mes gens, ce qui me fut impossible : je n'avois pour lors pas un honnête homme dans le logis, ils me croyoient retirée ; le grand bruit alla jusqu'à mon écurie, il vint du monde, & ce fut trop tard, il étoit arrivé du désordre dont j'eus

beaucoup de déplaisir. Ils prirent un prisonnier à cette belle occasion ; il se trouva que c'étoit Mr. de Roncherolles, Gouverneur de Bellegarde. Je marchandai si je devois le laisser aller ; après je songeai que Bellegarde n'étoit pas un lieu où Mr. le Cardinal Mazarin pût se retirer ; j'envoyai un Gentilhomme le querir, nommé la Guériniere, & je lui fis force excuses de ce qui lui étoit arrivé, & en sa présence j'envoyai querir mes gens. Lorsqu'il les eut vus, il jugea bien qu'ils n'étoient pas auteurs de ce désordre, & que je n'étois pas en pouvoir de l'empêcher. Je le fis accompagner pour sa sûreté par mes gens jusques hors la Ville ; il dit à la Guériniere, Mr. le Cardinal devoit passer par ici : j'avois un homme avec moi, je l'ai envoyé avertir de prendre un autre chemin. L'on avoit pris en même-temps d'Estrades, Gouverneur de Dunkerque, en qui Mr. le Cardinal Mazarin avoit beaucoup de confiance ; ce qui me le fit garder jusqu'à ce que je susse de Monsieur ce que j'en ferois. J'y envoyai Préfontaine mon Secretaire l'en avertir, & en même-temps que Monsieur le Cardinal Mazarin étoit sorti, & que mes valets de pied l'avoient vu passer en habit gris, & qu'il avoit pris le chemin de la porte de Ri-

chelieu. Cet avis n'étoit pas une nouvelle pour Monſieur, il ſavoit bien que Mr. le Cardinal Mazarin devoit s'en aller, & il avoit promis à la Reine que l'on n'iroit pas après lui. Il me manda de laiſſer aller Monſieur d'Eſtrades que j'avois fait mener dans le gros pavillon des Tuileries, afin que, ſi l'on venoit me le demander de la part du Roi, je puſſe dire, il n'eſt plus ici. Je mandai en même-temps à la Guériniere, à qui je l'avois donné en garde, de le mener par le Pont-rouge au Luxembourg : je trouvai que Monſieur avoit bien de la bonté de le laiſſer aller; s'il l'eût retenu, il étoit maître de Dunkerque; le Lieutenant de Roi, nommé St. Quentin, étoit ſon domeſtique, homme d'eſprit & qui eût bien ſervi ſon S. A. R. J'obéis à ſes commandements, je ne voulus point voir d'Eſtrades; après l'avoir tenu plus long-temps que Renchérolles, il me ſembla qu'il ſe devoit plaindre de moi, & que les perſonnes de ma naiſſance ne doivent voir les captifs que pour leur donner la liberté. J'envoyai Préfontaine pour la lui donner, & lui faire des compliments de ce que je ne l'avois pas vu, parce que j'étois déshabillée.

L'on eut peur que le Roi ne partît

de Paris, les Bourgeois prirent les armes, & firent garde aux Portes : comme il y avoit quantité d'Officiers des troupes de Mr. le Prince, & même de leurs Cavaliers, ils faisoient des gardes des Cavalerie aux avenues du Palais-Royal, battoient l'estrade toute la nuit, & arrêtoient les passants. Un soir que je revenois du Luxembourg, une vedette m'arrêta : je lui demandai qui il étoit, il me répondit : Je suis des Chevaux-légers de Mr. le Prince, & j'ai ordre de Mr. Guitaut de ne laisser passer personne. Je lui dis : Quoi, vous ne me connoissez pas? Il me dit qu'il me connoissoit bien, qu'il croyoit que je ne trouverois pas mauvais qu'il obéît exactement à ce qui lui avoit été commandé, & enfin il me laissa passer. Tous les Gens du Roi & de la Reine mouroient de peur de s'en aller; de sorte que l'on avoit tous les jours cent avis du dessein que Leurs Majestés avoient de se sauver, & des déguisements qu'ils destinoient pour cela; jamais je n'ai rien vu de si plaisant. Monsieur envoyoit tous les soirs Desbuches, qui étoit à lui, donner le bon soir à la Reine, & avoit ordre de voir le Roi, afin de détromper les Gens qui disoient qu'ils s'en vouloient aller. Jugez comme ce compliment étoit agréable à la Reine;

l'on menoit Desbuches chez le Roi, qui le voyoit dans ſon lit; quelquefois il revenoit deux fois, & même tiroit ſon rideau, & l'éveilloit. La Reine s'en eſt bien ſouvenue; & à dire le vrai, ces circonſtances ne s'oublient guere. J'allois pendant ce temps-là tous les jours au Luxembourg. Le lendemain que M^r^. le Cardinal fut parti, je trouvai le carroſſe de Monſieur dans la cour : cela me ſurprit, parce que l'on me dit que c'étoit pour aller chez la Reine. Il y avoit beaucoup de gens qui lui conſeilloient de faire cette viſite ; pour moi je n'étois pas de leur avis, & le priai de toute ma force de n'y pas aller, & que le péril étoit bien plus grand après le départ de M^r^. le Cardinal; que quand on l'arrêteroit, on diroit : Il ne s'en faut plus prendre à M^r^. le Cardinal, il n'y eſt plus; qu'il devoit attendre que M^r^. le Prince fût venu. Il écoutoit volontiers mon avis, parce qu'il donnoit dans ſon ſens, & il eſt fort ſoupçonneux auſſi-bien que moi : il me ſemble que l'on ne ſauroit blâmer ceux qui le ſont ſur la liberté qui eſt ſi chere. On lui diſoit d'ailleurs que la Reine auroit grand ſujet de ſe plaindre, & qu'elle pourroit l'accuſer d'avoir de grands deſſeins par ſes craintes, puiſqu'il avoit dit que dès que

le Cardinal ſeroit ſorti, il iroit au Palais-Royal; que s'il n'y alloit point, il montreroit que ce ſeroit ſeulement un prétexte. Comme il diſoit qu'il n'y vouloit pas aller que M^{r}. le Prince ne fût venu, les gens raiſonnables trouverent qu'il avoit raiſon.

Fin du Tome premier.

DEC -7 2003

DEC - 4 2003

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 009 576 832